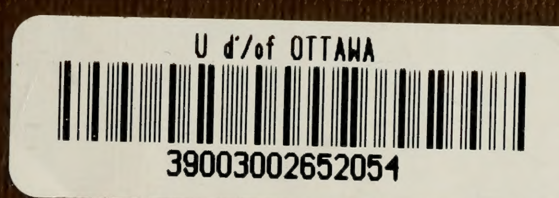
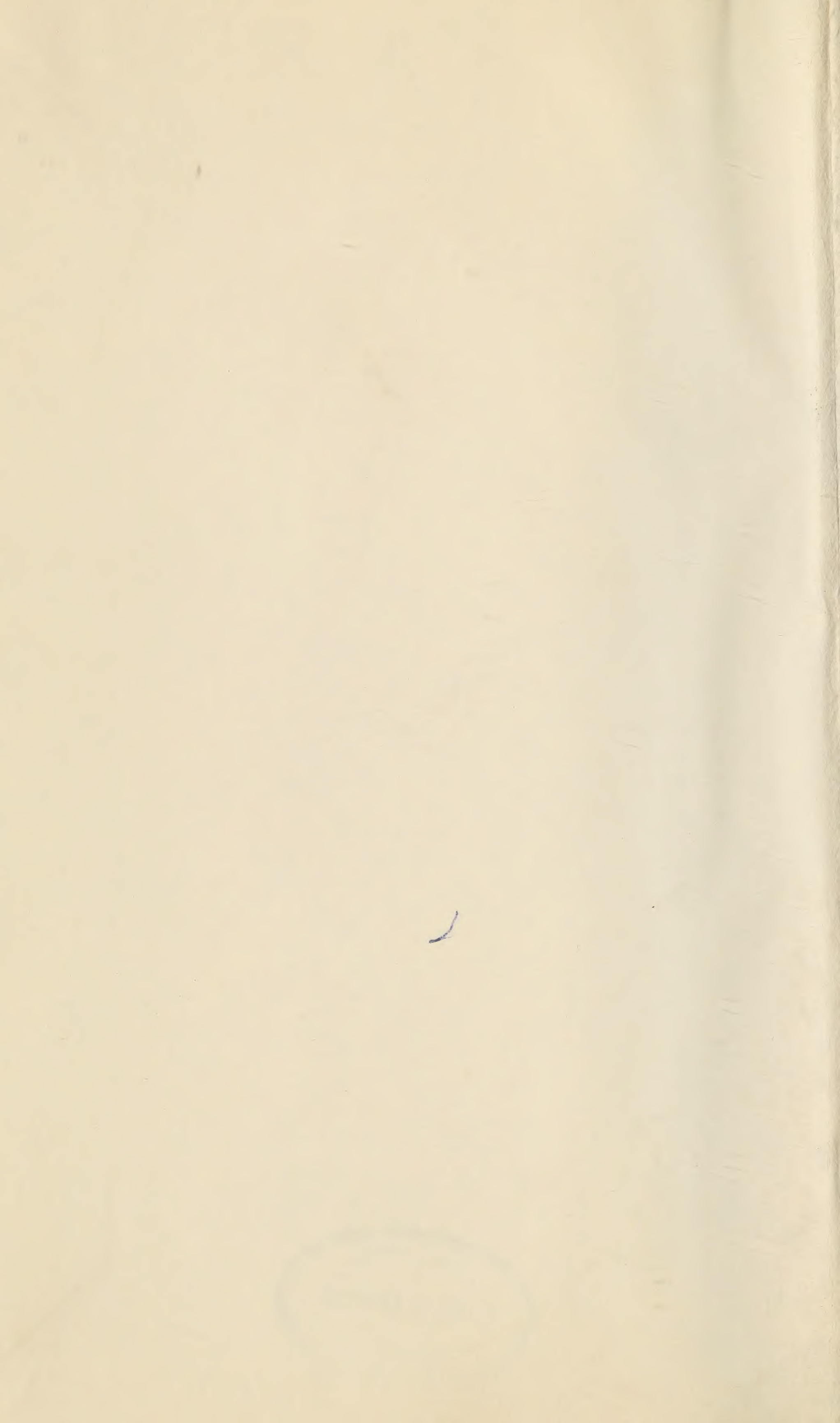






JEAN DE LA FONTAINE

OUVRAGES D'ANDRÉ HALLAYS

ACADÉMIE FRANÇAISE — PRIX BROQUETTE-GONIN 1920

En Flânant. **A travers l'Exposition de 1900.** Un volume in-16.

En Flânant. **A travers l'Alsace,** ouvrage orné de 36 gravures, 12ᵉ édition. Un volume in-8 écu.

En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. **Autour de Paris.** 1ʳᵉ série : Maintenon. — La Ferté-Milon. — Meaux et Germigny. — Sainte-Radegonde. — Senlis. — Juilly. — Maisons. — La Vallée de l'Oise. — Gallardon. — De Mantes à la Roche-Guyon. — Soissons. — Les Jardins de Betz. — Chantilly. — Wideville. — Livry. — Ouvrage orné de 32 gravures, 5ᵉ édition. Un volume in-8 écu.

En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. **Autour de Paris.** 2ᵉ série : Versailles : Le Charme de Versailles; Le grand Trianon; André Le Nôtre; Jean de La Quintinie. — Saint-Cloud. — Le château du Val. — Meulan. — Vallée du Thérain. — L'Abbaye du Val. — Ognon. — Raray. — Nantouillet. — Vitry. — Conflans. — Méréville. — Jossigny. — Provins. — Château-Thierry. — Ouvrage orné de 31 gravures, 2ᵉ édition. 1 vol in-8 écu.

En Flânant. — A TRAVERS LA FRANCE. **Provence.** Grignan. — La descente du Rhône et Orange. — Arles. — Aix. — Montrieux et Valbelle. — Brignoles et la Celle. — Le Thoronet. — Lérins. — Fréjus. — Grasse. — Vence. — Vallée de la Durance. — Fontaine-l'Évêque et Riez. — Digne. — Ouvrage orné de 28 gravures, 6ᵉ édition. Un volume in-8 écu.

En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. **Touraine, Anjou et Maine.** Blois. — Pèlerinages balzaciens. — Azay-le-Rideau. — Loches. — Valençay. — Chinon. — Richelieu. — Fontevrault. — Oiron. — Montreuil-Bellay. — Asnières. — Val du Loir. — Laval. — Forêt de Bercé. — Solesmes. — Ouvrage orné de 30 gravures, 4ᵉ édition. Un volume in-8 écu.

En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. **Paris.** Les Miramionnes. — Auteuil au XVIIᵉ siècle. — Notre-Dame de Paris sous Louis XIV. — Les Visitandines du Faubourg Saint-Jacques. — L'hôtel de Biron. — Les logis de Mademoiselle Clairon. — La maison où Voltaire est mort. — La tombe de Madame de Talleyrand. — Les logis de Victor Hugo à Paris. — Ouvrage orné de 31 gravures, 4ᵉ édition. Un volume in-8 écu.

En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. **De Bretagne en Saintonge.** Kerjean. — Madame de Sévigné en Bretagne. — Serrant. — Fontenay-le-Comte. — Luçon. — La Rochelle. — Brouage. — Saintes. — La Roche-Courbon.

Ouvrage orné de 30 gravures, 3ᵉ édition. Un volume in-8 écu.

ESSAIS SUR LE XVIIe SIÈCLE

Le Pèlerinage de Port-Royal. Ouvrage orné de 31 gravures. 7e édition. Un volume in-8 écu.

Madame de Sévigné. Un volume in-8 écu.

Jean de La Fontaine. Un volume in-8 écu.

L'Opinion allemande pendant la guerre. Un volume in-12.

Beaumarchais. Un volume in-16 (Collection des Grands Ecrivains). Hachette.

En Flânant. Un volume in-8 (Société d'édition artistique).

Nancy (Collection des villes d'art). Laurens, éditeur.

Avignon (Collection des villes d'art). Laurens, éditeur.

EN PRÉPARATION :

En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. **Bourgogne, Auvergne, Bourbonnais, Lorraine, Normandie.**

Il a été tiré de cet ouvrage :

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

SUR PAPIER VERGÉ DE HOLLANDE VAN GELDER

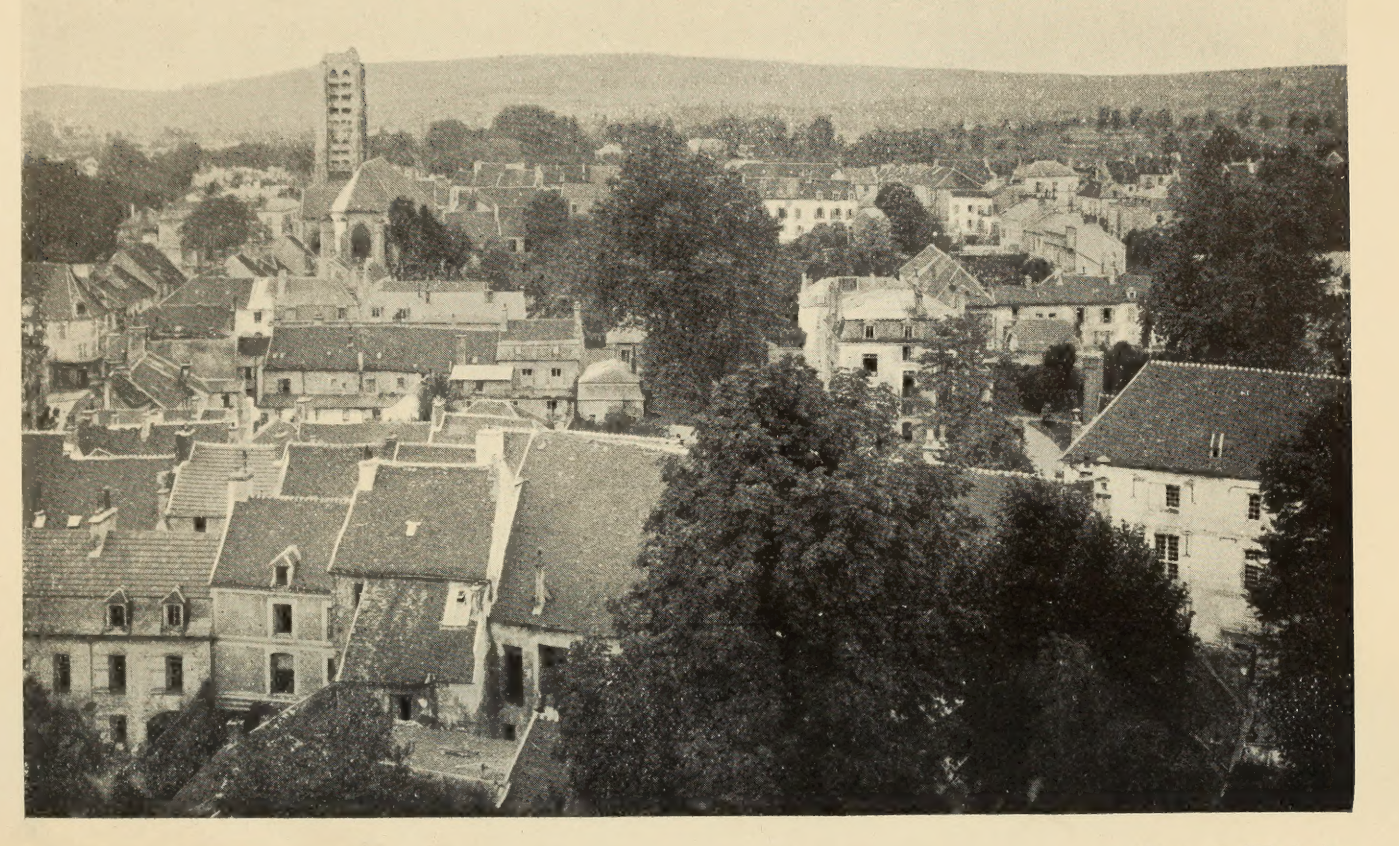


Photo. de l'Illustration

CHATEAU-THIERRY VU DES REMPARTS DU CHATEAU

ESSAIS SUR LE XVIIe SIÈCLE

JEAN DE LA FONTAINE

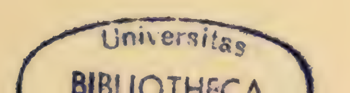
COURS LIBRE PROFESSÉ A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PAR

ANDRÉ HALLAYS

OUVRAGE ORNÉ DE GRAVURES

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN & CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1922



A

CHRISTIAN PFISTER

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Hommage d'affectueuse reconnaissance.

AVANT-PROPOS

Pour expliquer comment je fus amené à professer un cours libre sur La Fontaine à l'Université de Strasbourg, je reproduis ici les quelques paroles dont je fis précéder la première leçon, le 23 mai 1921.

Monsieur le Recteur,
Monsieur le Doyen,
Mesdames et Messieurs,

Quand un homme de mon âge a vu l'Alsace faire retour à la patrie française, les trois couleurs flotter à la flèche de la cathédrale, les soldats de la France défiler dans Strasbourg au milieu des chants et des danses d'un peuple ivre de joie et de liberté; quand il lui a été donné de flâner dans les rues de Strasbourg et de Colmar, de se promener sous les hêtres de Sainte-Odile, de contempler du haut des Vosges

la plaine du Rhin, en se disant à chaque pas : « Je suis chez moi »; quand sur cette terre que les Germains ont si longtemps foulée, il a vu refleurir la pensée française et assisté à la magnifique résurrection de votre Université, il semble qu'il n'ait plus rien à attendre de la destinée. Que de fois me suis-je répété le *Nunc dimittis!*

J'avais tort. Une joie m'était encore réservée, celle de prendre la parole ici, dans l'Université française de Strasbourg.

Depuis longtemps j'avais rêvé de faire un cours libre à l'Université. Durant la guerre, avec un ami très cher, dont je dois évoquer ici la mémoire, — c'est lui qui jadis, en me révélant l'Alsace, me fit mieux comprendre que sans elle la France ne devait pas, ne pouvait pas vivre, — j'avais souvent causé du lendemain de la victoire. Nous pensions, tous deux, qu'un des premiers soucis de la France serait de restaurer l'Université de Strasbourg. Cette question avait été examinée, dès 1915, dans un mémoire très complet qui fut alors adressé au Grand Quartier Général; l'auteur de ce mémoire est aujourd'hui un des maîtres de votre Faculté des Lettres, un de ceux qui veulent bien me faire place auprès d'eux. Ce

fut alors que, Pierre Bucher et moi, nous conçûmes le projet d'une Société des Amis de l'Université. Au bout de trois années, tout devait s'accomplir comme nous l'avions prévu : l'Université est maintenant une des premières de France, et ses *Amis* travaillent sous la présidence du Président Poincaré. C'est aussi en 1915 que, pour la première fois, je me suis dit qu'il me serait infiniment agréable de faire un cours à Strasbourg; je me le suis souvent répété pendant et depuis la guerre.

J'ai cependant hésité avant de demander cette faveur au Conseil de l'Université. Dans les mois qui suivirent l'armistice, l'enseignement de la littérature française a été inauguré par un maître éminent dont tout le monde admire la vaste érudition et le goût délicat. Je sais avec quel empressement non seulement les étudiants, mais tout le public lettré de Strasbourg suit les leçons de M. Cohen, de M. Gillot, de M. Lange. D'autre part, je connaissais le dessein qu'avait formé mon illustre ami Maurice Barrès, de réclamer votre hospitalité et de vous apporter la somme de ses recherches et de ses méditations sur le Génie du Rhin. Je n'ignorais pas que M. le lieutenant-colonel de Witt-Guizot avait l'in-

tention de venir, à cette même place, tracer un tableau synthétique de la guerre.

Tout cela aurait dû me décourager; je pouvais craindre d'être regardé ici comme un intrus et un présomptueux. J'ai passé outre, j'ai voulu quand même réaliser le rêve que j'avais fait, il y a six ans. Je vous remercie, vous tous qui m'avez permis d'accomplir mon projet : vous, M. le Recteur, qui m'avez montré tant d'amicale bienveillance; vous, mon cher ami, Christian Pfister, dont j'ai depuis si longtemps éprouvé l'affectueux dévouement; vous enfin, messieurs les professeurs, à qui je dois l'honneur de pouvoir me dire aujourd'hui l'hôte de l'Université de Strasbourg.

Pourquoi ai-je pris Jean de La Fontaine pour sujet de nos entretiens?

La Fontaine est né à Château-Thierry, le 8 juillet 1621 : dans quelques semaines la petite cité champenoise fêtera le trois-centième anniversaire du plus illustre de ses fils. C'est une bonne coutume que d'honorer ainsi, de siècle en siècle, la mémoire des grands hommes. Tant pis si la commémoration s'accompagne parfois de réjouissances et de cérémonies peu dignes de celui qui en est le pré-

texte! Il n'est pas mauvais qu'à certaines dates un peuple fasse l'inventaire de son passé, le recensement de ses gloires. L'hommage public force l'attention : les plus distraits s'arrêtent un moment au spectacle d'une belle vie ou au souvenir d'une belle œuvre. Ainsi se perpétue la tradition spirituelle d'un peuple. Nous allons donc ici célébrer ensemble le troisième centenaire de La Fontaine.

D'ailleurs, vous l'avouerai-je? même si je n'avais pas eu l'occasion de cet anniversaire, je crois que j'aurais encore choisi La Fontaine; je suis de l'avis de Sainte-Beuve qui écrivait un jour : « Parler de La Fontaine n'est jamais un ennui, même quand on serait bien sûr de ne rien y apporter de nouveau; c'est parler de l'expérience même, du résultat moral de la vie, du bon sens pratique, fin et profond, universel et divers, égayé de raillerie, animé de charme et d'imagination, corrigé encore et embelli par les meilleurs sentiments, consolé surtout par l'amitié; c'est parler enfin de toutes ces choses qu'on ne sent jamais mieux que lorsqu'on a mûri soi-même. Ce La Fontaine qu'on donne à lire aux enfants ne se goûte jamais si bien qu'après la quarantaine; c'est ce vin vieux dont parle Voltaire et auquel il a com-

paré la poésie d'Horace; il gagne à vieillir, et, de même que chacun en prenant de l'âge sent mieux La Fontaine, de même aussi la littérature française, à mesure qu'elle avance et qu'elle se prolonge, semble lui accorder une plus belle place et le reconnaître plus grand. »

Je suis sûr de ne rien vous apporter de nouveau, plus sûr encore que ne pouvait l'être Sainte-Beuve, il y a soixante-dix ans. On a tant et si bien écrit sur La Fontaine! Sans parler de Sainte-Beuve lui-même, tous les critiques de notre littérature, Nisard, Saint-Marc Girardin, Brunetière, Faguet, M. Gazier, M. Michaut, M. Lanson, et bien d'autres, ont analysé et commenté son œuvre; Taine a expliqué ses fables en moraliste et en historien; dans un petit livre délicieux, Georges Lafenestre a peint l'homme et le poète. Quant à la vie de La Fontaine, elle a été déjà fouillée par tant de chercheurs érudits et ingénieux! Après les deux volumes où Walckenaer a autrefois détruit bien des légendes, après l'excellente notice biographique de P. Mesnard, après les travaux de la *Société historique et archéologique de Château-Thierry*, même après le livre si complet et si vivant de M. Louis

Roche, il reste, je le sais, des lacunes à combler, des obscurités à dissiper; les archives publiques et celles des notaires doivent encore réserver quelques trouvailles aux fureteurs. Mais je laisse à d'autres le soin de ces investigations. J'ai lu tous mes devanciers : c'est à eux que je dois tout mon savoir.

Cette suite de causeries ne sera ni une étude littéraire des ouvrages de La Fontaine, ni un essai biographique. Je veux simplement tracer le portrait de La Fontaine aux diverses époques de sa vie. Pour cela je ne négligerai pas les témoignages de ses contemporains; ils sont d'ailleurs rares et contradictoires; mais j'omettrai beaucoup d'anecdotes, parce qu'elles sont les unes trop connues, les autres trop douteuses. Je m'en tiendrai presque toujours à ce que La Fontaine nous apprend de lui-même : c'est le plus sûr. Ses goûts et son tempérament, ses expériences et ses pensées, ses enthousiasmes et ses défaillances, ses amitiés et ses amours, il nous a tout confié. Jamais poète ne s'est livré avec autant de complaisance et d'ingénuité. Il était incapable d'un déguisement ou d'une arrière-pensée. « Je ne sais s'il a menti en sa vie », dira de lui son meilleur ami. Il ne s'est jamais permis que des artifices de

pure littérature, comme d'affubler ses maîtresses de noms et de costumes mythologiques. Tout ce qu'il a dit de sa vie, de ses mœurs, de ses ouvrages est la vérité même, — quelquefois *cum grano salis* pour rendre le propos plus agréable; mais qu'il faudrait avoir le goût grossier pour ne point sentir la saveur du vrai! Je voudrais recueillir tous ces aveux, toutes ces confidences et en composer ce qu'on pourrait appeler les Confessions de Jean de La Fontaine.

Je mettrai ainsi sous vos yeux une image aussi fidèle que possible, et, comme c'est à lui que je demanderai le plus souvent de se peindre lui-même, je serai conduit à vous lire beaucoup de La Fontaine : vous ne vous en plaindrez pas.

I

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

I. — CHATEAU-THIERRY.

« J'approche d'une petite ville, écrit La Bruyère, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte, une rivière baigne ses murs et coule ensuite dans une belle prairie; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux! »

La Bruyère, il est vrai, ajoute aussitôt : « Je descends dans la ville, et je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir. » A ce dernier trait, reconnaissez le Parisien, homme de cour, sans pitié pour les provinciaux. Ne retenez que le tableau de la petite ville, « peinte sur le penchant de la colline ». C'est le

portrait de Château-Thierry, et tellement fidèle qu'on peut se demander si La Bruyère ne l'a point tracé d'après nature, un jour qu'il découvrit la petite ville en descendant des coteaux de la rive gauche par la route de Montmirail.

En ce temps-là, au bout du faubourg d'Outre-Marne, un pont de neuf arches, bâti sous François Ier, aboutissait à la porte de la ville. Des remparts flanqués de tours enveloppaient le *Bourg*, craintivement blotti à l'ombre de la citadelle féodale, et, gravissant les pentes, allaient se raccorder aux défenses de la forteresse. Du pêle-mêle des toitures émergeaient la tour du fort Saint-Jacques, la flèche de Notre-Dame-de-Bourg, la flèche des Cordeliers. Vers l'Occident, hors les murs, s'allongeait le faubourg de Saint-Crépin, dominé par la tour de l'église. Sur une hauteur escarpée se dressait l'enceinte fortifiée du *Château* avec ses puissants bastions; au-dessus des créneaux de la courtine apparaissaient les bâtiments de l'habitation seigneuriale, le clocher gothique d'une église et un énorme donjon carré. Déjà, au XVIIe siècle, l'appareil militaire du moyen âge n'était plus qu'un amas d'architectures inutiles et magnifiques : ces murs n'avaient protégé la ville ni contre les Impériaux en 1544, ni contre Mayenne en 1591, ni contre Condé

en 1646, aussi voyait-on déjà les vergers et les jardins des bourgeois escalader les pentes du château, voiler à demi le rempart lézardé.

Depuis trois siècles, le paysage a bien changé. Les murailles du *Bourg* ont été rasées. Rasé aussi le *Château* et sur la vaste esplanade, qu'entourent encore les vieilles murailles démantelées, un parc offre ses allées ombreuses aux ébats des petits Castrotheodoriciens. Des maisons ont envahi les prairies voisines des faubourgs. Bien des tours et bien des clochers ont été renversés. Sur les côtes pierreuses et couvertes de petits vignobles, quelques boqueteaux demeurent les seuls débris de l'ancienne forêt. Les siècles ont fait leur œuvre, aidés par la folle incurie des hommes. Enfin, les barbares sont venus. Leurs obus ont écrasé une partie de la ville et endommagé le reste.... Malgré tout, elle a conservé son charme et sa beauté, la fine cité champenoise, qui, ramassée au pied de sa vieille forteresse, mire son visage meurtri dans les eaux lentes et glorieuses de la Marne. Qui la découvre aujourd'hui au milieu de son cirque de collines délicatement dessinées, souhaite toujours le plaisir « de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ».

II. — LE PAYS ET LA FAMILLE DE LA FONTAINE.

En 1621, Charles de La Fontaine, maître des eaux et forêts du duché de Château-Thierry, et sa femme, demoiselle Valentine Pidoux, habitaient une maison de la rue des Cordeliers, rue montante et tortueuse, au pied du château. Les meneaux des fenêtres, les chapiteaux des pilastres, les ornements sculptés au-dessus de la porte annonçaient que cette demeure avait été sinon bâtie, du moins restaurée un demi-siècle auparavant. Elle était précédée d'une cour, et, derrière le logis, s'étendait un petit jardin surplombé par le rempart du bourg, un vrai préau de prison. Depuis, la maison a été un peu modifiée : ses meneaux ont disparu; les fortifications ont été découronnées, et le soleil visite maintenant le jardinet devenu terrasse; le mur et le portail qui séparaient la cour de la rue ont été remplacés par une grille; enfin le bâtiment qui menaçait ruine a été réparé en 1913. La construction du XVIe siècle n'a pas encore perdu toute son élégance.

Ce fut dans cette maison que Jean de La Fontaine naquit le 8 juillet 1621.

Que le poète ait vu le jour dans une ville char-



*Photo. de l'*Illustration

MAISON NATALE DE LA FONTAINE

mante, environnée de grands bois et de douces campagnes, qu'une jolie demeure de la Renaissance ait été le berceau de La Fontaine, petit neveu de Marot et filleul de Rabelais, il faut, comme Garo, en louer la Providence et conclure que « Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait », mais il serait superflu de demander à ces heureux hasards le secret du génie.

Inutile aussi de le chercher dans le mystère de la race. Taine l'a tenté dans les premières pages de son *Essai* sur La Fontaine. Afin d'expliquer l'œuvre et l'esprit du poète champenois, il a fait de la Champagne une large peinture où se rencontrent des traits brusques et vrais comme celui-ci : « Les plaines crayeuses sous leurs moissons maigres s'étalent *bariolées et ternes comme un manteau de roulier.* » Puis, tous les caractères de la contrée, il a voulu les retrouver dans La Fontaine. On a souvent blâmé ce genre de critique : il est, a-t-on dit, impossible d'établir entre un écrivain et son pays ces sortes de parallèles; est-ce que Chateaubriand et Lamennais ne sont pas tous deux Bretons? Rabelais, Descartes, Vigny, ne sont-ils pas tous trois Tourangeaux? Bossuet et Piron sont de Dijon, etc. D'ailleurs, pour La Fontaine, ce qui complique la question et la rend à peu près insoluble, c'est que,

Champenois par sa naissance, par son père, par ses aïeux paternels, il était fils d'une Poitevine. Néanmoins, s'il est facile de triompher de Taine, on pourrait le faire avec plus de discrétion. Lui-même a bien senti le péril de sa méthode, et il avoue : « Ce sont là des raisonnements de voyageur, tels qu'on en fait en errant à l'aventure dans des rues inconnues ou en tournant le soir dans sa chambre d'auberge. Ces vérités sont littéraires, c'est-à-dire vagues; mais nous n'en avons pas d'autres à présent en cette matière, et il faut se contenter de celles-ci, telles quelles, en attendant les chiffres de la statistique et la précision des expériences. » Taine les attendait avec une confiance qui nous fait un peu sourire. Et pourtant, on est bien près de lui donner raison quand il conclut : « Il ne faut pas trop se hasarder en conjectures, mais enfin, c'est parce qu'il y a une France, ce me semble, qu'il y a un La Fontaine et des Français. »

Quant à l'hérédité, ses lois sont flottantes et incertaines. Le plus grave est que des ascendants de La Fontaine, nous ne savons rien. Nous possédons sa généalogie du côté paternel : son bisaïeul a été contrôleur des aides et tailles à Château-Thierry, son grand-père marchand, puis maître des eaux et forêts; son père a rempli les mêmes fonctions. Mais

le visage, les mœurs, le tempérament de tous ces La Fontaine nous sont inconnus. De la mère, nous savons qu'elle était sœur d'un bailli de Coulommiers, et qu'elle était veuve lorsqu'elle épousa Charles de La Fontaine; rien de plus. Il est vrai que, du côté des Pidoux, les aïeuls maternels, nous sommes un peu moins mal informés. Ils étaient de bonne bourgeoisie poitevine. Des Pidoux furent médecins de Henri II, de Henri III, de Henri IV. Des Pidoux furent longtemps de père en fils maires de Poitiers. Le grand-père de La Fontaine, Jean Pidoux, avait fait quelques poésies et composé un traité sur la vertu et les usages des eaux de Pougues. Enfin, dans son *Voyage de Paris en Limousin*, La Fontaine lui-même a conté comment il retrouva un Pidoux à Châtellerault.

Je trouvai à Châtellerault un Pidoux dont notre hôte avoit épousé la belle-sœur. Tous les Pidoux ont du nez, et abondamment. On nous assura de plus qu'il vivoient longtemps et que la mort, qui est un accident commun chez les autres hommes, passoit pour un prodige parmi ceux de cette lignée. Je serois merveilleusement curieux que la chose fut véritable. Quoi que c'en soit, mon parent de Châtellerault demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre-vingts ans. Ce qu'il a de particulier et que ses parents de Château-Thierry n'ont pas, il aime la chasse et la paume, sait

l'Écriture, et compose des livres de controverse; au reste l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plusieurs fois; la femme qu'il a maintenant est bien faite et a certainement du mérite. Je lui sais bon gré d'une chose, c'est qu'elle cajole son mari et vit avec lui comme si c'était son galant, et je sais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il lui fait encore des enfants. Il y a ainsi d'heureuses vieillesses, à qui les plaisirs, l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère, mais il y en a, et celle-ci en est une[1]....

Jean de La Fontaine tient de la lignée des Pidoux un nez trop long et un grand mépris des affaires, excepté de « celles de son plaisir ». Voilà tous les traits héréditaires que l'on peut découvrir dans son visage et son caractère.

III. — L'ENFANCE. QUELQUES ERREURS DE VOCATION.

Où fit-il ses classes? « Sous des maîtres de campagne, dit l'abbé d'Olivet, qui ne lui enseignèrent

1. *Relation d'un voyage de Paris en Limousin.* Lettre VI. — Quand je cite La Fontaine, je reproduis le texte de l'édition publiée par Henri Régnier (collection des *Grands Écrivains de la France.* Hachette et C[ie]).

que du latin. » En effet il ne sut jamais le grec, ou du moins ne le sut pas assez pour lire les textes dans l'original. Platon qu'il devait tant aimer, il ne le connut que par des traductions latines ou françaises.

Des témoins dignes de foi affirment qu'ils ont eu entre les mains un certain exemplaire de Lucien, dont on ignore, du reste, ce qu'il est devenu; sur la garde intérieure du volume ils ont lu ces mots : *de La Fontaine bon garçon fort sage et fort modeste;* puis sur une des pages du texte, *Ludovicus Maucroix.* On en a conclu que La Fontaine fut le condisciple de Louis Maucroix et probablement aussi de son frère François. La Fontaine et François Maucroix se tutoyèrent toute leur vie, et ce tutoiement, peu ordinaire au XVIIe siècle, fait croire que les deux amis se connurent dès le collège. Cette mention nous révèle encore qu'aux yeux de ses camarades, La Fontaine passait pour un « bon garçon, fort sage et fort modeste ». Modeste et bon garçon, il le fut durant toute son existence; quant à la sagesse, nous verrons.

La Fontaine étudia-t-il à Reims ou à Château-Thierry? Consolons-nous de l'ignorer. Nous savons seulement que de ce temps-là il a gardé un amer souvenir. Dans la fable de *l'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin*, il a mis un accent de colère,

presque de haine, qui ne lui est point habituel. Ce « bon garçon », dut être un écolier très malheureux, s'il a été, dès son jeune âge, ce qu'il fut toute sa vie, rêveur, distrait et ami de sa liberté. Un enfant d'un tel caractère est une victime désignée à la méchante humeur des maîtres et à la cruauté des camarades. Voyez comme il se venge :

Certain Enfant qui sentoit son collège,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédants de gâter la raison...

Et les derniers vers de la fable :

Et ne sais bête au monde pire
Que l'Écolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement[1].

Ses classes finies, La Fontaine s'avisa de prendre un état, ou les siens y songèrent pour lui. Or ce fut à l'état ecclésiastique que se destina le futur auteur des *Contes*. Peut-être à la suite d'une lecture pieuse, son imagination s'était-elle enflammée d'un de ces soudains enthousiasmes qui feront toujours la sur-

1. L'*Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.*

prise et l'amusement de ses amis. A vingt ans, il partit pour Paris et entra dans la maison de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré afin d'y suivre les exercices de piété imposés aux novices. Six mois après, on le voit au séminaire de Saint-Magloire dans le faubourg Saint-Jacques. Il y passa son temps à lire les poètes bien plus qu'à piocher la théologie, et dévora l'*Astrée.* On a, à ce propos, brodé une gentille légende : ses maîtres l'avaient envoyé au séminaire de Juilly, — Juilly dont les grands marronniers ombragèrent les rêveries de Malebranche; là, au lieu de se préparer à la vêture, il ne quittait son Marot que pour regarder par la fenêtre, et, comme sa cellule donnait sur la basse-cour, il se divertissait à voir les poules qui picoraient et les coqs « toujours en noise et turbulens », puis, pour gagner les sympathies du poulailler, il descendait au bout d'une corde sa barrette pleine de mie de pain.

Au bout de dix-huit mois, Jean s'en alla, laissant derrière lui son frère Claude qui, prenant l'exemple au sérieux, était entré à l'Oratoire et y resta. On a observé avec raison qu'il est plus facile de comprendre pourquoi La Fontaine sortit de la pieuse maison que de savoir pourquoi il y était entré.

Seconde erreur de vocation : après le séminaire, La Fontaine veut étudier le droit et se fait recevoir avocat au Parlement; mais la chicane n'est pas plus son affaire que la théologie. Au Palais, il retrouve François Maucroix qui, après avoir plaidé cinq ou six fois, décide de s'en retourner à Reims. La Fontaine fait comme lui et s'en revient à Château-Thierry.

Enfin dernière erreur de vocation : à vingt-six ans, il se marie. De cette grave distraction, nous aurons à reparler, non pas qu'il en ait beaucoup pâti : il s'évadera du mariage comme il s'est évadé de l'Oratoire et du Palais; mais les femmes tinrent trop de place dans sa pensée et dans ses vers pour que l'indiscrète postérité ne se soit pas occupée de Mlle de La Fontaine, plus peut-être que le poète ne s'en occupa jamais. (Nous disons et dirons *Mademoiselle* de La Fontaine; au XVIIe siècle dans la bourgeoisie, cette appellation était en usage pour les femmes mariées.)

En mariant son fils, Charles de La Fontaine lui offrit par contrat ou bien dix milles livres en immeubles ou bien un de ses offices de maître des eaux et forêts, car, en même temps que capitaine des chasses, il était maître particulier *ancien* et maître *triennal* des eaux et forêts du duché de Château-

Thierry et de la prévôté de Châtillon-sur-Marne. Jean choisit les dix mille livres d'immeubles, et ce fut seulement cinq ans plus tard, en 1652, qu'il devint maître triennal des eaux et forêts. Après la mort de son père (1658), il cumula la maîtrise ancienne avec la maîtrise triennale, et remplit ces deux charges jusqu'en 1671, époque où elles furent supprimées.

La question des offices forestiers de La Fontaine est terriblement embrouillée. Elle n'est pas d'un intérêt capital dans la biographie du poète. Ni des fonctions de maître *ancien* qui étaient le martelage, le balivage, l'assiette et l'adjudication des ventes de bois, l'entretien des routes et des ponts, la police des rivières, ni de celles de maître triennal qui étaient de judicature, La Fontaine ne s'acquitta avec un zèle exemplaire. Il a aimé les forêts, comme il a aimé tous les aspects de la nature; il les a prises pour confidentes de ses rêveries; il eût voulu les défendre contre la cognée des bûcherons, ce qui n'était pas toujours compatible avec les exigences d'une « bonne exploitation ». Quant aux délinquants, ses justiciables, il devait les traiter sans rigueur; comment eût-il été sévère au pêcheur qui, sans écouter les plaintes du « pauvre barbillon », l'avait

mis dans sa gibecière, au mépris des ordonnances royales?

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poële; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire[1].

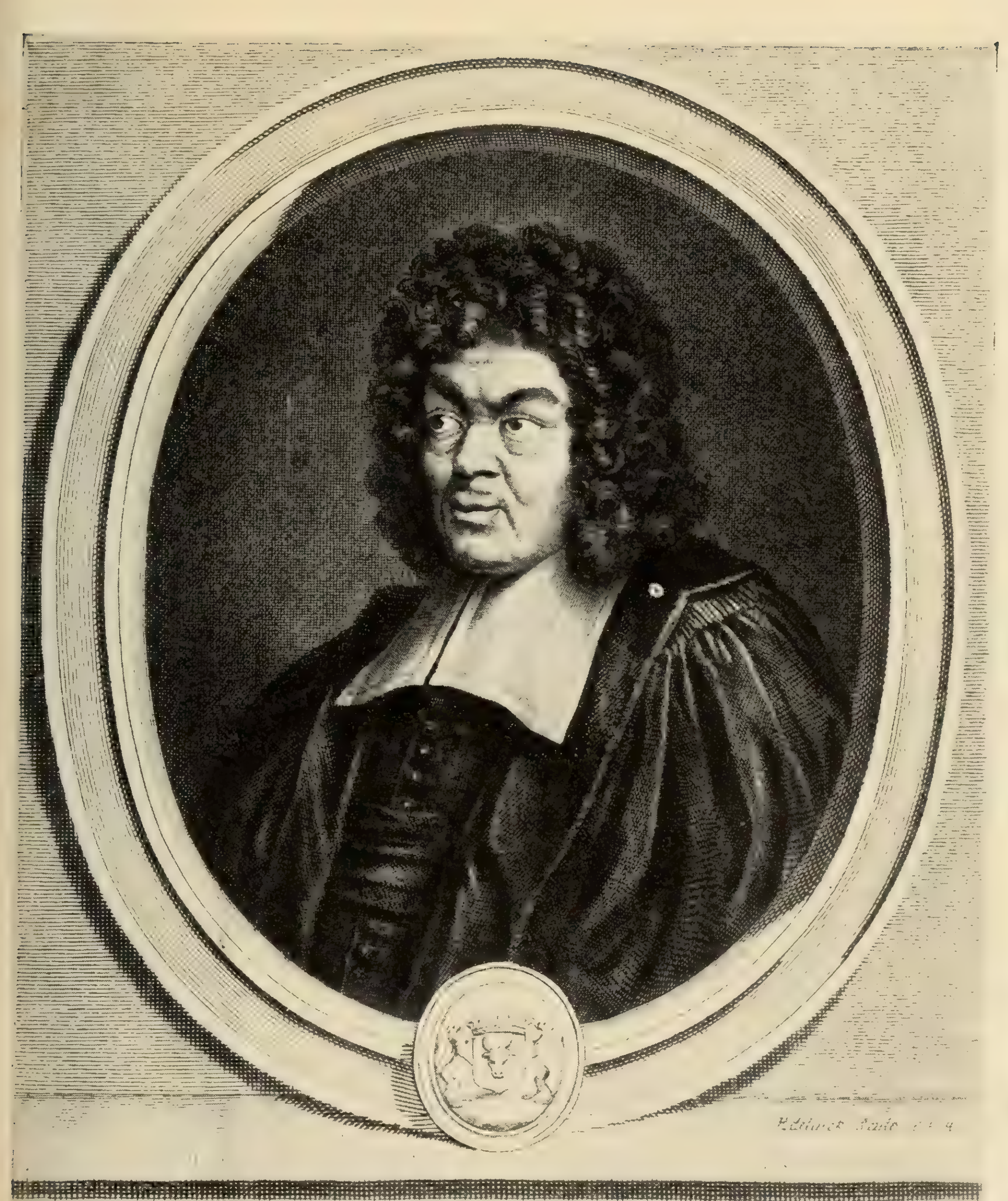
IV. — A PARIS ET A REIMS. LE ROMAN DE MAUCROIX.

Quelques séjours à Paris et à Reims paraissent avoir été les grands divertissements de ces années de jeunesse.

A Paris, il fréquente le petit cercle des Tallemant, des Furetière, des Maynard, des Pellisson, la « troupe », comme l'appelle Pellisson lui-même. Un jour qu'il a, sans crier gare, quitté ses camarades et regagné Château-Thierry, il reçoit les remontrances de Pellisson.

Épître, va chanter injure,
Mais grosse injure à ce parjure
Qui par un étrange ourvari
S'en est fui à Château-Thierry.

1. *Le petit Poisson et le Pêcheur.*



Paul Pelisson
Maistre des Requestes et de l'Academie francoise.

Photo. de la Librairie Larousse

PELLISSON

Gravure d'Edelinck

Que la belle fièvre quartaine
Vous ronge, sieur de La Fontaine,
Qui si vite quittez ce lieu
Sans avoir daigné dire adieu.
Vraiment *la troupe* a fait un livre
Qui va bien vous apprendre à vivre!

Cependant, comme « Damoiselle Courtoisie » pourrait bien faire à La Fontaine des reproches plus sanglants encore, Pellisson plaide pour lui les circonstances atténuantes :

Mais, Damoiselle Courtoisie,
N'en soyez point si fort saisie,
La Fontaine est un bon garçon,
Qui n'y fait point tant de façons;
Il ne l'a point fait par malice;
Belle paresse est tout son vice;
Et peut-être, quand il partit,
A peine était-il hors du lit[1].

On le voit, la réputation du « bon garçon » était déjà bien établie dans ce joyeux cénacle de beaux esprits.

A Reims, il va retrouver Maucroix qui, sous les arbres de son jardin, lui confie ses essais poétiques, ses amours et ses peines.

Après avoir tenté la fortune au Palais et rimé

1. Cité par M. Louis Roche (*Vie de Jean de La Fontaine*).

quelques élégies, l'aimable Rémois est revenu dans sa ville natale et est entré dans la maison du lieutenant du Roi au gouvernement de Champagne. Il gère les affaires du mari, il chante des brunettes que Mme de Joyeuse accompagne sur le luth ou la harpe, et il s'éprend de la fille, Henriette-Charlotte, qui a quinze ans. Il est payé de retour, mais jamais M. de Joyeuse ne consentira à une mésalliance, et Henriette-Charlotte est promise à un gentilhomme lorrain, M. de Lénoncourt. Celui-ci part pour la guerre, et est tué d'une mousquetade au siège de Thionville. Voilà les deux amants de nouveau réunis, jusqu'au jour où les Joyeuse font épouser à leur fille, Tiercelin marquis de Brosses, un affreux brutal au poil roux.

Douleur de Maucroix. On a dit que, désespéré, il s'était alors décidé à entrer dans les ordres et à acheter la première prébende vacante dans le chapitre de la cathédrale de Reims. Conjecture un peu romantique et qui s'accorde mal avec ce que nous apprennent des mœurs de l'aimable chanoine et ses poésies et ses lettres et les *Historiettes* de son ami Tallemant. Ce n'était pas se condamner à une existence de renoncement et de pénitence que de se faire pourvoir d'une prébende, toute la vie de Maucroix l'a bien montré. Il était à l'âge où parents et amis le

pressaient de se ranger et de choisir un état; il n'avait de goût ni pour la robe, ni pour l'épée : il fut d'Église.

Il hésita sans doute avant de prendre un parti. Là-dessus on a raconté que, ne sachant auquel entendre, il avait consulté La Fontaine et que ce dernier, pour toute réponse, lui avait envoyé et dédié la fable du *Meunier, son fils et l'âne.* On a aussi remarqué que La Fontaine s'était marié au moment même où son ami devenait chanoine, qu'en cette circonstance, il dut, lui aussi, subir les avis des donneurs de conseils, si bien que la fable ferait allusion aux perplexités de Maucroix et aux siennes [1].

Quant à vous, suivez Mars ou l'Amour ou le Prince,
Allez, venez, courez; demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

Quoi qu'il en fût, les deux amis sautèrent le pas à la même heure : l'un prit femme, l'autre prit abbaye. Chacun, d'ailleurs, fit en sorte que sa chaîne lui fût légère.

S'étant mis dans les bonnes grâces du marquis de Brosses, le chanoine revoit la marquise. La coquette lui rapporte en riant les folies de tous ses adora-

1. Appendice I.

teurs, car ils sont nombreux ceux qui veulent consoler la jeune femme des brutalités de son vilain époux. Un instant, Maucroix peut s'imaginer que cet honneur lui sera réservé, quand, crainte ou remords, la marquise s'enfuit à Paris. Hélas! elle y trouve de nouveaux adorateurs qui, ceux-là, sont plus entreprenants et plus heureux que Maucroix. Il apprend sa disgrâce, rime des élégies douloureuses et de piquantes épigrammes. Ce qui n'empêche pas l'infidèle de revenir à Reims plus coquette que jamais. Maintenant c'est à Maucroix de s'enfuir à Paris; mais la marquise prend à son tour le chemin de la capitale; elle y vient accoucher; cette couche lui enlève sa beauté; elle tombe malade, son mari l'abandonne. Le bon Maucroix lui pardonne alors tous les méchants tours qu'elle lui a joués. Déjà il a recueilli Mme de Joyeuse dans la maison qu'il occupe à Reims avec son frère Louis, comme lui chanoine de la cathédrale. Il offre le même refuge à Henriette-Charlotte. Et voici le dénouement selon Tallemant. « Elle avoua au chanoine que tout ce qu'elle avait vu à la cour ne l'avait jamais pu guérir, qu'elle l'aimait encore, mais qu'elle le priait d'oublier toutes les folies qu'ils avaient faites ensemble. Elle souffrit longtemps; il souffrait assurément plus qu'elle. Je n'ai jamais vu

un homme si affligé et, à cause de lui, je me suis réjoui de la mort de cette belle, parce qu'il en était en un tel état que je ne savais ce qu'il en serait arrivé. Il a été plus de quatre ans à se consoler, et il n'y a eu qu'une nouvelle amour qui l'ait pu guérir. »

Il se consola, mais n'oublia jamais. Dans sa vieillesse, il écrivait à une de ses belles amies de Reims :

Par le plus grand bonheur du monde, j'ai recouvré un portrait de la personne que j'ai le mieux aimé; combien y a-t-il? Plus de quarante ans! Ce sont bien des ans! J'en fais faire une copie; la copie est presque achevée, elle ressemble fort à l'original qui ressemblait fort à la belle. J'en ai une grande joie! Je ne me sens pas! — Et Margot donc? — Margot! Je ne donnerais pas mon portrait pour toutes les Margot du monde. Toutes mes plaies sont rouvertes, je suis tout rouge du sang, ma pauvre chère.

Si j'ai insisté sur ce petit roman, c'est qu'il peint à merveille celui qui fut le meilleur ami de La Fontaine. On a parfois dramatisé à l'excès cette histoire touchante. Le grand amour de Maucroix n'a ni occupé ni désolé toute sa vie : Margot, toutes les Margot l'égayèrent jusqu'aux confins de la vieillesse.

Lorsqu'il recevait La Fontaine, il lui disait, sans doute, ses déboires d'amoureux; mais les deux compagnons n'étaient ni l'un ni l'autre, d'humeur mélancolique; ils se divertissaient aux mascarades, ils se disaient leurs vers, ils se chantaient leurs chansons et quelles chansons! En voici une de La Fontaine : « Pour Monsieur de Maucroix. » (Un autre prébendier de Reims, le chanoine Favart, l'avait pieusement conservée parmi ses papiers.)

Tandis qu'il était avocat,
Il n'a pas fait gain d'un ducat;
Mais vive le canonicat!
Alleluia!

Il lui rapporte force écus
Qu'il veut offrir au dieu Bacchus
Ou bien en faire des....!
Alleluia!

C'est La Fontaine lui-même qui dans son conte des *Rémois* nous dira toutes les raisons qu'il avait de priser la patrie de François Maucroix :

Il n'est cité que je préfère à Reims :
C'est l'ornement et l'honneur de la France;
Car, sans compter l'Ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là, je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles galoises,

Ayant trouvé telle de nos Rémoises,
Friande assez pour la bouche d'un Roi.
Une avoit pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession;
. . . .
Très bon époux, encor meilleur galant [1].
. . . .

Ce peintre, ami de Maucroix et de La Fontaine, était Jean Hellart, artiste estimable, qui fit beaucoup de portraits, décora beaucoup d'églises et beaucoup de châteaux. Il eut quatorze enfants, ce qui prouve que La Fontaine ne le complimentait pas à la légère d'être « très bon époux ». Il avait du bien, et possédait, près du parvis de Notre-Dame, une belle maison où les trois camarades devisaient gaillardement.... De quoi? Le sujet du conte des *Rémois* le laisse à penser.

A l'ombre de la vieille et sublime cathédrale, il y avait à Reims, comme dans toutes les grandes villes de France, une compagnie d'honnêtes gens, grands buveurs et grands rimeurs, vivant une vie souriante, plantureuse, un peu débridée, indifférents aux choses de la politique, gardant leur humeur raillarde et chansonnière en dépit des calamités publiques : famines, passage d'armées, discordes

1. *Les Rémois*, v. 1 et suiv.

civiles, incursions de l'ennemi.... Il est assez amer d'évoquer ces souvenirs-là aujourd'hui qu'il ne reste plus rien de la vieille cité où fleurissait jadis la gaîté de tous ces bons Champenois, pétillante comme le vin de leurs coteaux, spirituelle comme une épigramme de Maucroix, grivoise comme un conte de La Fontaine....

V. — A CHAURY.
LES RIEURS DU BEAU-RICHARD.

Il ne faudrait pas s'imaginer que La Fontaine, quand de Paris ou de Reims il revenait à Château-Thierry, pensait rentrer en Béotie et se croyait en exil. Une petite ville d'alors ressemblait si peu à une morne sous-préfecture d'aujourd'hui! Chacun y connaissait son voisin dont il était peu ou prou le cousin. Les fêtes revenaient à point nommé, — elles revenaient souvent, — pour donner aux gens l'occasion de boire, chanter, danser et manger de compagnie. A Chaûry [1] ou aimait la ripaille. Mais il s'y trouvait aussi de beaux esprits, même des précieuses;

1. Au XVIIe siècle, Château-Thierry se disait par abréviation Chaûry. On trouve ce nom même dans des actes publics.

on y lisait des romans; on y faisait des vers, et Mlle de La Fontaine présidait sa petite académie.

Les soirs d'été, les notables se rendaient au carrefour du Beau-Richard où débouchaient la Grande-Rue, la rue du Pont et la rue du Marché. Assis sur les marches de la chapelle de Notre-Dame du Bourg, ils se disaient les nouvelles et les commérages du jour, dévisageaient les passants, leur jetaient un bonjour ou un brocard. On appelait la confrérie les Rieurs du Beau-Richard. Sous ce titre, La Fontaine a composé un petit ballet qui peint à merveille la ville où s'est écoulée sa jeunesse.

Le théâtre représente d'abord le carrefour du Beau-Richard; un des rieurs vient, en manière de prologue, exposer au public le sujet de la farce.

Le Beau Richard tient ses grands jours,
Et va rétablir son empire.
L'année est fertile en bons tours;
Jeunes gens, apprenez à rire.
. . . .

Qui ne rirait des précieux?
Qui ne rirait de ces coquettes
En qui tout est mystérieux,
Et qui font tant les Guillemettes?

Elles parlent d'un certain ton,
Elles ont un certain langage

Dont aurait ri l'ami Caton,
Lui qui passait pour homme sage.

D'elles pourtant il ne s'agit
En la présente comédie;
Un bon bourgeois s'y radoucit
Pour une femme assez jolie.

Puis la scène est sur la place du Marché : on y voit la boutique d'un savetier et le comptoir d'un marchand de blé. Et le ballet commence mêlé de dialogue et de danse.

Le marchand contemple les sacs de blé rangés sur le comptoir. Des cribleurs s'arrêtent et criblent le grain. Survient le savetier : il désire acheter six setiers de blé. Comme il n'a point d'argent, un notaire se présente qui danse et rédige un acte en bonne forme : le savetier s'engage à payer quarante écus à la Saint-Nicolas d'hiver. Passe un meunier poussant son âne : l'homme gémit sur sa malchance et sa misère; l'animal refuse d'avancer parce qu'il n'a pas eu son avoine. Cependant le marchand livre le blé et le meunier charge son âne.... (Tout l'art du fabuliste apparaît déjà dans cette suite de petites scènes populaires.) Le marchand quitte son comptoir pour aller cajoler la femme du savetier. Elle lui rit au nez; mais il brandit l'obligation que le mari a signée, et menace de mander les sergents, si on lui

résiste. La femme feint de céder, et les voici maintenant attablés tous deux dans la boutique du savetier. Un pâtissier leur apporte une collation. L'amoureux déchire en deux l'obligation, mais, sur-le-champ, la rusée commère est prise d'une quinte de toux : c'est le signal convenu avec le mari qui surgit moqueur et courroucé. Le marchand se jette sur les morceaux du papier qu'il a eu l'imprudence de déchirer. L'autre les lui arrache. « Le savetier et sa femme éclatent de rire. On danse. »

Pour accompagner les « entrées » et pour égayer le dialogue vif et narquois de La Fontaine, imaginez quelques vieux airs de chansons à danser : ce devait être un bien joli divertissement que les *Rieurs du Beau-Richard*.

Les acteurs de la farce étaient tous de Château-Thierry, amis ou parents de l'auteur. Le savetier, c'était M. de La Haye, prévôt du duc de Bouillon, et qui écrivait des lettres savoureuses dans le style de Rabelais. M. de Bressay, un cousin par alliance de La Fontaine, s'était déguisé en femme, pour représenter l'épouse du savetier. Le garde des sceaux de la prévôté de Château-Thierry, M. de la Barre, jouait le notaire dansant. M. Le Breton faisait le marchand de blé, et M. Le Formier faisait l'âne.

VI. — DE QUELQUES « GENTILLES GALOISES ».

De « gentilles galoises », il y en avait à Château-Thierry, comme à Reims, comme il y en eut partout et toujours pour Jean de La Fontaine. C'est lui qui a dit :

J'ai suivi des beautés de toutes les façons[1].

On a rapporté bien des anecdotes où il fait figure d'un amant, tantôt timide, tantôt hardi, toujours distrait. Écoutons-le, dans une de ses élégies[2], nous conter les premières amours de sa jeunesse.

Amour, que t'ai-je fait? dis-moi quel est mon crime?
D'où vient que je te sers tous les jours de victime?
. . . .
J'aimai, je fus heureux : tu me fus favorable
En un âge où j'étois de tes dons incapable;
Chloris vint une nuit; je crus qu'elle avoit peur.
Innocent! Ah! pourquoi hâtoit-on mon bonheur?

Après Chloris, ce fut Amarille :

1. *Les Oies de Frère Philippe*, v. 24.
2. *Élégie II*.

Amarille m'aimoit; elle s'étoit rendue
Après un an de soins et de peine assidue.
Les chagrins d'un jaloux irritoient nos désirs;
Nos maux nous promettoient des biens et des plaisirs.
La nuit que j'attendois tendit enfin ses voiles,
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles;
Ni joueur, ni filou, ni chien ne me troubla.
J'approchai du logis : on vint, on me parla;
Ma fortune, ce coup, me sembloit assurée.
« Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée. »
Le lendemain l'époux se trouva de retour.

Après Amarille, Philis. Notons qu'entre Amarille et Philis, La Fontaine s'est marié; mais cet événement n'a pas changé son humeur.

. . . . Elle est un peu légère;
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur.
Nous nous trouvâmes seuls : la pudeur et la crainte
De roses et de lis à l'envi l'avoient peinte.
Je triomphai des lis et du cœur dès l'abord;
Le reste ne tenoit qu'à quelque rose encor.
Sur le point que j'allois surmonter cette honte,
On me vint interrompre au plus beau de mon conte :
Iris entre : et depuis je n'ai pu retrouver
L'occasion d'un bien tout prêt de m'arriver.

La fâcheuse Iris qui vint troubler la fête, c'était, — Tallemant l'a conté, — la légitime épouse de La Fontaine. Quant à la légère Philis, elle s'appelait

Mme de Coucy et était abbesse de Mouzon, dans les Ardennes. Les incursions des troupes espagnoles l'avaient obligée de chercher refuge à Château-Thierry. La malencontreuse apparition d'Iris la força de retourner dans son abbaye; mais elle invita le galant à venir achever chez elle l'aventure interrompue. La Fontaine savait que des partisans battaient encore la campagne; il n'aimait pas l'odeur de la poudre; il déclina l'invitation dans une charmante épître :

Très révérende mère en Dieu,
Qui révérende n'êtes guère,
Et qui moins encore êtes mère,
On vous adore en certain lieu
D'où l'on n'ose vous l'aller dire [1].

Il avoue qu'il redoute les *Rocroix* : ce sont les Espagnols de Montal :

J'aurois beau dire à voix soumise :
« Messieurs, cherchez meilleure prise;
Phœbus n'a point de nourrisson
Qui soit homme à haute rançon.
Je suis un homme de Champagne
Qui n'en veux point au roi d'Espagne;

1. *Lettre à M. D. C. A. D. M.*, v. 1 et suiv.

Cupidon seul me fait marcher. »
Enfin j'aurois beau les prêcher,
Montal ne se soucirait guère
De Cupidon ni de sa mère.
Pour cet homme en fer tout confit
Passe port d'Amour ne suffit[1].

Il assaisonne son refus de quelques gaillardises, et ainsi finit l'histoire de l'abbesse et du maître des eaux et forêts.

Après Philis, d'autres ont payé La Fontaine de quelques menues faveurs.

La sévère Diane, en l'espace d'un mois,
Si je sais bien compter, m'a souri quatre fois;
Chloé pour mon trépas a fait semblant de craindre;
Amarante m'a plaint; Doris m'a laissé plaindre;
Clarice a d'un regard mon tourment couronné;
Je me suis vu languir dans les yeux de Daphné.
. . . .
Te souvient-il d'Aminte? il fallut soupirer,
Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,
Devant que mon tourment occupât sa mémoire;
Y songeoit-elle encore? hélas! l'osé-je croire?
Caliste faisoit pis; et, cherchant un détour,
Répondoit d'amitié quand je parlois d'amour
Je lui donne le prix sur toutes mes cruelles.

1. *Lettre à M. D. C. A. D. M.*, v. 13 et suiv.

Que de cruelles! Que de disgrâces! C'est peut-être qu'il faut beaucoup d'attention pour plaire : distraction passe pour offense, et La Fontaine était éperdûment distrait. Cependant il avait bonne mine, ce gars robuste dont le visage plein et charnu s'égayait d'un bon regard et d'un nez démesuré! Il avait dans l'esprit trop de grâce et de gentillesse pour n'avoir point remporté quelques victoires dans l'entre-deux de ses distractions. S'il ne nous en a rien dit, c'est probablement par modestie et bienséance, ou bien pour obéir aux règles de la « plaintive élégie ».

VII. — LES PREMIERS MAITRES ET LES PREMIERS ESSAIS.

Et le poète? direz-vous. En effet, que La Fontaine ait été un oratorien sans ferveur, un médiocre forestier, un mari infidèle, un amoureux rarement triomphant, ces détails amusent notre curiosité, mais on aimerait mieux savoir sous quelles influences se développèrent son goût et son génie.

Sur ce chapitre, ses contemporains n'étaient pas d'accord. Selon Charles Perrault, ce fut le père de La Fontaine qui exigea que son fils devînt poète.



Photo. de la Librairie Larousse

JEAN DE LA FONTAINE

Miniature

(Musée du Louvre)

« Quoique ce bonhomme n'y connût presque rien, il ne laissait d'aimer passionnément la poésie, et il eut une joie incroyable lorsqu'il vit les premiers vers que son fils composa. [Incroyable, en effet : on a rarement vu un père de famille en de pareilles dispositions.] Ces vers se ressentaient, comme la plupart de ceux qu'il a faits depuis, de la lecture de Rabelais et de Marot qu'il aimait infiniment. » Cette première version de la vocation poétique de La Fontaine est vraisemblable. Cependant l'abbé d'Olivet en donne une autre : « Il avait vingt-deux ans, dit-il, qu'il ne se portait encore à rien, lorsqu'un officier, qui était à Château-Thierry en quartier d'hiver, lut devant lui, par occasion et avec emphase, une ode de Malherbe. Il écouta cette ode avec des transports mécaniques de joie, d'admiration et d'étonnement. Ce qu'éprouverait un homme né avec de grandes dispositions pour la musique, et qui, après avoir été nourri au fond d'un bois, viendrait tout d'un coup à entendre un clavecin bien touché, c'est l'impression que l'harmonie poétique fit sur l'oreille de M. de La Fontaine. Il se mit aussitôt à lire Malherbe, et s'y attacha de telle sorte qu'après avoir passé des nuits à l'apprendre par cœur, il alla de jour le déclamer dans les bois. Il ne tarda pas à vouloir l'imiter; et ses vers, comme il

nous l'apprend lui-même, furent dans le goût de Malherbe. » Tâchons de mettre d'accord Perrault et d'Olivet : dès l'Oratoire, nous l'avons vu, La Fontaine lisait des poètes, et il est très probable que, pour les imiter, il n'attendit pas jusqu'à vingt-deux ans; mais on peut admettre qu'à cet âge-là il eut, par hasard, la révélation du lyrisme de Malherbe.

Ses premiers maîtres furent en réalité Marot et Voiture. A soixante-six ans, il écrit à Saint-Évremond :

J'ai profité dans Voiture;
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.

Et il ajoute : « J'oubliois Maître François (Rabelais) dont je me dis le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent (Voiture) et celui de maître Clément (Marot)[1]. » Disciple fervent et obéissant, car de toutes ses fibres il tient à la vieille lignée gauloise, grivoise et moqueuse qui, depuis les farces et les fabliaux du moyen âge, s'est perpétuée jusqu'à lui.

A Marot et à Rabelais il restera toujours fidèle, mais le faux brillant de Voiture commencera bientôt d'inquiéter son goût.

1. Lettre à M. de Saint-Évremond, 18 décembre 1687.

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître;
Il pensa me gâter. A la fin, grâce aux Dieux,
Horace par bonheur me dessilla les yeux.
L'auteur avoit du bon, du meilleur; et la France
Estimoit dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés? j'en demeuroi ravi;
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses :
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses[1].

L' « auteur », c'est Voiture.

Avec Horace, ce furent les littératures anciennes qui vinrent élargir son horizon, affermir son goût, le garder du clinquant à la mode. Il eut deux bons conseillers, son parent Pintrel et son ami Maucroix, tous deux latinistes et connaisseurs de l'antiquité. Il lut donc Horace, Virgile, Ovide dans l'original; Homère et Platon dans des traductions latines; Plutarque dans Amyot.

Ce paresseux fut un grand liseur. Tous ses ouvrages nous le montrent vivant dans la familiarité non seulement des auteurs grecs, latins et français, mais aussi des grands écrivains italiens.

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,

1. *Épître à Monseigneur l'Évêque de Soissons* (Huet), v. 46 et suiv.

J'en parle si souvent qu'on en est étourdi;
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi [1].

Les romans le divertissaient aussi. « Je me plais aux livres d'amour », est le refrain d'une ballade où il énumère tous les romans dont la lecture le charmait, les romans grecs d'Héliodore et de Tatius, nos vieux romans, comme *Perceval le Gallois* et *Amadis*; le *Polexandre* de Gomberville, l'*Ariane* de Desmarets; et Cervantes, et les deux Scudéry, et surtout M. d'Urfé :

Étant petit garçon, je lisais son roman.
Et je le lis encore ayant la barbe grise.

Il a lu toute sa vie, mais ce fut sans doute dans les longs, les infinis loisirs de la vie provinciale qu'au hasard de ses lectures, il amassa ce trésor d'histoires, de mots et de rythmes où, le jour venu, il puisera au gré de sa fantaisie.

Des chansonnettes, dont la moins licencieuse est l'*Alleluia*, voilà tout ce qu'on connaît de La Fontaine avant 1654, c'est-à-dire jusqu'à sa trente-troisième année. Il est probable que d'autres productions du genre de l'*Alleluia* et sans doute quelques essais dans le « genre héroïque » sont perdus. A-t-il

1. *Épître à Monseigneur l'Évêque de Soissons* (Huet), v. 67 et suiv.

dans sa jeunesse ébauché quelques-uns de ses Contes, quelques-unes de ses Fables? C'est possible, ce n'est pas certain.

Le premier ouvrage qu'il publia fut une comédie d'après *l'Eunuque* de Térence. Il l'appelle une « copie ». C'est en réalité une imitation très libre où il s'est efforcé d'accommoder la comédie latine au goût et aux mœurs de son temps. Quelle peine il s'est donnée pour effacer de l'intrigue tout ce qui aurait pu choquer le spectateur, pour adoucir les situations trop scabreuses, pour transformer une courtisane en une jeune veuve pleine d'honneur et de vertu, à peine coquette! Ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de céder à son naturel et d'ajouter à l'original de singulièıes verdeurs de langage. On rencontre dans *l'Eunuque* de brusques élégances qui font songer aux comédies de Corneille, des vers limpides et tendres qui annoncent Racine, d'autres naïfs et touchants qui n'appartiennent qu'à La Fontaine; mais ce sont beautés éparses : dans cet exercice ingénieux, souvent agréable, on ne peut encore deviner le grand poète des Fables et de certains Contes.

VIII. — UNE PROMENADE A LA FONTAINE DU RENARD.

Le poète s'est lentement formé au spectacle de la nature. Ni Marot, ni Rabelais, ni Horace, ni Térence ne lui enseignèrent ce que lui ont appris ses longues flâneries dans la campagne de Château-Thierry et sur les coteaux de la Marne.

Il n'est pas le seul des écrivains de son temps qui soit né à la campagne, mais il est le seul qui y soit resté presque jusqu'à la quarantaine, vivant dans la société des paysans, des bêtes et des arbres. Il lisait beaucoup, il rêvait davantage, mais il quittait son livre, abandonnait sa rêverie pour contempler le tableau que le hasard du jour ou de la saison plaçait sous ses yeux. L'abbé d'Olivet voudrait nous faire croire que La Fontaine tirait de *l'Astrée*, le roman de d'Urfé, « les images champêtres qui lui sont familières et qui sont toujours d'un si bel effet dans la poésie ». Mais La Fontaine a composé un opéra de *l'Astrée*. Lisez-le : vous verrez quelles « images champêtres » ont, ce jour-là, passé dans ses vers. Il y a sans doute chez La Fontaine un poète *champêtre*, qui trouve des accents infiniment gracieux, mais il y a aussi un poète campagnard.



Photo. de l'Illustration

FERME DE LA TUETERIE

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des Dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature [1].

Il n'a pas besoin d'aller loin pour écouter « la voix de la nature », pour découvrir les paysages, les bêtes et les gens qui vont amuser ses yeux, enchanter son imagination et remplir ses ouvrages.

Un beau matin d'été, il s'en va visiter son « petit domaine », la ferme de la Tueterie, dite aussi de La Fontaine-du-Renard, un bien patrimonial qui, peut-être, a donné son nom à la lignée des La Fontaine. Elle est perchée sur un coteau de la rive gauche, et sise en la commune de Chierry [2].

Il a passé le pont, traversé le faubourg d'Outre-Marne, franchi sur le pont-levis le fossé Malingre (qu'on appelle aujourd'hui la fausse Marne), et le voici dans la prairie qui borde la rivière, « une prairie verte comme fine émeraude [3] ».

Il suit la berge et contemple la Marne dont le cours lui paraît

Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille [4].

. . . .

1. Épilogue au livre XI des Fables.
2. Appendice II.
3. *Psyché.*
4. *Le Torrent et la Rivière.*

Il flâne. Sur la rive opposée, un héron fait comme lui.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.
Ma commère la Carpe y faisoit mille tours
Avec le Brochet son compère [1].

Passe une promeneuse matinale : une écharpe, un sourire, un jeune visage !

Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ses bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ;
Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère,
Une beauté naïve, une taille légère [2].

Au revoir, la jeune ingénue ! Et pour gagner Chierry, il traverse les prés. A ce moment, nouvelle rencontre : c'est une gentille laitière qui se rend au marché de Château-Thierry.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour là, pour être plus agile
Cotillon simple et souliers plats [3].

1. *Le Héron.*
2. *Le fleuve Scamandre.*
3. *La Laitière et le Pot au lait.*

Il salue cette personne pressée et distraite et continue son chemin en écoutant sonner Louise, Anne et Marie, les trois cloches de l'église de Chierry[1]. Il traverse le village et jette un regard par-dessus la haie vive qui enclôt les petits jardins :

Là croissoit à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de Jasmin d'Espagne et force serpolet[2].

Il descend vers le ru par où s'écoulent à la Marne les eaux de sa fontaine, la Fontaine du Renard. Il muse près des saules.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe.

Le promeneur approche:

La colombe l'entend, part et tire de long[3].

Maintenant le sentier gravit le coteau en remontant le cours du ruisseau qui, sous les ombrages du bois Pierre, écume et forme de jolies cascades, parmi des rochers moussus. A la lisière du bois, qui fut souvent le théâtre de ses exploits de chasseur, il

1. Appendice III.
2. *Le Jardinier et son Seigneur.*
3. *La Colombe et la Fourmi.*

retrouve l'arbre où il était accoutumé de grimper à l'heure de l'affût.

Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient et de thym parfumoient leur banquet[1].

Enfin il a escaladé sa « montagne », et parvenu sur le plateau, il découvre les toits de sa ferme.

La Bique vient au-devant de lui :

La Bique allant remplir sa traînante mamelle
Et paître l'herbe nouvelle[2].

Un peu plus loin un grison

. . . . se rue
Au travers de l'herbe menue
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant
En faisant mainte place nette[3].

1. *Les Lapins.*
2. *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.*
3. *Le Vieillard et l'Ane.*

Tout près de la ferme,

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois [1].

Enfin avant que d'entrer chez son fermier, il passe devant un champ de blé qui n'a pas encore été moissonné, et voit une alouette,

Et ses petits, en même temps
Voletants, se culebutants [2].

Tout le jour, dans la basse-cour, dans l'étable, à regarder les bêtes, à écouter les gens, il recueille, sans les chercher, mille traits de nature et de vérité. Au crépuscule, le son des cloches de Chierry monte du fond de la vallée et annonce qu'il est temps de reprendre le chemin de Chaûry.

En traversant le bois Pierre, La Fontaine croise un bûcheron qui lentement gravit la pente de la colline.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée [3].

1. *Le Coq et le Renard.*
2. *L'Alouette et ses petits avec le Maître d'un champ.*
3. *La Mort et le Bûcheron.*

Et notre promeneur se hâte vers la ville, avant que le couvre-feu ne sonne et que le pont-levis ne soit relevé.

Les plus beaux vers de La Fontaine ont germé dans la terre champenoise. La moisson sera tardive; mais déjà les sillons sont creusés. C'est l'heure des semailles.

Voyez-vous cette main qui dans les airs chemine [1]?

1. *L'Hirondelle et les petits oiseaux.*

II

CHEZ LE SURINTENDANT FOUQUET

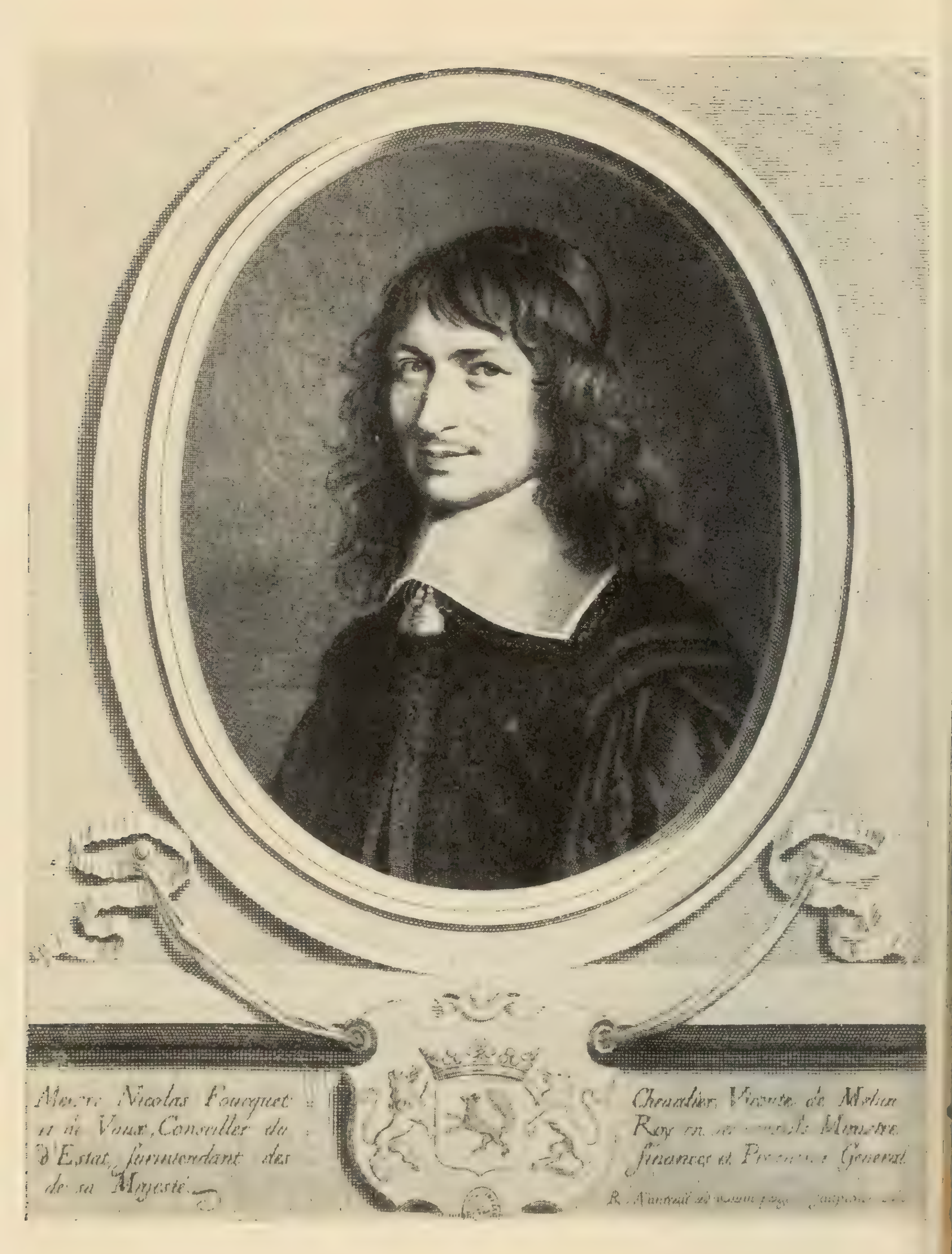


Photo. de la Librairie Larousse

NICOLAS FOUQUET

Par Nanteuil

I. — NICOLAS FOUQUET.

La Fontaine est présenté au surintendant Fouquet dans le cours de l'année 1657 : il a alors trente-six ans.

C'est l'heure où le destin semble sourire à toutes les ambitions de Fouquet : depuis sept ans il est procureur général au Parlement de Paris, depuis quatre ans surintendant des finances avec Servien. La souplesse de son esprit abondant en ressources et fertile en flatteries lui a conquis la confiance de Mazarin : au Parlement, il désarme ou achète les adversaires du ministre, tandis que, financier inventif, il comble au jour le jour les vides que creusent dans le trésor public les dépenses de la guerre et les exactions de Mazarin lui-même. Dès lors, pour assurer son pouvoir et déjouer les retours de la fortune, il se ménage secrètement les moyens de tenter un coup d'État; il a ses diplomates et sa

police. En même temps, il se fait des partisans, des amis, une cour, une clientèle.

On n'a qu'à regarder l'homme, tel que le montrent ses portraits : des yeux de ruse, des lèvres jouisseuses, de belles mains séductrices, un air de feinte nonchalance, et l'on devine sans peine comment il sut attirer et retenir auprès de lui des financiers comme La Basinière et d'Hervart, des courtisans comme La Feuillade, Créqui, Lauzun, des femmes réputées pour leur esprit ou leur beauté comme Mme du Plessis-Bellière, Mme de Sévigné, Mme d'Uxelles, Mme de Brienne. Sa seconde femme, Marie-Madeleine de Castille, beauté brune aux mains fines et à la taille svelte, lui apporte le secours de sa grâce et de son esprit. Fidèle à la tradition de Richelieu, continuée par Mazarin, il réunit des collections de tableaux, de livres, de manuscrits, d'antiques et de curiosités de toutes sortes. Il protège et pensionne des poètes, des artistes et des savants.

En lui rien du grossier parvenu. Il sort d'une famille parlementaire et est élevé parmi des amateurs de livres, de tableaux et de médailles. Il aime véritablement les lettres. S'il a remis à Pellisson le soin de gouverner et de rémunérer le peuple querelleur et quémandeur des écrivains, il reçoit ses pen-

sionnés, il lit leurs vers, il se plaît à les conseiller et à les guider. Lui-même rime des madrigaux et des devises; ses productions sont d'une extrême platitude, mais son goût vaut mieux que sa poésie. Il protège une foule de littérateurs médiocres, mais Scarron, Benserade, Mlle de Scudéry, Quinault, Corneille ont part à ses bienfaits. Enfin, non content d'embellir sa maison de Saint-Mandé et d'y accumuler des livres rares et des œuvres d'art, il vient de commencer à Vaux la construction d'un château magnifique. Les plans en ont été signés par l'architecte Le Vau, au mois d'août 1656, et déjà les bâtiments sortent de terre; André Le Nôtre ordonne les parterres, les eaux et les bosquets; Le Brun esquisse les compositions qui décoreront les plafonds et les voûtes; à Rome, Poussin modèle les Termes qui orneront les jardins[1].

II. — LES EMBARRAS DE LA FONTAINE.

La Fontaine fut introduit chez le surintendant par un oncle de sa femme, M. Jannart, « substitut

1. *Le surintendant Nicolas Fouquet, protecteur des lettres, des arts et des sciences*, par U. V. Chatelain.

faisant charge de procureur » et fort avant dans les bonnes grâces de Fouquet. Il retrouva parmi les familiers de la maison nombre de poètes qu'il avait déjà rencontrés à Paris, alors qu'avec Maucroix et Tallemant, il fréquentait chez Pellisson. Celui-ci, devenu distributeur des bienfaits du surintendant, ne fut pas des derniers à appuyer le protégé de Jannart.

Elle était deux fois opportune, l'intervention de l'oncle Jannart.

Qui sait ce qu'il fût advenu de La Fontaine, s'il eût vieilli à Château-Thierry? Tandis qu'il lisait longuement les poètes, frères de son génie, et prêtait l'oreille aux voix familières de la campagne, la Muse l'avait appelé. L'eût-il jamais écoutée? Eût-il secoué la torpeur de ses rêveries, s'il n'avait été transporté soudain sur un théâtre plus vaste et plus brillant, s'il n'avait cédé, comme le font les plus indolents, au plaisir d'être applaudi? La première poésie qu'il lut dans un « consistoire » tenu chez Fouquet, ce fut la légère épître à la légère abbesse de Mouzon. Il fut ce jour-là complimenté par Mme de Sévigné, et en récompense, lui tourna un joli madrigal. Certes, il devait priser entre tous les éloges ceux de Mme de Sévigné; il y avait tant d'affinités de goût et d'esprit entre ces deux écri-

vains, qui, au dire de Sainte-Beuve, « ont au plus haut degré et communiquent le plus aisément ces deux choses involontaires, la joie et le charme! » Mais les louanges de la marquise n'étaient point les seules qui devaient réjouir La Fontaine. Il fut toujours sensible à la douceur de plaire, et c'est elle qui désormais va l'arracher à ses longues somnolences, aiguillonner son paresseux génie.

La protection de Fouquet eut pour La Fontaine un autre avantage : celui-là, n'était pas d'ordre littéraire. La pension qui accompagna cette faveur (on en ignore le chiffre, mais on sait que la munificence du surintendant contrastait avec la ladrerie de Mazarin) tira le poète d'un cruel embarras. Ses affaires commençaient alors à se déranger. Lui-même s'est accusé d'avoir été mauvais ménager de son bien, et l'on connaît l'épitaphe qu'il rédigea pour « un paresseux » :

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser;
Deux parts en fit dont il souloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Sans doute, il dilapida son bien. Cependant il se montrait pour lui-même un peu trop sévère. Il a

souvent fait trêve à sa paresse, il a trouvé le temps d'écrire des fables, des contes, des comédies, des opéras, des élégies et des épîtres. De même, s'il mangea le fonds avec le revenu, ce ne fut pas toujours impéritie ou imprévoyance. On possède de lui quelques lettres qu'il écrivit à l'oncle Jannart[1] : elles montrent qu'il n'était incapable ni de parler le langage des affaires ni de voir clair dans un embrouillement d'intérêts. Bien des mauvaises chances concoururent à le ruiner. Comment n'eût-il pas souffert de la grande misère qui fondit sur la Champagne, quand, en 1652, les Lorrains envahirent la province, poussèrent jusqu'à Château-Thierry, ravagèrent les campagnes, prirent et pillèrent la ville? En 1653, il vendit une propriété à Oulchy-le-Château; en 1656, une ferme qui appartenait à sa femme. En 1658, les deux époux furent forcés de procéder d'accord à une séparation de biens. La même année, le père de La Fontaine mourut; sa succession était grevée d'un passif de plus de 36 000 livres. En même temps, Claude, le frère qui était entré dans les ordres, réclamait 8 000 livres en vertu d'un arrangement antérieur qui n'était pas à son honneur. En toutes ces affaires, le poète n'avait pas agi comme un gas-

1. De 1656 à 1659.

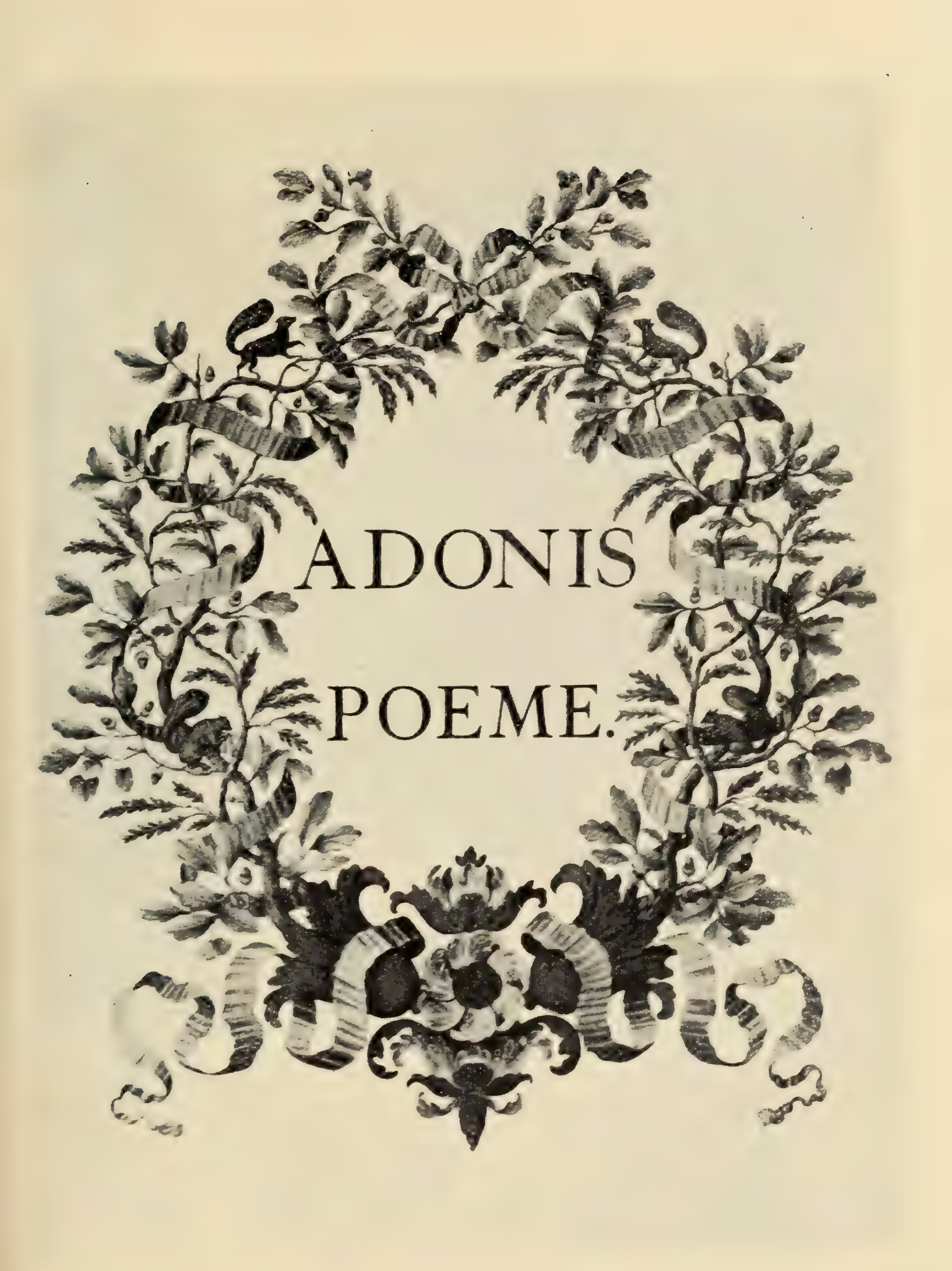


Photo. de la Librairie Larousse

TITRE DU MANUSCRIT D'ADONIS

(Collection Dutuit)

pilleur irréfléchi, mais avait obéi à de délicats scrupules [1].

Quoi qu'il en fût, il était grand temps qu'un dieu lui vînt faire des loisirs.

III. — ADONIS.

Le premier ouvrage dédié à Fouquet est le poème d'*Adonis*. Il est précédé d'un compliment en prose, humble et cérémonieux. Bientôt La Fontaine s'adressera à son bienfaiteur sur un ton plus libre, plus familier. Aujourd'hui, il est un poète inconnu, qui vient de débarquer de Château-Thierry, un peu confus de la surprenante aventure qui l'amène à la cour de Fouquet, car il n'a pour tout bagage qu'une comédie imitée de Térence et dont les comédiens n'ont point voulu. « Je n'ai pas, dit-il, assez de vanité pour espérer que ces fruits de ma solitude vous puissent plaire. Les plus beaux vergers du Parnasse en produisent peu qui méritent de vous être offerts. » Et il célèbre selon les rites le goût de Fouquet, son expérience consommée, sa générosité

1. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, M. Louis Roche (*La Vie de Jean de La Fontaine*) a apporté du nouveau.

« sans exemple », la grandeur de ses sentiments, sa modestie, l'élévation de son esprit. Il le félicite d'avoir naguère échappé à une grave maladie et lui offre son ouvrage.

Pour rendre l'offrande plus agréable, Pellisson avait voulu qu'elle prît la forme d'un admirable manuscrit calligraphié par Jarry sur un précieux vélin et orné de fines peintures; les initiales de Fouquet et de sa femme s'entrelaçaient dans des chiffres élégants; parmi des guirlandes, des feuillages et des rubans se jouait l'écureuil, emblème du surintendant. Chauveau avait dessiné à l'encre de Chine Vénus en pleurs auprès du corps du chasseur inanimé. Une reliure de maroquin rouge avec un charmant décor au petit fer, revêtait le manuscrit. Cette merveille a gardé toute sa fraîcheur, elle est aujourd'hui conservée dans les collections de la ville de Paris.

Adonis ne fut publié que onze ans plus tard à la suite des *Amours de Psyché et de Cupidon*. L'épître à Fouquet avait alors disparu; non pas que le poète fût infidèle à la mémoire de son ami, mais comment aurait-on pu, en 1669, imprimer ces mots : « l'État ne peut se passer de ses soins », alors que, depuis huit années, Fouquet était enfermé à Pignerol? Disparus aussi quatorze vers de dédicace où était

glorifié le surintendant, « honneur du nom public, défenseur de nos droits ». Une certaine Aminte en qui l'on a voulu, avec plus ou moins de vraisemblance, reconnaître la duchesse de Bouillon, héritait de l'hommage jadis rendu à Fouquet.

Une nouvelle édition parut en 1671, accompagnée cette fois d'un avertissement où l'auteur nous renseigne sur les premiers essais qui avaient précédé *Adonis* et qui sont perdus.

Il y a longtemps que cet ouvrage est composé; et peut-être n'est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conçus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé *en ce genre de poësie que nous nommons héroïque;* c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornements, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des anciens, soit par celle de quelques-uns de nos modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poème, bien que l'ouvrage soit court, et qu'à proprement parler il ne mérite pas le nom d'idylle.

A lire ces lignes attentivement, on reconnaît que, par *poésie héroïque*, La Fontaine entend celle où

sont représentés les héros de la fable, et l'on peut conclure qu'avant *Adonis*, il avait tenté d'écrire quelques autres récits mythologiques, quelques idylles.

Il est encombré de préciosités, d'ingéniosités et de périphrases, le premier poème de La Fontaine, laborieuse imitation des *Métamorphoses* d'Ovide. Cependant de la Pléiade à Chénier, l'auteur d'*Adonis* est le seul qui dans notre langue ait traduit le sentiment de la poésie antique. On en pourrait donner pour preuve quelques passages de l'interminable récit de la chasse où périt Adonis, et les vers, prémices du génie de La Fontaine, qui dépeignent le bonheur des deux amants cachés au fond des bois.

Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois.
. . . .
Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissoient l'épaisseur d'un ombrage :
Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,

Mollement étendus, ils consumoient les heures,
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,
Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour.
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée,
Dont les yeux, énivrés par des charmes puissants,
Attachoient aux héros leurs regards languissants.
Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs peines,

. . . .

Souvent pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansoient aux chansons, de Nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés
Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie !
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux !
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre [1].

. . . .

Et ces adieux des deux amants où la grâce antique se mêle à une tendre mélancolie que ne connurent ni Ovide ni Virgile :

Cent humides baisers achèvent ses adieux.
O vous, tristes plaisirs où leur âme se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,

1. *Adonis*, v. 127 et suiv.

Moments pour qui le Sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus! [1]

Des accents aussi nouveaux durent surprendre et charmer les hôtes de Fouquet. Mais un poème de six cents vers, et du genre héroïque, n'était pas un divertissement de salon. La mode était à des ouvrages plus brefs, moins soutenus, d'un tour moins sévère, moins pompeux. C'était le goût du surintendant : c'était donc le goût de ceux qui vivaient de ses faveurs ou recherchaient son amitié. La Fontaine le suivit sans se faire prier. Il devait écrire dans la préface de ses Fables : « On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle et pour ainsi dire la seule », et dans la préface de *Psyché* : « Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là je considère toujours le goût du siècle. » Or, en 1659, « le goût du siècle » exigeait des ballades, des épîtres, des madrigaux : La Fontaine fit des ballades, des épîtres, des madrigaux; il les fit si bien, il les tourna avec tant de naturel, d'aisance et de gaîté qu'au bout de quelques mois il était devenu un des familiers de la maison.

1. *Adonis*, v. 202 et suiv.



Photo. de la librairie Larousse

LA MORT D'ADONIS

Dessin à l'encre de Chine par Chauveau,
pour le manuscrit d'*Adonis*.

(Collection Dutuit)

IV. — LES VERS DE REDEVANCE.

Il ne fut jamais à demeure chez Fouquet; il logeait chez les Jannart, et faisait de fréquents voyages à Château-Thierry pour y exercer sa charge de maître des eaux et forêts, mais le surintendant l'accueillait volontiers. Le ton sur lequel le poète se plaignit un jour d'avoir croqué le marmot à la porte de Fouquet, laisse deviner sur quel pied s'étaient établies les relations du protecteur et du protégé[1].

Ce jour-là il s'était rendu à Saint-Mandé pour offrir au surintendant « le tribut d'une profonde révérence ». (Fouquet se plaisait dans cette magnifique résidence de Saint-Mandé alors célèbre par sa bibliothèque, ses galeries et ses jardins.) Après une heure d'attente, La Fontaine avait dû partir.

J'eus le cœur gros sans vous mentir.

Mais tout de même, que Fouquet n'aille pas s'imaginer que notre homme en pensa mourir de chagrin!

1. *Épître à M. le surintendant.*

Peut-être même iriez-vous croire
Que je souhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'est pas.
Je me console et vous excuse.

Je me console et vous excuse.... Un an après la cérémonieuse dédicace d'*Adonis* ! La Fontaine a fait du chemin.

Les excuses qu'il découvre à son ami, ce sont les tracas de la politique et de la finance, l'assaut des quémandeurs. Ceux-là ne sont pas des poètes : qu'on les mette dehors.

Mais que pour les amants des Muses,
Votre Suisse n'ait point d'excuses,
Et moins pour moi que pour pas un :
Je ne serai pas importun;
Je prendrai votre heure et la mienne.

Et la mienne! En attendant, il joint à sa plainte une description assez égrillarde de deux coffres qui ont contenu les momies des rois Céphrim et Kiopès : ils étaient exposés dans la galerie où il a vainement attendu que le surintendant s'arrachât au soin des affaires publiques.

Après cette épître il est assez plaisant de relire un passage des *Mémoires* de l'abbé de Choisy : « Fouquet faisait semblant de travailler seul dans

son cabinet de Saint-Mandé; et pendant que toute la Cour, prévenue de sa future grandeur, était dans son antichambre, louant à haute voix le travail infatigable de ce grand homme, il descendait par un escalier dérobé dans un petit jardin, où ses nymphes que je nommerais bien si je voulais, et des mieux chaussées, lui venaient tenir compagnie au poids de l'or. »

A quelle somme s'élevait la pension de La Fontaine ? On l'ignore ; mais on sait le montant de celle de Fouquet, car s'amusant à renverser les rôles, La Fontaine feignait de pensionner le surintendant. Il s'engageait à le payer par quartier à la Saint-Jean, au premier octobre, à l'an neuf et à Pâques,

. . . . en belle monnoie
De Madrigaux, d'ouvrages ayant cours,

le tout gagé par le bien qu'il avait sur les rives du Permesse, en vertu d'un contrat passé par-devant maître Pellisson, « sur le Parnasse notaire », lequel à chaque terme donnait au débiteur une quittance gentiment rimée.

A la Saint-Jean je promets madrigaux
Courts et troussés, et de taille mignonne :
Longue lecture en été n'est pas bonne.

Au mois d'octobre, le surintendant

De menus vers aura pleine vendange.
Ne dites point que c'est menu présent;
Ces menus vers sont en vogue à présent.
Vienne l'an neuf, ballade est destinée :
Qui rit ce jour, il rit toute l'année.
Or la ballade a cela, ce dit-on,
Qu'elle fait rire ou ne vaut un bouton.
Pâques, jour saint, veut autre poésie;
J'envoirai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque sonnet plein de dévotion.
Ce terme-là pourroit être le pire:
On me voit peu sur tel sujet écrire [1].

La Fontaine s'acquitta de sa dette avec une ponctualité méritoire, si ce n'est que finalement il omit les « sonnets pleins de dévotion » promis pour l'échéance de Pâques. A chaque terme, le surintendant reçut une ballade, un madrigal, une épître ou de « menus vers ». Il reçut même des odes où le poète célébrait le mariage de Monsieur avec Henriette d'Angleterre, la grossesse de la Reine, la gloire du Roi, et ce ne fut pas là le plus beau de son revenu; La Fontaine était meilleur disciple

1. *Épître II.*

de Voiture que de Malherbe. D'ailleurs, son lyrisme se tempérait à l'occasion de bonhomie.

Il fit en 1659 une *Ode pour la paix*, où le sentiment populaire est transposé de la plus exquise manière en style de pastorale.

O Paix, Infante des cieux,
Toi que tout heur accompagne,
Viens vite embellir ces lieux
Avec l'Infante d'Espagne.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous nos moutons,
Et bat celui qui les garde.

Peut-être est-ce là un ressouvenir des misères de la guerre dont il fut le témoin, lors de l'invasion des Lorrains en Champagne.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le Berger
On puisse voir la Bergère,
Qui coure d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère.

Et qui du Berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme, ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

. . . .

Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées,
Ramène-nous les plaisirs
Absents depuis tant d'années.

. . . .

Et que nous passions les jours
Étendus sur l'herbe tendre.
Prêts à conter nos amours.
A qui voudroit les entendre[1].

Non moins assidu au service de la surintendante qu'à celui du surintendant, il adressait à Mme Fouquet une *Ode anacréontique sur ce qu'elle est accouchée avant terme dans le carrosse en revenant de Toulouse*, et une épître sur la naissance de son dernier fils. Dans ce morceau il donna une jolie preuve de sa légendaire étourderie.

« Vous voilà mère de deux Amours », disait-il à Mme Fouquet, oubliant qu'elle avait déjà deux autres fils. On le lui fit remarquer; il s'excusa auprès du père, en prose cette fois : « Entre autres fautes,

1. *Ode pour la paix.*

j'y avais mis un deux pour un trois, ce qui est la plus grande rêverie dont un nourrisson du Parnasse se puisse aviser; la bévue ne vient que de là, car je prends trop d'intérêt en ce qui regarde votre famille pour ne pas savoir de combien d'Amours et de Grâces elle est composée. »

V. — LE SONGE DE VAUX.

Ces badinages devaient peu coûter à La Fontaine. Mais, un jour, il reçut une fâcheuse commande : on l'invitait à composer une description poétique des merveilles de Vaux.

En 1659, les travaux étaient loin de leur achèvement : la décoration du château ne sera pas encore terminée quand surviendra la disgrâce de Fouquet; mais La Fontaine avait sous les yeux les estampes du graveur Israël Silvestre où toutes choses étaient représentées comme elles devaient être dans l'avenir. Les jardins étaient « tout nouveau plantés », et les décrire dans cet état eût été « en donner, dit-il, une idée peu agréable et qui, au bout de vingt ans, aurait été sans ressemblance » : il en fut quitte pour « prévenir le temps ». Enfin, comme

il n'était pas grand clerc en architecture, force lui fut de recourir aux « mémoires » des architectes. Le pire, c'était le danger de rebuter le lecteur, car « une longue suite de descriptions historiques serait une chose fort ennuyeuse » : pour égayer son poème, il inventa donc « quelques épisodes galants ».

Afin de dépeindre avec moins d'invraisemblance les futures beautés de Vaux, il se résolut à l'artifice d'un songe. « Ce n'est pas, observe-t-il ingénument, qu'un songe soit aussi suivi ni même si long que le mien sera; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres. » En effet ce songe eût été d'une longueur démesurée si la chute du surintendant n'était venue l'interrompre; nous ne possédons que des fragments du poème.

La Fontaine implore le dieu du Sommeil; il lui demande de faire apparaître en songe les merveilles de Vaux. Le dieu l'exauce, et le dormeur croit assister au débat de quatre fées : Palatiane (l'Architecture), Apellanire (la Peinture), Hortésie (le Jardinage) et Calliopée (la Poésie). Chacune ayant contribué à la beauté de Vaux, prétend être reconnue pour « la plus savante ». Elles alignent en alexandrins élégants des arguments ingénieux. Elles plaident bien, mais un peu longuement. Les juges remettent leur sentence à un autre jour.

Les « épisodes galants » ne sont pas tous d'une veine également heureuse. Dans les *Aventures d'un saumon et d'un esturgeon*, La Fontaine s'essaie avec un peu de gaucherie à cette railleuse bonhomie et à cette libre versification qui feront la grâce de ses Fables. Dans *Vénus et Mars*, il compose, d'après une suite de tapisseries, un de ses contes les plus malicieux. C'est un redoutable mélange de fadeur et de préciosité que *Comment Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mouroit*, *et des aventures du cygne*. Mais c'est un délice que « la danse aux chansons » de Cythérée, de l'Amour, des Grâces et des Nymphes, sous un rayon de lune, dans « un pré tout bordé de saules », tandis que Cupidon fredonne de jolis couplets comme ceux-ci :

L'autre jour deux belles
Tout haut se vantoient
Que malgré mes ailes
Elles me prendroient.
Gageant que non je perdis
Car l'une m'eut bientôt pris.
. . . .

Sylvie a la gloire
De m'avoir dompté,
Et cette victoire
A fort peu coûté;

La belle n'eut seulement
Qu'à se montrer un moment.

Autour de ses charmes
Me voyant voler,
Vénus toute en larmes
Eut beau m'appeler :
Celui qui brûle les dieux
Se brûle à de si beaux yeux.
. . . .

Ainsi dans la danse
Cupidon pleuroit
Et tout en cadence
Parfois soupiroit,
Priant tout bas les Zéphyrs
D'aller porter ses soupirs.

On entend l'air sous les paroles.

Une échappée sur les bois et les prairies ! Soudain le poète retrouve son naturel et sa verve. Il admire, — peut-être — les terrasses, les broderies, les miroirs et les gerbes d'eaux harmonieusement ordonnées par Le Nôtre, mais ce n'est pas en se promenant le long des charmilles taillées et des eaux prisonnières du jardin régulier qu'il a trouvé ces vers :

Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux.



Photo. de la Librairie Larousse

CHIFFRE DE MARIE-MADELEINE DE CASTILLE

SECONDE FEMME DE NICOLAS FOUQUET

Dernière page du manuscrit d'*Adonis*

(Collection Dutuit)

Il célèbre la beauté des glorieuses allégories de Le Brun, mais s'il aperçoit les Muses fastueusement drapées qui décorent une des salles de Vaux, il pense mélancoliquement qu'elles étaient bien plus belles « dans le silence des bois ».

Quoi? Je vous trouve ici, mes divines maîtresses!...
J'avois beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau.
Mais quelle fête cause un luxe si nouveau?
Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes?
Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
Avec quoi, dans les bois, sans jamais vous lasser,
Parmi la cour de Faune, on vous voyoit danser[1]?

VI. — CLYMÈNE.

Il y avait de l'agrément dans les « menus vers » que, quatre fois l'an, La Fontaine offrait au surintendant; il y en avait beaucoup dans quelques fragments du *Songe de Vaux*, bien davantage encore dans la comédie de *Clymène* qui date du même temps. Singulière comédie qui ne fut pas écrite pour être représentée; mélange de ballet, de pasto-

1. *Le Songe de Vaux. — Acante au sortir de l'apothéose d'Hercule, est mené dans une chambre où les Muses lui apparoissent.*

rale, de satire littéraire et d'élégie, avec je ne sais quoi de libre et de railleur qui a ravi Théodore de Banville; fantaisie où la mythologie n'est qu'une amusante mascarade à la faveur de laquelle La Fontaine avoue ses goûts et conte ses amours.

La scène est au Parnasse; Apollon converse avec les neuf Muses et se plaint :

De ne voir presque plus de bons vers, sur l'amour.
. . . .
Amour et vers, tout est fort à la cavalière.

Cependant, sur les bords de l'Hippocrène, il vient de voir

Acanthe fort touché de certaine Clymène.

Mais qui donc est cette Clymène? Erato, la Muse de la poésie légère, répond :

Sire, j'en puis parler : c'est ma meilleure amie.
La province, il est vrai, fut toujours son séjour;
Ainsi l'on n'en fait point de bruit en votre cour.

Les autres Muses déclarent qu'elles aussi connaissent cette belle provinciale. Apollon, qui a tout l'air d'un surintendant tenant « consistoire » de poètes et de précieuses, invite les Neuf Sœurs à

chanter tour à tour. Alors commence sur le thème des amours d'Acanthe et de Clymène une suite de variations, selon des modes poétiques différents.

Euterpe et Therpsichore commencent dans le style de l'églogue, se renvoyant les strophes, puis les vers.

EUTERPE.

L'Aurore vous veut voir; Clymène montrez-vous :
Non, ne bougez du lit; le repos est trop doux :
Tantôt vous paraîtrez vous-même une autre Aurore;
Mais ne vous pressez point; dormez, dormez encore.

THERPSICHORE.

Au gré de tous les yeux Clymène a des appas;
Un peu de passion est ce qu'on lui souhaite;
Pour de l'amitié seule, elle n'en manque pas :
Cinq ou six grains d'amour, et Clymène est parfaite.

EUTERPE.

L'amour, à ce qu'on dit, empêche de dormir :
S'il a quelque plaisir, il ne l'a pas sans peine.
Voyez la tourterelle, entendez-la gémir :
Vous vous garderez bien de condamner Clymène.
. . . .
Pour elle le Printemps s'est habillé de roses.

THERPSICHORE.

Pour elle les Zéphirs en parfument les airs.

EUTERPE.

Et les oiseaux pour elle y joignent leurs concerts.
Régnez, Belle, régnez sur tant d'aimables choses.

THERPSICHORE.

Aimez, Clymène, aimez; rendez quelqu'un heureux :
Votre règne en aura plus d'appas pour vous-même.

EUTERPE.

En ce nombre d'amants qui voulez-vous qu'elle aime?

THERPSICHORE.

Acanthe.

EUTERPE.

Et pourquoi lui?

THERPSICHORE.

C'est le plus amoureux [1].

Ensuite, c'est le tour de Melpomène et de Thalie : elles jouent une scène où la première fait Clymène et la seconde Acanthe. Clymène dit à Acanthe qu'il perd son temps et ses soins :

Voulez-vous qu'on vous aime, aimez-nous un peu [moins.

Acanthe jure qu'il ne peut cesser d'aimer :

1. *Clymène*, v. 41 et suiv.

Mourir en vous aimant est toute mon envie :
Mon amour m'est plus cher mille fois que la vie!
Laissez-moi mon amour, Madame, au nom des dieux!

Ils sont presque de Racine, ces vers tendres et passionnés!

Clymène confesse que, si elle ne veut plus aimer, c'est que l'amour a déjà « traversé sa vie ». Et la dispute continue, l'éternelle dispute de celui qui aime et de celle qui n'aime point.

CLYMÈNE.

Aimez-vous mieux souffrir contre mon propre gré,
Que si, m'obéissant, vous étiez bien traité?
Je vous rendrois heureux.

ACANTHE.

Selon votre manière,
Du bonheur d'un ami, d'un parent ou d'un frère.

Outré de la froideur de sa maîtresse, Acanthe la menace de la prendre au mot et de ne plus être pour elle qu'un ami.

Le voulez-vous, Madame?

CLYMÈNE.

Oui, puisque je l'ai dit.

ACANTHE.

L'avez-vous dit dans l'âme?

CLYMÈNE.

Il faut bien....

Mais Apollon interrompt le dialogue amoureux et invite les deux Muses à passer du « poétique » au « plaisant ». Melpomène se récrie à la pensée de rendre Acanthe « plaisant ». Le maître du jeu l'exige : les deux Muses prennent des masques de comédie.

Un matin, Acanthe pénètre secrètement chez Clymène et la trouve endormie. Il soupire si fort qu'elle s'éveille en sursaut; elle invite Acanthe à s'asseoir sur son lit. Jeux de coquetterie. Baiser offert à l'ami, dédaigné par l'amant. Ce badinage galant est d'une grâce infinie. Acanthe semble à la fin se résigner.

Eh bien, je consens d'être ami pour un moment.

Mais c'est à la prudente Clymène d'abandonner la partie.

Sous la peau de l'ami, je craindrois que l'amant
Ne demeurât caché pendant tout le mystère.
L'heure sonne, il est tard; n'avez-vous point affaire?

ACANTHE.

Non; et quand j'en aurois, ces moments sont trop doux.

CLYMÈNE.

Je me veux habiller; adieu, retirez-vous.

Clio est ensuite appelée à divertir la compagnie. Apollon a envie

De goûter de ce genre où Marot excelloit.

Clio, qui n'est pas en verve, offre un triolet; mais Apollon, ironique :

C'est trop; vous nous deviez proposer un distique.

La Muse paresseuse voudrait s'en tirer avec un dizain. Apollon exige une ballade, et Clio s'exécute.

Calliope commence une ode à la manière de Malherbe, où elle supplie l'Amour de fléchir Clymène :

Tu devrois l'obliger, pour l'honneur de tes temples,
D'aimer ainsi que nous.

Mais cette précieuse d'Uranie l'arrête dès la fin de la première stance, et sèchement :

Les Muses n'aiment pas.

Déconcertée, Calliope se tait et passe la lyre à Polymnie, qui fait parler Acanthe à la façon d'Horace.

Quand voulez-vous aimer que dans votre printemps?
Gardez-vous bien surtout de remettre à l'automne.
L'hiver vient aussitôt; rien n'arrête le temps.
Clymène, hâtez-vous car il n'attend personne.

Apollon trouve que le jeu devient monotone ; il dispense Uranie de continuer le divertissement, et, suivi des neuf Muses, se rend sur les bords de l'Hippocrène pour y rencontrer Acanthe lui-même.

Celui-ci parle seul ; en proie à un véritable délire, il confie son allégresse aux Zéphyrs et aux Échos ; il remercie éperdument l'Amour de lui avoir été enfin propice. Apollon veut savoir la raison de cette joie. Alors Acanthe fait le récit de son heureuse fortune. De ce récit La Fontaine, en publiant *Clymène*, a dit qu'il n'était pas « tout à fait tel que ceux de ses contes », mais qu'il ne s'en éloignait pas « tout à fait ». En effet, il ressemble à un conte en ceci que l'auteur n'a pu s'empêcher d'y placer une équivoque grivoise ; il en diffère par un accent de tendre volupté qu'on ne retrouvera nulle part, dans ses vers, aussi ardent, aussi jeune, aussi vrai.

Pour récompenser Acanthe d'avoir chanté son nom et sa puissance, l'Amour l'a conduit dans la chambre de Clymène, et l'amant a pu baiser le pied nu de l'indifférente. La belle s'est alors cachée au fond de ses draps. Mais l'Amour conseille à Acanthe de demeurer et lui dit tout bas à l'oreille :

« ... Baisez-la hardiment, [tacle. »
Je lui tiendrai les mains; vous n'aurez point d'obs-
Je me suis avancé : le reste est un miracle.
Amour en fait ainsi; ce sont coups de sa main.

APOLLON.

Comment?

ACANTHE.

Clymène a fait la moitié du chemin.

POLYMNIE.

Que vous autres mortels êtes fous dans vos flammes!
Les dieux obtiennent bien d'autres dons de leurs
Sans triompher ainsi. [dames,

ACANTHE.

Polymnie, ils sont dieux.

APOLLON.

Je l'étois, et Daphné ne m'en traita pas mieux;
Perdons ce souvenir. Vous triomphez, Acanthe :
Nous vous laissons, adieu; notre troupe est contente[1].

Il nous semble voir la troupe continuer sa promenade et ses causeries sous la conduite de Fouquet-Phœbus et s'acheminer lentement vers le palais, à travers les jardins de Le Nôtre, tandis qu'Acanthe s'enfonce dans un vallon agreste et reprend sa songerie au murmure du ruisseau de l'Anqueil, son

1. *Clymène*, v. 657 et suiv.

Hippocrène; car Acanthe, c'est La Fontaine. Si vous en doutez, voyez les Muses s'évertuant à le tirer de son rêve amoureux.

ERATO.

Acanthe!

CLIO.

D'aujourd'hui pensez-vous qu'il réponde!
Quand une rêverie agréable et profonde
Occupe son esprit, on a beau lui parler.

ERATO.

Quand je m'enrhumerais à force d'appeler
Si faut-il qu'il m'entende. Acanthe!

ACANTHE.

Qui m'appelle?

ERATO.

C'est votre bonne amie Erato,

ACANTHE.

Que veut-elle?

ERATO.

Vous le saurez; venez.

Qu'il fût un incurable distrait, nous le savions de reste; mais voici un nouveau trait de son caractère, c'est « sa bonne amie Erato » qui le relève au passage.

Sire, Acanthe est un homme inégal à tel point,
Que d'un moment à l'autre on ne le connoit point :
Inégal en amour, en plaisir, en affaire;
Tantôt gai, tantôt triste; un jour il desespère;
Un autre jour il croit que la chose ira bien :
Pour vous en parler franc, nous n'y connoissons rien.

Quant à Clymène, cette provinciale serait-elle, comme on l'a conjecturé, l'épouse du lieutenant du roi à Château-Thierry? Tallemant a conté certaine historiette, qui ressemble à l'aventure d'Acanthe.

Cette même Clymène a inspiré à La Fontaine quatre belles élégies où il a exhalé les mêmes plaintes que dans sa comédie. Elles contiennent des vers délicieux comme ceux-ci :

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse.
. . . .
Que faire? Mon destin est tel qu'il faut que j'aime;
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet et fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si faut-il une fois brûler d'un feu durable [1].
. . . .
Depuis que sur vos traits j'eusse porté les yeux
Je puis dire que tout me riait sous les cieux.

1. *Élégie III.*

Je n'importunois pas au moins par mes services;
Pour moi le monde entier étoit plein de délices.
J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours;
Mes amis me cherchoient, et parfois mes amours [1].

Mais ces élégies n'écartent pas le voile qui nous dérobe le visage de la véritable Clymène. Nous y voyons seulement qu'elle s'acharnait à offrir son amitié à tous ses soupirants. Elle l'avait offerte à un de ses amants qui, depuis, était mort; elle l'offrait à La Fontaine en lui tenant des discours peu faits pour apaiser son chagrin et sa jalousie.

« Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime.
Le Ciel dont la rigueur me fut toujours extrême,
Leur fait à tous la guerre, et sa haine pour moi
S'étendra sur quiconque engagera ma foi.
Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie.
Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Hélas! il m'a longtemps aimée éperdûment;
En présence des dieux il en faisoit serment :
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine [2]. »

D'ailleurs cette Clymène avait des rivales à Paris. Nous en connaissons au moins une par son nom, c'est Claudine Colletet.

1. *Élégie IV.*
2. *Élégie V.*

Guillaume Colletet, un des littérateurs pensionnés par Fouquet, avait épousé sa servante, une très jolie blonde, un peu sotte, et qui jouissait d'une grande réputation littéraire : elle récitait agréablement des poésies que son mari fabriquait pour elle et dont elle se disait l'auteur. Les poètes venaient festoyer chez leur confrère, courtisaient Claudine, louaient ses vers. La Fontaine, fort épris de la jeune muse, lui adressait des madrigaux. Un jour, Colletet mourut. Il avait pris la précaution de léguer à sa femme quelques vers où celle-ci annonçait au monde qu'elle avait enseveli, avec son mari, « son cœur et sa plume », et ce fut le chant du cygne. La veuve tint si bien parole qu'on finit par éventer la ruse. Vexé d'avoir été dupe, La Fontaine rompit et décocha à Claudine de petites stances injurieuses qui commençaient ainsi :

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.

Puis il fit imprimer ces madrigaux et ces stances et y joignit une lettre à un ami « qui s'était étonné de ce qu'il eût été ainsi attrapé » :

Et d'où venez-vous de vous étonner ainsi ? Savez-vous pas bien que, pour peu que j'aime, je ne vois dans les

défauts des personnes non plus qu'une taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle?... Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin : cela fait le meilleur effet du monde; je dis des sottises en vers et en prose, et serois fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solennelle; enfin je loue de toutes mes forces.... Ce qu'il y a, c'est que l'inconstance remet les choses en leur ordre.

Elle les y remettait très souvent : les inexorables Clymène vengeaient les infortunées Claudine.

Revenons à la comédie de *Clymène*. Elle nous fait voir La Fontaine amoureux, mais elle nous révèle aussi ses prédilections littéraires, son admiration pour Voiture, pour Malherbe, pour Horace, son mépris pour le « bétail servile et sot » des imitateurs, son courroux contre les méchants poètes.

Il est vrai que jamais on n'a vu tant d'auteurs :
Chacun forge des vers; *mais pour la poésie*,
Cette princesse est morte, aucun ne s'en soucie.
Avec un peu de rime on va vous fabriquer
Cent versificateurs en un jour, sans manquer.
Ce langage divin, ces charmantes figures,
Qui touchoient autrefois les âmes les plus dures,
Et par qui les rochers et les bois attirés
Tressailloient à des traits de l'Olympe admirés;

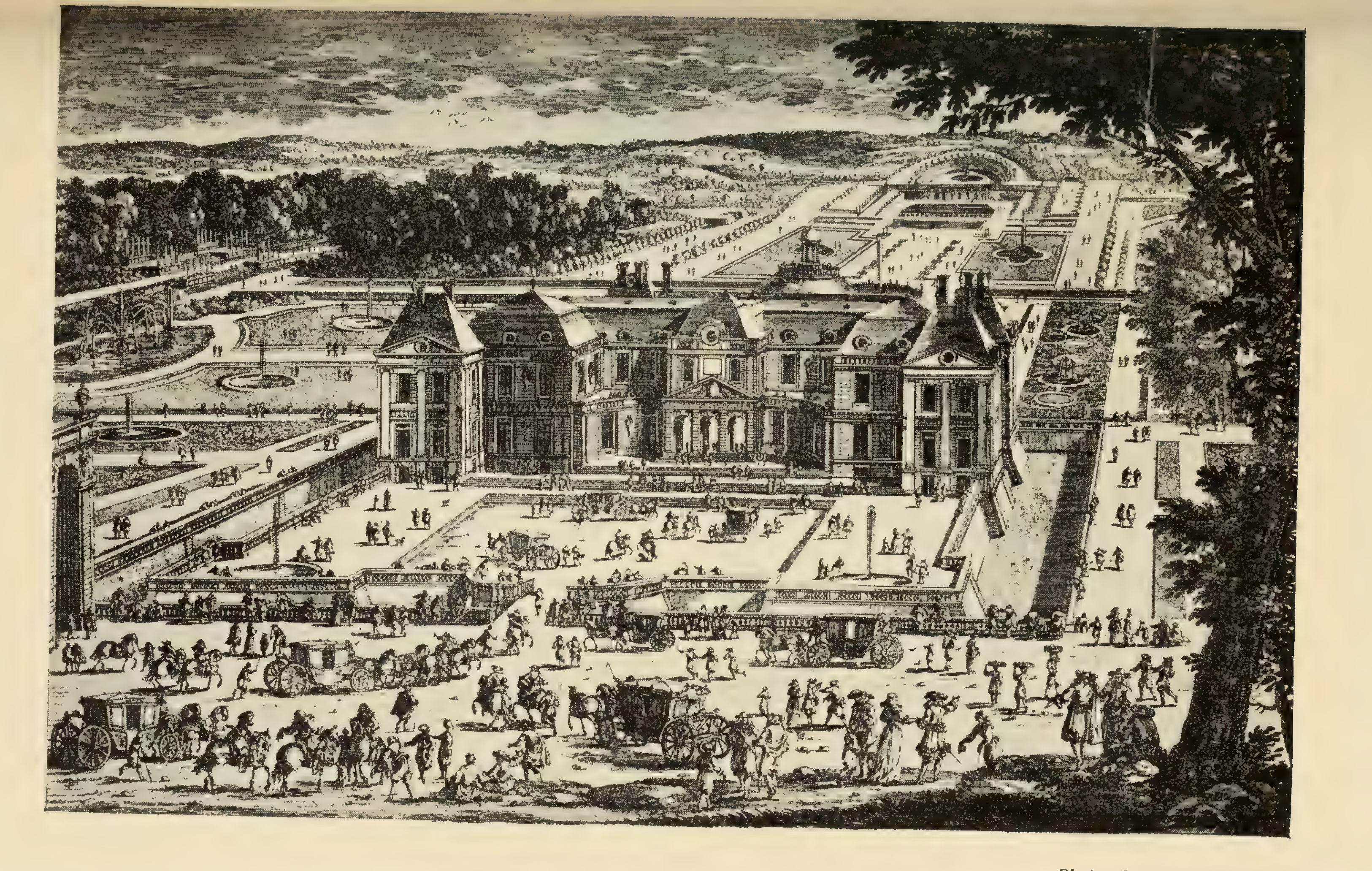


Photo. de la Librairie Larousse

CHATEAU DE VAUX

Estampe de Pérelle

Cela, dis-je, n'est plus maintenant en usage.
On vous méprise, et nous, et ce divin langage. [court [1].
« Qu'est-ce? dit-on. — Des vers. » Suffit; le peuple y

Et il faudrait citer encore une scène plaisante où la gentille Erato fait la nique aux précieuses, à ces précieuses qui peuplaient la cour du surintendant.

VII. — LA FÊTE DU 17 AOUT 1661 ET LA DISGRACE DE FOUQUET.

Le 22 août 1661, La Fontaine écrivait à Maucroix qui se trouvait alors à Rome en mission secrète pour les affaires du surintendant. Dans une longue lettre, mêlée de prose et de vers, il lui faisait le récit de la fête que Fouquet venait d'offrir au Roi, cinq jours auparavant, dans les jardins de Vaux. Il décrivait à son ami toutes les splendeurs de la journée : l'arrivée du Roi, de la Reine Mère, de Monsieur, de Madame, de la cour tout entière; la promenade à travers les jardins et autour des cascades; les magnificences du souper; le théâtre dressé dans le parc; la Béjart sortant comme une nymphe d'une vaste coquille

1. *Clymène*, v. 657 et suiv.

pour réciter un prologue de Pellisson; les termes et les statues disparaissant pour livrer passage aux faunes et aux bacchantes qui faisaient des danses; la représentation des *Fâcheux* de Molière; le feu d'artifice; les roulements de tambours; et, après la collation, une nuée de fusées et de serpentaux s'élevant avec un grand fracas au-dessus de la coupole du château. A ce tintamarre, rapporte La Fontaine, deux chevaux attelés au carrosse de la Reine se cabrèrent et allèrent se noyer dans les fossés. « Je ne croyois pas, dit-il, que cette relation dût avoir une fin si tragique et si lamentable. »

Bien plus tragique et lamentable fut l'épilogue de la fête. Depuis la mort de Mazarin, Fouquet semblait s'ingénier à creuser le gouffre où allait s'abîmer sa fortune. Persuadé que, tout à ses plaisirs, le jeune Roi se lasserait de réformer les finances du royaume, il avait redoublé d'audace et de prodigalité. Il n'avait pas su prévoir quel avantage devait donner à Colbert son labeur obstiné et sa haine persévérante : l'écureuil se moquait de la couleuvre. Cependant Louis XIV supportait impatiemment le faste de ce sujet prêt à la rebellion. Quand Fouquet commit l'imprudence de convoiter jusqu'aux faveurs de Mlle de La Vallière, sa perte fut résolue. Le spectacle des merveilles de Vaux ne fit qu'exaspérer la colère

du souverain. Quelques jours plus tard, le 5 septembre, Fouquet fut arrêté à Nantes sur l'ordre du Roi.

Lorsque la nouvelle en parvint à Paris, La Fontaine envoya à Maucroix ce billet désolé :

Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires, mon cher ami; elles ne me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, et le Roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre. Ah! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis; d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Mme de Bellière a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson : si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami; je t'en dirois beaucoup davantage si j'avois l'esprit tranquille présentement; mais, la prochaine fois, je me dédommagerai pour aujourd'hui. *Feriunt summos fulmina montes.*

La plupart des courtisans besoigneux et des littérateurs faméliques qui avaient part aux libéralités de Fouquet, s'en allèrent sans scrupule faire leur cour à Colbert. De rares amis restèrent fidèles au disgracié. Les plus compromis comme Gourville et Saint-Évremond, songèrent à leur sûreté. Pellisson, Mme de Sévigné et La Fontaine sauvèrent l'honneur des lettres, le premier en composant son admirable

Discours au roi, la seconde en écrivant ses lettres à Pomponne, le troisième en implorant pour Fouquet la clémence de Louis XIV.

Fouquet avait commis des trahisons et des concussions trop certaines pour que ses amis pussent songer à nier sa culpabilité. Pellisson déploya sa solide et ingénieuse dialectique pour plaider les circonstances atténuantes. Quant à La Fontaine, il se garda bien de défendre Fouquet contre ses accusateurs : à quoi bon ? appartenait-il à un poète d'en remontrer au Roi et aux juges ? Il plaindra une grande infortune et invitera les nymphes de Vaux à mêler leurs plaintes et leurs supplications aux siennes.

Les destins sont contents : Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui sans craindre du Sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême [1] !

Et le bon La Fontaine regrette, un peu naïvement, que Fouquet n'ait point partagé ses goûts simples et idylliques.

1. *Élégie I*, v. 8 et suiv.

Ah ! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
. . . .
Vous n'avez pas, chez vous, ce brillant équipage
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens [1].

Au Roi il ne parlera que de clémence : que Louis XIV suive l'exemple « du magnanime Henri ».

Oronte est à présent un objet de clémence.

Toute l'élégie tient dans ce dernier vers, un des plus beaux de la poésie française :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

On ne sait si Louis XIV lut cette élégie; mais beaucoup d'autres la lurent, et ce n'était point sans raison que dix ans plus tard La Fontaine pouvait dire :

J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.

1. *Élégie I*, v. 35 et suiv.

En 1663, il composa encore une ode pour implorer le roi. L'accent, cette fois, était moins juste, moins profond. Il fit parvenir son ouvrage au prisonnier de Pignerol qui en fut médiocrement satisfait et dont il dut réfuter les critiques. Fouquet avait trouvé le morceau trop poétique pour plaire au monarque : La Fontaine allégua l'exemple de Malherbe. Fouquet avait jugé que le poète « demandait trop bassement une chose qu'on doit mépriser » : La Fontaine lui répondit, avec quelque raison, qu'il parlait en son propre nom et qu'il n'y avait point de termes « si humbles, si pathétiques et si pressants, qu'il ne dût s'en servir en cette rencontre ».

Fouquet resta en prison jusqu'à sa mort, mais La Fontaine ne perdit jamais le souvenir de son amitié : nous en aurons la preuve.

J'ai insisté sur les premiers poèmes de La Fontaine et particulièrement sur *Clymène*. Bien que le poète y raille en passant la futilité, la préciosité, la manière fleurie et toutes les mignardises de ses contemporains, lui-même a commis souvent les péchés dont il accuse les autres. Il suit nonchalamment le caprice de la mode.

Quelle est cette mode? C'est M[lle] de Scudéry, l'auteur de *Clélie*, l'amie de Pellisson, qui va nous

le dire, en exposant quelles qualités lui paraissent convenir à la poésie française :

Elle raillera sans malice, dit-elle, blâmera sans aigreur, sera ingénieusement badine et divertissante. Elle aura tantôt de la tendresse et tantôt de l'enjouement, elle souffrira même quelques traits de morale délicatement touchés; elle sera quelquefois pleine d'inventions agréables et d'ingénieuses feintes. On y mêlera l'amour et l'esprit tout ensemble; elle aura un certain air du monde qui la distinguera des autres poèmes, et elle sera enfin *la fleur de l'esprit* de ceux qui y sont excellents.

A-t-on jamais mieux défini les œuvres que composa La Fontaine durant les années qu'il vécut auprès de Fouquet? *Clymène* n'est-elle pas vraiment *la fleur de son esprit?*

Un critique sévère a trouvé que l'idéal de Mlle de Scudéry, — c'était d'ailleurs, celui de Fouquet, — ne faisait pas la part assez large à la *sensibilité* et à la *vie*, que le *sublime* n'y avait pas sa part. — La sensibilité! La vie! Le sublime! O temps trois fois heureux que celui où, en échange de ses libéralités, Mécène ne demandait à ses protégés qu'une ballade, un madrigal, une épigramme!

Peu importent le gagne-pain et le passe-temps des rimeurs médiocres. Les vrais poètes, comme La Fontaine, croient toujours que *la Princesse* se

meurt, mais toujours elle en réchappe, malgré leurs gémissements et leur courroux. Ce sont eux-mêmes qui la ressuscitent. Ils suivent d'abord les modes littéraires, sans trop se soucier de savoir si elles font la part assez large à la sensibilité et à la vie. Mais, viennent le malheur et la souffrance, ils laissent parler leur cœur.... Alors *la Princesse* apparaît aux yeux des hommes, plus jeune, plus belle, plus touchante que jamais. Après *Adonis*, après les « menus vers », après *Clymène*, c'est l'immortelle *Élégie* aux Nymphes de Vaux.

III

LE VOYAGE EN LIMOUSIN
MADEMOISELLE DE LA FONTAINE



Photo. de la Librairie Larousse

JEAN DE LA FONTAINE

Gravé par Pauquet

D'après une peinture attribuée à Lebrun

I. — L'ÉCUYER MALGRÉ LUI.

La chute de Fouquet fut pour La Fontaine une grande affliction. Ses meilleurs amis subissaient, comme lui, le contre-coup de la catastrophe : Pellisson était embastillé; elle était finie, la mission secrète de Maucroix, et, après s'être expliqué devant la justice, le chanoine devait regagner Reims, désabusé de la gloire et de la diplomatie. Puis, plus de surintendant, partant plus de pension. Ajoutez aux chagrins et aux inquiétudes, une fièvre maligne, et, par-dessus toutes ces calamités, le grave ennui d'un procès.

Une déclaration royale du 8 février 1661 punissait d'une amende de 2 000 livres quiconque avait usurpé la noblesse et pris le titre d'*écuyer*. Simple mesure fiscale : il s'agissait d'atteindre ceux qui prenaient sans droit, ou pour mieux dire, sans payer, une qualité qui s'acquérait alors à beaux

deniers comptants. Le Roi avait affermé à un « partisan » nommé La Vallée-Cornay le recouvrement des amendes, et Me Thomas Bousseau, procureur au Parlement, consignait au greffe les noms des usurpateurs. On produisit deux actes dans lesquels La Fontaine était indûment désigné comme écuyer : il fut condamné par défaut.

Dans le désarroi où étaient déjà ses affaires, surtout depuis l'arrestation de Fouquet, cette amende allait achever sa ruine. Ce fut alors qu'il adressa au duc de Bouillon une épître d'un tour tantôt plaisant, tantôt émouvant, afin que celui-ci s'occupât de le tirer d'embarras.

Godefroy-Maurice duc de Bouillon, seigneur de Château-Thierry, venait d'épouser, le 23 avril 1662, une des nièces de Mazarin, Marie-Anne Mancini. On retrouvera souvent, dans l'histoire de La Fontaine, les noms du duc et de la duchesse. Ici rappelons seulement quelques vers du charmant placet de La Fontaine :

Un partisan nous ruine. Tout net :
Ce partisan, c'est la Vallée-Cornay.
Dessous sa griffe il faut que chacun danse;
D'autre Antechrist je ne connais en France :
Homme rusé, Janus à double front,
L'un de rigueur, l'autre à composer prompt.

Les distinguer n'est pas chose facile;
L'un après l'autre ils exercent ma bile :
Quand la Vallée, en se faisant prier,
Dit qu'il me veut manger tout le dernier,
Cornay poursuit; et quand Cornay retarde,
A la Vallée il me faut prendre garde.

Mais il ajoute tout de suite :

Prince, je ris, mais ce n'est qu'en ces vers;
L'ennui me vient de mille endroits divers,
Du Parlement, des Aides, de la Chambre,
Du lieu fameux par le sept de septembre,
De la Bastille, et puis du Limosin;
Il me viendra des Indes à la fin [1].

Le « lieu fameux par le sept de septembre » : c'est la Chambre de justice qui jugea Fouquet (La Fontaine se trompe de deux jours sur la date de l'arrestation). La Bastille, c'est la prison de Pellisson. Le Limousin, c'est le lieu d'exil de Mme Fouquet.

Il proteste de son mépris pour ceux qui usurpent la noblesse. (Là dessus, nous le croyons sans peine.) Ceux-là, il les faut punir.

Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes,
Qui n'a jamais prétendu s'appuyer
Du vain honheur de ce mot d'écuyer,

1. *Epître à Monsieur le duc de Bouillon*, v. 25 et suiv.

Qui rit de ceux qui veulent le parêtre,
Qui ne l'est point, qui n'a point voulu l'être :
C'est ce qui rend mon esprit étonné !
Avec cela je me vois condamné,
Mais par défaut. J'étois lors en Champagne,
Dormant, rêvant, allant par la campagne,
Mon procureur dessus quelque autre point,
Et ne songeant à moi ni peu ni point,
Tant il croyoit que l'affaire étoit bonne.
On l'a surpris; que Dieu le lui pardonne [1].

Il se défend en très bon avocat. D'abord, il a toujours été compris dans les tailles : or les tailles étaient un impôt que payait quiconque n'appartenait ni à la noblesse, ni à l'Église, et c'était tout justement afin d'y échapper que tant de gens se donnaient pour nobles. En second lieu, ce titre d'écuyer, il ne l'a jamais pris dans un contrat important :

Thomas Bousseau n'a su produire en somme
Que deux contrats si chétifs que rien plus,
Signés de moi, mais sans les avoir lus :
Et lisez-vous tout ce qu'on vous apporte ?
J'aurois signé ma mort de même sorte [2].

Sur ce point encore, comment contredire Jean de La Fontaine ?

1. *Epître à Monsieur le duc de Bouillon*, v. 48 et suiv.
2. *Id.*, v. 63 et suiv.

Après les arguments de droit, l'argument personnel :

Que me sert-il de vivre innocemment,
D'être sans faste et cultiver les Muses?
Hélas ! Qu'un jour elles seront confuses,
Quand on viendra leur dire en soupirant :
« Ce nourrisson que vous chérissiez tant,
Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
Qui préféroit à la pompe des villes
Vos antres cois, vos chants simples et doux,
Qui dès l'enfance a vécu parmi vous,
Est succombé sous une injuste peine;
Et d'affecter une qualité vaine,
Repris à faux, condamné sans raison,
Couvert de honte, est mort dans la prison ! »

Si le Roi permet que La Fontaine en soit réduit à payer l'amende, l'infortuné devra obtenir quatre places à l'hôpital.

Une pour moi, pour ma femme une aussi,
Pour mon frère une, encor que de ceci
Il soit injuste après tout qu'il pâtisse,
Bref, pour mon fils, y compris sa nourrice [1].

Son frère Claude avait abandonné sa part du bien paternel, en échange d'une pension. Pour

1. *Epître à Monsieur le duc de Bouillon*, v. 109 et suiv.

apitoyer le duc de Bouillon, La Fontaine exagère ses sentiments de famille, et il va un peu loin quand il étend sa sollicitude jusqu'à la nourrice de son fils : ce dernier avait alors neuf ans.

Il demande au duc de ne pas implorer la clémence du Roi pour une affaire de si peu d'importance; il suffira d'agir

Près de celui qui dispose de tout,

c'est-à-dire de Colbert. Bouillon dut sourire de cette requête ingénue. Solliciter Colbert pour le protégé de Fouquet, l'ami de Pellisson, l'auteur de cette *Élégie*, qui, depuis un an, émeut la pitié du public en faveur du surintendant déchu! Le poète lui-même paraît soupçonner que la chose est scabreuse, car il souhaite que la jeune duchesse joigne son « entremise » à celle de son époux, et dise, elle aussi, « un mot sur cette affaire ».

Quelle fut la suite? On l'ignore; mais on sait que la duchesse resta toute sa vie une des meilleures amies de La Fontaine, et que celui-ci, jusque dans sa vieillesse, lui prodigua les louanges les plus tendres et les plus délicates.

II. — LE DÉPART POUR LE LIMOUSIN.

L'année suivante, La Fontaine s'en fut en Limousin pour y accompagner l'oncle Jannart. Le substitut de Fouquet était, en vertu d'une lettre de cachet, exilé à Limoges (à Limoges! déjà). La Fontaine voulut-il, en cette occasion, donner à son parent une preuve d'affection? Céda-t-il au caprice de voyager? Ou bien était-il compris dans l'ordre du Roi? Lui-même ne nous l'a point dit très clairement dans les lettres qu'il envoya alors à sa femme et qui ont été réunies sous le titre de *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*.

Ce récit a été souvent rapproché du célèbre *Voyage d'Encausse fait par MM. Chapelle et Bachaumont*. Que l'exemple de son ami Chapelle ait décidé La Fontaine à conter sa promenade en Limousin sous la forme de lettres mêlées de prose et de vers, c'est vraisemblable. Mais aujourd'hui il nous est difficile de trouver quelque sel et quelque agrément au petit ouvrage de Chapelle et de Bachaumont : c'est une suite de facéties fâcheuses, souvent grossières, et de petits vers plats et prosaïques; des saillies burlesques à la façon de Scarron; une certaine

veine rabelaisienne, mais pauvre, desséchée; au milieu du fatras, une scène assez piquante et qu'on a souvent citée, celle des *Précieuses de Montpellier*. Au contraire, qu'elles ont conservé de charme et de fraîcheur, les lettres de La Fontaine! Elles sont farcies de mythologie, le ton badin du conteur agace un peu, à la longue, et je sais aussi que ce ne sont point de vraies lettres intimes, que le tour en est apprêté, que Mlle de La Fontaine était chargée, à n'en pas douter, de les mettre sous les yeux de quelques beaux esprits; elles n'en sont pas moins, de tous les écrits de La Fontaine, celui où il a le plus librement parlé de ses sentiments et de ses goûts. Notez qu'elles n'ont jamais été imprimées de son vivant. Puis le voyage est une pierre de touche; c'est là que chacun se livre et se révèle : on ne connaîtra jamais son meilleur ami, si l'on n'a fait route avec lui. Les rencontres inattendues, les petits déboires, la perpétuelle nouveauté du spectacle, tout oblige le voyageur à dévoiler son caractère et son humeur. Embarquons-nous donc avec La Fontaine dans le carrosse qui va le conduire à petites journées de Paris à Limoges.

Avant leur départ, Jannart et La Fontaine sont venus se rafraîchir chez Mme C., dans sa maison de Clamart, « au-dessous de cette fameuse montagne

où est situé Meudon ». La Fontaine s'y régale d'un beurre excellent, meilleur sans doute que celui de la Tueterie : « Je me suis souhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles, et ce qui s'ensuit, hormis la batteuse qui est un peu vieille. » Il se promène dans le jardin de son hôtesse : « il a, dit-il, des endroits fort champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses ». Il vante les chênes et les châtaigniers qui bordent les terrasses et « ce bois qui paroît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles ». Il admire un vaste amphithéâtre de gazons. Et quand, après avoir célébré ces « beautés simples et divines », il s'écrie :

Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter !

on se demande s'il ne pense pas à la coûteuse magnificence des jardins de Vaux.

III. — SUR LES ROUTES DE FRANCE.

Les voyageurs se rendent le 26 août 1663 à Bourg-la-Reine pour y prendre le carrosse qui les doit mener à Limoges. « Nous y attendîmes près de

trois heures; et, pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouïmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, le prône, rien n'y manquoit. De bonne fortune pour nous, le curé étoit ignorant et ne prêcha pas. » Jamais homme ne fut plus ingénument dépourvu de religion que La Fontaine, — jusqu'au jour de sa conversion. « Dieu voulut enfin que le carrosse passât : le valet de pied y étoit. »

Celui que La Fontaine appelle le valet de pied ou le valet du roi était M. de Châteauneuf, l'exempt chargé d'accompagner Jannart jusqu'au lieu de son exil.

Point de moines, mais en récompense trois femmes, un marchand qui ne disoit mot, et un notaire qui chantoit toujours, et qui chantoit très mal; il reportoit en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avoit une Poitevine qui se qualifioit comtesse : elle paroissoit assez jeune et de taille raisonnable, témoignoit avoir de l'esprit, déguisoit son nom et venoit de plaider en séparation contre son mari.

Voilà toute la voiturée. Et le carrosse roule sur la grande route d'Orléans. Entre Châtres (qu'on nomme aujourd'hui Arpajon) et Etampes, le chemin côtoie un bois qui, dit-on, fourmille de voleurs. La Fontaine qui est cependant l'ami des arbres, con-

jure les bûcherons d'anéantir ce repaire de brigands. A Etampes, des maisons qui, depuis la Fronde des Princes, sont restées sans toits et sans fenêtres, évoquent l'image des guerres civiles. « J'y trouvai beaucoup de gothique », dit en souriant La Fontaine. On sait ce que « gothique » veut dire au dix-septième siècle.

Le lendemain, tandis qu'on traverse la Beauce, pays ennuyeux, M. de Châteauneuf et la comtesse poitevine qui appartenait à la religion réformée se livrent à une controverse.

Notre comtesse en fut cause : elle est de la religion, et nous montra un livre de du Moulin. M. de Châteauneuf l'entreprit et lui dit que sa religion ne valoit rien, pour bien des raisons. Premièrement Luther a eu je ne sais combien de bâtards; les huguenots ne vont jamais à la messe; enfin il lui conseilloit de se convertir, si elle ne vouloit aller en enfer; car le purgatoire n'étoit pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Écriture, et demanda un passage où il fût parlé du purgatoire; pendant cela le notaire chantoit toujours; M. Jannart et moi, nous endormîmes.

Il dormait beaucoup; mais quand il était éveillé, il savait à merveille regarder les choses, dévisager les gens. Sa rêverie ne faisait pas tort à sa curiosité. Il adorait la campagne, mais ni les villes ni les

monuments ne le laissaient indifférent, et les visages qu'il voyait passer restaient gravés dans sa mémoire.

Le voici à Orléans. Il va se promener sur le pont, admire le coucher du soleil, et passe devant un ancien monument à la Pucelle (élevé en 1468, il a disparu pendant la Révolution) et note simplement : « C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle ». Mais il s'amuse longtemps au spectacle des barques qui, leurs amples voiles déployées, sillonnent la Loire avec « une majesté de navires », et il s'imagine voir « le port de Constantinople en petit ». Il contemple enfin la ville : « le mail et les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits le long du rempart, font qu'elle paroît à demi fermée de murailles vertes ».

Il fait aussi un fidèle et joli portrait de Blois, vu de la rive gauche du fleuve :

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé; les toits des maisons y sont disposés, en beaucoup d'endroits, de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre. Cela me paraît très beau, et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville et, à l'autre bout de la ville Saint-Solenne [La Fontaine dit Sainte Solenne et il a tort]. Chacun de ces bâtiments est situé sur une éminence dont la

pointe se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Saint Solenne et le château font les cornes.

Et elle est bien curieuse cette description du château :

Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François Ier, l'autre sous quelqu'un de ses devanciers. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer : toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci, nulle symétrie, et n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre; l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait François Ier, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements, sans régularité et sans ordre; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez.

Ces pièces « qui ne font, *Dieu merci*, aucune symétrie », ces ornements « sans régularité et sans ordre » qui font « quelque chose de grand qui plaît assez » : un pareil jugement surprend chez un contemporain de Le Vau, de Le Brun et de Le Nôtre, mais il décèle à merveille l'originalité du goût de La Fontaine. Il aimait trop Marot et Rabelais pour rester insensible à la séduction de l'architecture de la Renaissance. En son temps, quel autre

eût, comme lui, préféré la diversité à la symétrie, le caprice à la règle?

Et quel autre, hormis Mme de Sévigné, aurait su, comme lui, rendre l'attrait d'un paysage? Tout en cheminant sur la levée de la Loire, il ne se lasse pas de jouir de la vue des coteaux,

. . . . coteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés;

et de la Loire elle-même il fait cette belle peinture :

On la voit rarement s'écarter de sa route;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré;
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré,
C'est la fille d'Amphitrite.
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire et les bords
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence;
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

A Amboise, il est peu charmé par l'architecture du château. « Ce qu'il y a de beau, dit-il, c'est la

vue : elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense.... » Mais il ajoute tristement :

De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment : on avoit bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avoit laissé qu'un trou par le haut.

En effet, après son arrestation à Nantes, Fouquet avait été quelque temps incarcéré à Amboise. La Fontaine demande à voir la chambre du prisonnier.

Triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisoit n'avoit pas la clef : au défaut, je fus longtemps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier étoit gardé. Je vous en ferois volontiers la description, mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin non pareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement,
Ce seroit attirer vos larmes;
Je l'ai fait insensiblement :
Cette plainte a pour moi des charmes.

Qu'il y a de mesure et de délicatesse dans ces accents de compassion! Ce vers d'une si mélodieuse douceur :

> Cette plainte a pour moi des charmes

est la confession ingénue d'une âme tendre et voluptueuse qui chérit, c'est elle qui l'a avoué,

> Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

A Port de Pilles, La Fontaine se détourne de son chemin pour aller, en compagnie de M. de Châteauneuf, visiter la ville et le château de Richelieu. « Les Allemands, écrit-il, se dérangent bien pour cela de plusieurs journées. » Au XVII[e] siècle, l'Allemand, pour les personnes casanières, représentait le « touriste » par excellence. L'Anglais lui a succédé dans ce rôle.

La ville, construite, comme le château, sur les plans de Jacques Lemercier, était formée d'une large rue qui débouchait sur deux places symétriques et était bordée d'une double rangée d'hôtels, tous d'une ordonnance identique. Ces belles demeures avaient été élevées par des courtisans désireux de plaire au ministre tout-puissant, mais qui s'étaient gardés d'y venir habiter. La Fontaine



CHATEAU DE RICHELIEU

Estampe de Pérelle

dit plaisamment que cette ville grandiose et déserte aura bientôt « la gloire d'être le plus beau village de l'univers ».

Quant au château (depuis le commencement du XIXe siècle, il ne reste plus trace des bâtiments), Richelieu, qui n'y vint jamais, y avait fait entasser d'inestimables chefs-d'œuvre. La Fontaine en parcourt les appartements, les galeries et en énumère les richesses, d'après les renseignements que lui fournit une concierge obligeante. Pour le reste il engage sa femme à lire les *Promenades de Richelieu*, par M. Desmarets.

On n'avait pas encore, en ce temps-là, inventé la critique d'art, et, tout bonnement, La Fontaine rapporte les sujets des peintures et des sculptures qui décorent le palais, agrémentant son récit de fadaises parfois fâcheuses. On dirait qu'il s'acquitte d'un pensum, et l'on se demande qui le lui a imposé, quel ami imprudent a réclamé de lui une description de Richelieu.

Cependant il s'arrête un instant à contempler les *Esclaves* de Michel-Ange, que le Cardinal a acquis et fait placer dans le vestibule du château, au pied du grand escalier (ils sont maintenant au Louvre). Il badine à propos des galants que sa femme a réduits en esclavage;

mais revenant à Michel-Ange, il fait cette curieuse remarque :

Il y a un endroit qui n'est quasi qu'ébauché, soit que la mort, ne pouvant souffrir l'accomplissement d'un ouvrage qui devoit être immortel, ait arrêté Michel-Ange en cet endroit-là, soit que ce grand personnage l'ait fait à dessein, et afin que la postérité reconnût que personne n'est capable de toucher à une figure après lui. De quelque façon que cela soit, je n'en estime que davantage ces deux captifs, et je tiens que l'ouvrier tire autant de gloire de ce qui leur manque que de ce qu'il leur a donné de plus accompli.

Rapprochez de cette opinion singulière les réflexions que lui inspiraient tout à l'heure les bâtiments du château de Blois. Il trouvait quelque grâce à leur défaut de symétrie, et le voici maintenant qui vante l'« inachevé » des sculptures de Michel-Ange ! Il serait puéril de bâtir là-dessus toute une esthétique et de l'attribuer à La Fontaine ; mais chez un être aussi spontané, le goût et le tempérament ne font qu'un. Il ne peut être choqué d'une architecture irrégulière, lui qui a confondu dans ses ouvrages tous les genres, tous les styles, mêlé dans ses vers tous les mètres et tous les rythmes. Et comment ne jouirait-il pas du charme de « l'inachevé », lui qui s'est permis tant de négligences dont on ne devine

pas toujours si elles sont l'effet d'un art consommé ou d'une naturelle indolence?

Après avoir visité le château, La Fontaine se rend dans le jardin peuplé de statues, mais il n'a guère le temps de considérer les sculptures.

Le déclin du jour et la curiosité de voir une partie des jardins en furent la cause. Du lieu où nous regardions ces statues, on voit à droite une fort longue pelouse, et ensuite quelques allées profondes, couvertes, agréables, et où je me plairois extrêmement à avoir une aventure amoureuse; en un mot, de ces ennemies du jour tant célébrées par les poètes; à midi, véritablement, on y entrevoit quelque chose,

Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit, et n'est pas encor jour.

A la bonne heure! cette fois, nous retrouvons notre La Fontaine; pas pour longtemps, car l'aventure souhaitée ne se présentant pas, voici que « par une puissance secrète » il se sent forcé de célébrer en alexandrins héroïques « la gloire du grand Armand ». Sur ces entrefaites survient M. de Châteauneuf, et tous deux finissent par gagner Châtellerault, où M. Jannart les attend chez un de ses amis.

La Fontaine et son oncle resteraient volontiers

quelques jours à Châtellerault : les melons y sont excellents et les carpes succulentes; puis on est en pays de connaissance et même de parenté, car La Fontaine y a retrouvé ce Pidoux octogénaire dont vous vous rappelez le joli portrait; mais il faut obéir à l'ordre du Roi.

Par Chevigny, « misérable gîte et où commencent les mauvais chemins et l'odeur des aulx », par Bellac où la chère est médiocre, les voyageurs arrivent à Limoges : ils prennent congé de M. de Châteauneuf.

Les premières impressions de La Fontaine sur Limoges et les Limousins sont mêlées : « Les hommes ont de l'esprit en ce pays-là, et les femmes de la blancheur; mais leurs coutumes, façon de vivre, occupations, compliments sur tout ne me plaisent point ». Il annonce une autre lettre : elle n'a pas été retrouvée, ou bien n'a jamais été écrite.

Cette relation contribue à rendre plus vivante l'image que je voulais tracer de La Fontaine. Grâce à elle nous sommes entrés plus avant dans l'intimité du bonhomme. Cependant, il est un point sur lequel les biographes se sont épuisés en recherches et en conjectures, c'est l'histoire de son ménage : je n'en ai point encore parlé, me réservant de le faire à propos de ces lettres adressées à Mlle de La Fon-

taine. Nulle part ailleurs, il n'a soufflé mot de sa femme. Or mon dessein est de toujours l'interroger lui-même de préférence aux anecdotiers de son temps.

IV. — MADEMOISELLE DE LA FONTAINE.

La Fontaine avait épousé, en 1647, Marie Héricart, fille de Louis Héricart, lieutenant criminel de La Ferté-Milon, maire perpétuel de cette ville. Il avait vingt-six ans, et elle quatorze et demi; en 1653 ils eurent un fils; en 1658 ils se séparèrent de biens; le ménage fut désuni, et durant la seconde partie de sa vie, le mari vécut loin de sa femme : voilà tout ce que nous connaissons de l'existence conjugale de La Fontaine. Nous savons aussi qu'il a constamment trompé sa femme, il n'en a jamais fait mystère. Mlle de La Fontaine lui a-t-elle rendu œil pour œil, dent pour dent?

On l'a soutenu en vertu d'un raisonnement singulier. La Fontaine, a-t-on dit, a témoigné à sa femme la froideur la plus méprisante. Or supposer qu'il a pu, sans d'excellentes raisons, observer une pareille attitude, c'est lui faire injure; s'il n'a pas été

trompé, c'est un homme abominable. Donc il faut, pour son honneur, qu'il ait été... trompé.

L'a-t-il été? je l'ignore et me résigne volontiers à l'ignorer. S'il le fut, il ne dut pas s'en faire un long souci; il était « chose légère ». S'il ne le fut pas, je doute qu'il en ait su beaucoup de gré à Mlle de La Fontaine. Il a dû éprouver quelque déplaisir en voyant que sa femme ne l'aimait point ou avait cessé de l'aimer, car, dans un joli conte égaré parmi ses fables, il plaint un mari amoureux de sa femme, et pour qui celle-ci n'a jamais

> Propos flatteur et gracieux,
> Mot d'amitié, ni doux sourire
> Déifiant le pauvre Sire.

Et il ajoute :

> ... Si l'amour n'assaisonne
> Les plaisirs que l'hymen nous donne
> Je ne vois pas qu'on en soit mieux [1].

Mais, déçu dans son amour, a-t-il attaché grande importance à la fidélité de son épouse?

On peut encore supposer qu'il a été trompé, qu'il n'a pas tenu à en avoir l'inutile certitude, qu'il a, lui

1. *Le Mari, la Femme et le Voleur.*

aussi, refusé de porter à ses lèvres la *coupe enchantée.*

Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause?
Quand on l'ignore, ce n'est rien.
Quand on le sait, c'est peu de chose [1].

Après avoir lu ces vers-là et bien d'autres du même ton, de consciencieux historiens dissertent encore sur l'opinion de La Fontaine touchant la vertu de sa femme! Comme ils sentent qu'en ces sortes d'affaires un syllogisme n'est pas irrésistible, ils allèguent une des *Historiettes* de Tallemant :

« Sa femme, raconte l'anecdotier, est une coquette qui s'est mal gouvernée depuis quelque temps. Il ne s'en tourmente pas. On lui dit : « Un « tel cajole votre femme. — Ma foi, répond-il, qu'il « fasse ce qu'il pourra, je ne m'en soucie pas. Il s'en « lassera comme je l'ai fait. » Elle dit qu'il rêve tellement qu'il est quelquefois trois semaines sans croire être marié. Cette indifférence a fait enrager cette femme, elle sèche de chagrin. Lui est amoureux où il peut.... »

Voilà, certes, un bien mauvais ménage. Talle-

1. *La Coupe enchantée.*

mant, quoique fort méchante langue, est ici un témoin assez sûr, car il était très lié avec Maucroix et La Fontaine. Cette *Historiette* a été écrite en 1657, dix ans après le mariage. Mais à tout prendre, elle démontre qu'alors Mlle de La Fontaine « séchait de chagrin ». Or, si elle « séchait de chagrin », c'était, selon toute apparence, qu'elle n'avait pas encore trouvé de consolateur....

« Mais elle en a trouvé un ! s'écrient les personnes qui veillent sur l'honneur de La Fontaine, et nous le connaissons, c'est Antoine Poignan, officier de dragons. » Elles nous renvoient à l'*Histoire de l'Académie française* par l'abbé d'Olivet et aux *Mémoires* de Louis Racine sur la vie de son père.

Selon d'Olivet, Mlle de La Fontaine ne manquait « ni d'esprit ni de beauté », mais pour l'humeur, elle tenait fort de cette Mme Honesta que La Fontaine a dépeinte dans son conte de *Belphégor*. « Aussi ne trouvait-il d'autre secret que celui de *Belphégor* pour vivre en paix. Je veux dire qu'il s'éloignait de sa femme le plus souvent et pour le plus longtemps qu'il pouvait, mais sans aigreur et sans bruit ». Il n'est pas impossible, que Mme Honesta reproduise quelques traits du caractère de Mlle de La Fontaine, mais le sujet de *Belphégor* est emprunté à Machiavel, et, quand l'auteur italien avait

publié sa nouvelle, on avait déjà dit qu'il y avait représenté sa femme.

Un peu plus loin, l'abbé d'Olivet, voulant donner une preuve de la crédulité de La Fontaine, raconte l'aventure de celui-ci avec « un nommé Poignan, ancien capitaine de dragons, retiré à Château-Thierry ». Citons textuellement l'anecdote qui est reproduite par tous les biographes de La Fontaine avec plus ou moins d'exactitude :

« Tout le temps que ce Poignan n'était pas au cabaret, il le passait auprès de Mme de La Fontaine qui était, comme j'ai dit, une Mme Honesta

> d'un orgueil extrême
> Et d'autant plus que de quelque vertu
> Un tel orgueil paraissait revêtu.

Poignan, de son côté, n'était pas du tout galant. On en fit cependant de mauvais rapports à M. de La Fontaine, et on lui dit qu'il était déshonoré, s'il ne se battait contre Poignan. Il le crut. Un jour d'été, à quatre heures du matin, il va chez lui, le presse de s'habiller, et de le suivre avec son épée. Poignan le suit, sans savoir où ni pourquoi. Quand ils furent hors de la ville, La Fontaine lui dit : « Je veux me battre contre toi, on me l'a con-« seillé. » Et après lui en avoir expliqué le sujet, il met l'épée à la main. Poignan tire à l'instant la sienne, et d'un coup ayant fait sauter celle de La Fontaine à dix

pas, il le ramène chez lui, où la réconciliation se fit en déjeunant.... »

On a conclu de ce récit que Poignan était l'amant de M[lle] de La Fontaine. Il me semble que l'abbé d'Olivet dit tout justement le contraire. En 1747, c'est-à-dire cinquante ans après la mort de La Fontaine, Louis Racine, dans les *Mémoires* sur la vie de son père, certifia la vérité de l'anecdote rapportée par l'abbé d'Olivet et la conta à son tour en l'animant d'un plaisant dialogue entre les deux amis.

Non content d'interpréter à contre-sens l'abbé d'Olivet, on a bâti un roman : avant son mariage, Marie Héricart aurait éprouvé un tendre sentiment pour son petit cousin Antoine Poignan qui n'avait pas alors vingt ans ; des parents barbares auraient donné la main de Marie au fils du maître des eaux et forêts de Château-Thierry ; mais un jour Antoine aurait reparu sous un uniforme d'officier de dragons ; entre Mars et Phœbus, la provinciale n'aurait pas hésité. Le poète ne l'avait-il pas prévu lui-même ?

Or soyez sûr qu'en amours
Les Dames au premier inclineront toujours,
Et toujours le plumet aura la préférence [1].

1. *Le Songe de Vaux. — Les Amours de Mars et de Vénus.*

Le bel officier se serait installé à Château-Thierry et y aurait passé sa vie auprès de M[lle] de La Fontaine. On prétend même qu'il aurait, « sans doute », vécu aux crochets de sa cousine. Ce récit qui ne repose sur rien, a été inventé il n'y a pas longtemps, en 1894, par M. Salesse, principal du collège de Château-Thierry, qui a, par ailleurs, découvert quelques détails intéressants sur la famille de La Fontaine et sur celle de Marie Héricart. Depuis, il il a été repris, certifié, et amplifié par nombre de critiques qui en ont tiré les déductions psychologiques les plus saugrenues.

Sur son ménage, consultons encore La Fontaine. Par deux fois il a confessé ses torts. C'est d'abord dans les derniers vers des *Aveux indiscrets.*

Le nœud d'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté.
Si, par malheur, quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez vous de manière et de sorte
Que ce secret ne soit pas éventé :
Gardez de faire aux égards banqueroute;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils, sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même? hélas! non.

Plus significative encore la soudaine réticence

qui, dans *Philémon et Baucis*, termine le tableau de la métamorphose des deux vieux époux :

Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.

On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah si!... Mais autre part j'ai porté mes présents[1].

Et autre part il les porta jusqu'à l'extrême vieillesse.

Quant à sa femme, dès le début de la première lettre du *Voyage en Limousin*, nous apprenons ce qu'il pensait d'elle, et nous savons les raisons, bonnes ou mauvaises, qu'il avait eu de porter ses présents autre part.

D'abord il accuse Mlle de La Fontaine de n'aimer lire que des romans. S'il lui adresse le récit de son voyage, c'est dans l'espoir de lui donner ainsi le goût des lectures sérieuses. « Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage. » Il est admirable, La Fontaine : il reproche à sa femme 1° de ne pas aimer le jeu, lui qui peut-être l'aimait

1. *Philémon et Baucis*, v. 156 et suiv.



MADEMOISELLE DE LA FONTAINE

Gravé par Desvachez d'après une peinture du temps

trop; 2° de ne pas travailler, lui qui se vantait de sa paresse; 3° de ne point s'occuper du ménage, lui qui mangea tout son bien. Et il continue : « Hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent ». Or lui-même se plaît, c'est lui qui nous l'a dit, aux « livres d'amour ». Il espère pourtant qu'en badinant il pourra l'accoutumer à l'histoire des lieux et des personnes. « Vous auriez, dit-il, de quoi vous désennuyer toute votre vie pourvu que.... » Et voici le coup de grâce : « pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante; et ç'en est une très mauvaise d'affecter de paraître telle ». Ce discours à la manière de Chrysale veut dire en termes moins polis : vous êtes, ma bonne amie, une pécore fainéante et prétentieuse, revêche et désordonnée, romanesque et pédante; vous êtes insupportable.

Voilà, pour une part, le secret du mauvais ménage de La Fontaine; pour l'autre, la plus grande, ce sont les frasques du mari, l'exemple de son indolence, cet air de n'être pas marié qui, au dire de Tallemant, faisait sécher de chagrin la délaissée. Et c'est justement cet air-là qu'il prend à tout propos dans ses lettres. Il n'a pas encore quitté Cla-

mart qu'il songe déjà aux Limousines et à leurs « chaperons de drap rose-sèche sur des cols de velours noir » : s'il trouve un de ces jolis chaperons, il se promet de s'y amuser, « et par curiosité seulement », ajoute-t-il. En effet il ne raconte à sa femme que ses « curiosités », mais elles sont innombrables : une par étape. A Blois, il se fait montrer quelques jolies femmes, « comme à son ordinaire ». Dans les allées du parc de Richelieu, il rêve d'une « aventure amoureuse ». A Châtellerault, il voit une de ses parentes, grande fille à qui la petite vérole n'a pas enlevé toutes ses grâces; il l'entretient peu et de chose indifférentes, mais s'il eût fait un plus long séjour, il l'eût « tournée de tant de côtés » qu'il aurait découvert « ce qu'elle a dans l'âme et si elle est capable d'une passion secrète »; tout ce qu'il sait d'elle, c'est qu'elle aime fort les romans; et ceci à l'adresse de sa femme : « C'est à vous qui les aimez fort aussi, de juger quelle conséquence on en peut tirer ». Il ne traverse pas Poitiers; on lui a dit que la ville est « mal pavée, pleine d'écoliers, abondante en prêtres et en moines », il regrette pourtant de ne l'avoir point vue, car « il y a en récompense nombre de belles, et l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en lieu de la terre ». A Bellac, rien ne lui aurait plu sans la fille du logis « jeune per-

sonne et assez jolie »; après l'avoir cajolée « sur sa coiffure », il va se coucher et s'endort profondément. « Si pourtant Morphée m'eût amené la fille de l'hôte, je pense bien que je ne l'aurais pas renvoyée; il ne le fit point et je m'en passai. »

Concluons que, si la femme de La Fontaine avait eu toutes les vertus, même celles dont son mari manquait le plus, le ménage n'eût pas été beaucoup meilleur. Il n'avait pas la fibre conjugale.

Avait-il davantage la fibre paternelle? Il se souvient de son fils, pour tâcher d'éveiller la compassion du duc de Bouillon; il s'en souvient encore dans une lettre à sa femme pour la prier de faire des recommandations à leur marmot : « Dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon (une servante limousine) pour le faire jouer et lui tenir compagnie ». Dans toutes ses œuvres, aucune autre allusion à son enfant. On a dit qu'il avait remis à Maucroix le soin de l'éducation de son fils : c'est possible, une petite-fille de La Fontaine l'a affirmé, mais il faut se méfier des renseignements donnés par les descendants du poète. On a dit aussi qu'il avait trouvé à son fils un emploi chez M. de Harlay et qu'en remerciement il avait dédié au procureur général du Parlement les deux

volumes des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine* publiés en 1685. Peut-être; mais, dans l'épître dédicatoire, pas un vers, pas un mot qui fasse allusion au service rendu. Négligeons les anecdotes et en particulier celle de La Fontaine, passant un jour près de son fils sans même le reconnaître, mais retenons ces lignes qui dans le *Voyage en Limousin* terminent le portrait du vieux Pidoux. « De vous dire quelle est la famille de ce parent, et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple. » Il n'a jamais été tendre pour ce petit peuple, cela se voit dans nombre de ses fables.

Laissons le chapitre de la vie domestique de La Fontaine, nous en tenant aux confidences que nous venons d'enregistrer. Nous y joindrons cependant la jolie fable du *Mal marié*.

. . . . [tentent;
J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare et jalouse.

Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageaient, l'époux était à bout :
« Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
Monsieur court, Monsieur se repose. »
. . . .

Ce n'est pas une peinture trait pour trait du ménage de La Fontaine; ce n'est pas non plus une simple boutade à la manière des vieux conteurs gaulois; on devine ici les cuisants souvenirs de quelqu'un qui, comme on dit, a passé par là.

V. — LA FONTAINE AU LUXEMBOURG.

L'infortuné Jannart demeura longtemps à Limoges. Mais La Fontaine revint bientôt chez lui, ce qui semble prouver qu'il n'avait pas été véritablement exilé. Le 14 janvier 1664, il était à Paris où il obtenait un privilège du Roi pour l'impression de son premier recueil de contes.

La même année, le 14 juillet, il prêtait serment comme gentilhomme servant de Mme la Duchesse douairière d'Orléans, veuve de Gaston, qui vivait

retirée dans son palais du Luxembourg. La maison était triste et dévote. La Fontaine dut y passer des heures mélancoliques. Ses gages annuels n'étaient que de deux cents livres; mais sa fonction lui laissait de grands loisirs : il pouvait souvent retourner à Château-Thierry, il pouvait surtout aller retrouver ses amis, festoyer avec eux, leur lire ses vers. D'ailleurs il n'était plus, comme chez Fouquet, obligé à une redevance poétique. Il se contenta, durant son séjour au Luxembourg, de rimer une gentille épître pour le petit chien de Mme d'Orléans, et un sonnet amoureux pour la divine Poussay, fille d'honneur de Mlle d'Alençon.

Que de grâces, bons Dieux! Tout rit dans Luxembourg[1].

Les quatre années de 1664 à 1668 sont celles où La Fontaine publie ses premiers chefs-d'œuvre : en 1664, un premier recueil de *Nouvelles*; en 1665, la première partie des *Contes et Nouvelles*; en 1666, la deuxième partie des *Contes et Nouvelles*; en 1668, les six premiers livres des *Fables*.

Comment, passé la quarantaine, La Fontaine a-t-il soudain secoué sa nonchalance? Comment est-il, en si peu de temps, parvenu à produire tous ces contes

1. *Sonnet pour Mlle de Poussay.*

et toutes ces fables? Pourquoi s'est-il aussi tard appliqué aux deux genres où il allait tout de suite exceller? Pour les contes, on en trouve quelques modèles dans ses premiers essais : les *Amours de Mars et de Vénus*, dans le *Songe de Vaux*, le récit d'Acanthe à la fin de *Clymène* sont déjà des contes, et des meilleurs. Mais les Fables! avant l'apparition du premier recueil, rien n'avait annoncé cet art neuf et du premier coup porté à sa perfection. La source a soudain jailli des profondeurs étendant au soleil sa nappe limpide et abondante. C'est un des plus beaux miracles de l'histoire de la poésie.

IV

PSYCHÉ
LES AMIS DE LA FONTAINE



Photo. Boissonnas

JEAN DE LA FONTAINE

Portrait attribué à François de Troy

(Bibliothèque de Genève)

I. — LA PROMENADE A VERSAILLES.

Il y a dans *Psyché* un roman, une description des jardins de Versailles et un dialogue platonicien.

Le roman coûta beaucoup de peine à La Fontaine. Apulée lui avait fourni la matière. « Il ne restoit donc, dit-il, que la forme, c'est-à-dire les paroles; et d'amener de la prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort mal aisée, c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela, je confesse qu'elle me coûta autant que les vers; que si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet ouvrage. » Il fut récompensé de sa peine : la prose de *Psyché* est la plus pure, la plus limpide qu'il ait jamais écrite; elle est pareille à ce canal qui traverse les prairies aux abords du temple de Vénus, « d'une eau si transparente qu'un atome se fût vu au fond ».

Autre difficulté : les personnages du roman demandaient « quelque chose de galant », tandis

que leurs aventures exigeaient « quelque chose d'héroïque et de relevé ». Impossible de faire alterner le *galant* et l'*héroïque* : « l'uniformité de style est la règle la plus étroite que nous ayons »; il fallait donc trouver un « tempérament », considérer « le goût du siècle », chercher « du galant et de la plaisanterie ». — « Quand il ne l'auroit pas fallu, ajoute-t-il, mon inclination m'y portoit, et peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bienséance. » Jamais auteur ne s'est plus sincèrement confessé. Ce sont les disparates qui parfois nous charment, parfois nous rebutent dans *Psyché*, aventure d'une princesse trop curieuse contée par un Champenois qui a, tout à la fois, le goût de la nature et un vif sentiment de la beauté grecque, histoire un peu lente qui mêle aux malices d'un vieux fabliau le merveilleux des *Mille et une Nuits*, et dont on ne sait jamais si le décor représente les bords de la Marne ou ceux de l'Ilissus.

La description des jardins de Versailles, entremêlée des éloges de Louis XIV et de Colbert, « l'âme de ces merveilles », fut probablement composée peu de temps avant la publication. Le Roi avait autorisé La Fontaine à dédier ses *Fables* au Dauphin et lui avait accordé audience. Ce jour-là, dit-on, La Fontaine aurait visité les appartements et

les jardins du château sous la conduite de Bontemps, le premier valet de chambre. Peut-être, à la suite du présent que lui fit alors le Roi, crut-il que Colbert consentirait à l'inscrire sur la liste des pensions : de là son zèle à célébrer les merveilles de Versailles.

Le descriptif n'était pas son affaire. Sauf quelques vers heureux, la peinture de Versailles est aussi froide que celle de Vaux ou de Richelieu; elle n'a même pas le mérite d'être fidèle. Chez le Roi, comme chez le surintendant, il représenta les lieux dans l'état où ils devaient être plus tard. Or, Louis XIV ne cessa de remanier les plans de ses architectes et de ses jardiniers, si bien qu'il fit mentir les poètes et les graveurs trop pressés de travailler pour la postérité.

Quant à l'entretien des quatre poètes dans le parc de Versailles, on ne saurait lui assigner une date précise. Les promeneurs ont sous les yeux le théâtre et la galerie improvisés le 16 mai 1664 pour le divertissement des *Plaisirs de l'île enchantée*; donc la fête était assez récente; mais ils parlent aussi d'*Andromaque* représentée seulement en 1667. Tout fait croire cependant que cette promenade n'est pas une fiction, que ces conversations ont été réellement tenues. Caprice ou distraction, La Fontaine a dû modifier certains propos et certaines circonstances.

Quatre amis dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerois académie si leur nombre eût été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvoient ensemble et qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitoient de l'occasion : c'étoit toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale n'avoient de voix parmi eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient pas à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parloient des leurs avec modestie, et se donnoient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siècle, et faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement.

Ces réunions, on les connaît. Elles se tenaient soit dans une chambre que Boileau avait louée tout exprès dans la rue du Colombier, soit à la *Croix-de-Lorraine*, au *Mouton-Blanc*, à la *Pomme-de-Pin*, ou dans quelque autre cabaret cher à cet ivrogne de Chapelle.

Il est facile de lever les masques que La Fontaine a mis sur le visage de ses amis. Dans le roman ils

s'appellent Polyphile, Acante, Ariste et Gélaste. Le premier est La Fontaine lui-même, le second Racine, le troisième Boileau. Quant à Gélaste, on a hésité. Tout de suite on a pensé à Molière, car Gélaste se fait l'avocat du comique contre les défenseurs du tragique. Mais on a observé qu'au cours de la causerie il est fait allusion à *Andromaque* jouée en 1667 : or, à cette date, Racine et Molière sont brouillés depuis deux ans : si Racine est Acante, Molière ne peut être Gélaste. L'argument n'est pas décisif, si l'on admet qu'il entre un peu de fantaisie dans le récit de La Fontaine. Mais la façon frivole et triviale dont bouffonne Gélaste, jure trop avec ce que nous savons du caractère et de l'humeur de Molière. Écartons Molière : Gélaste, c'est Chapelle. Boileau, Racine et La Fontaine s'accommodaient volontiers de la verve de ce garçon d'esprit, dont les saillies grossières animaient la conversation, excitaient la dispute. La scène eût été plus belle si Molière avait été de la partie, et la présence de Chapelle trouble un peu la magnificence du tableau. Résignons-nous. Quant à croire, — on l'a soutenu, — que La Fontaine n'a point voulu tracer de portraits, mais des « types », personnifier des « tendances », que lui-même s'est en quelque sorte dédoublé dans les personnages d'Acante et de Poly-

phile, l'interprétation paraît trop subtile si l'on se reporte aux premières lignes de *Psyché* qui désignent clairement les habitués des réunions de la rue du Colombier.

La Fontaine (nous donnons désormais son nom véritable à chacun des quatre amis) vient d'écrire les *Aventures de Psyché*. Il y a longtemps travaillé sans en parler à personne. Un jour il a communiqué son dessein à ses amis, et ceux-ci lui ont donné des avis « dont il prit ce qui lui plut ». Puis, l'ouvrage terminé, il demande jour et rendez-vous pour le lire.

Racine ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors la ville, qui fût éloigné et où peu de gens entrassent : on ne les viendroit point interrompre, ils écouteroient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimoit extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. La Fontaine lui ressembloit en cela; mais on peut dire que celui-ci aimoit toutes choses. Ces passions, qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusqu'en leurs écrits, et en formoient le principal caractère. Ils penchoient tous deux vers le lyrique, avec cette différence que Racine avoit quelque chose de plus touchant, La Fontaine de plus fleuri. Des deux autres amis, Boileau et Chapelle, le premier étoit sérieux sans être incommode, l'autre étoit fort gai.

On approuve la proposition de Racine. Boileau annonce qu'il y a de « nouveaux embellissements à Versailles »; on ira les voir, et l'on partira matin afin d'avoir le loisir de se promener.... « Les jours étoient encore assez longs, et la saison belle : c'étoit pendant le dernier automne. »

Les quatre amis arrivent à Versailles de fort bonne heure. Ils vont visiter la Ménagerie où ils admirent des grues de Numidie et des pélicans, puis font un tour à l'Orangerie où Racine se met à réciter quelques couplets à la gloire des orangers et des jasmins, couplets médiocres dont on ne sait s'ils sont de lui ou une malheureuse invention de La Fontaine.

Tout en dînant, ils célèbrent la gloire de Louis XIV, créateur de tant de merveilles. On leur montre l'intérieur du palais, et ils s'arrêtent longtemps à contempler les meubles et les tapisseries de la chambre du Roi. Du château ils passent dans le jardin et obtiennent qu'on les laisse dans la grotte de Thétis, vaste salle de rocaille où, parmi les cascades et les jets d'eau, se dressent l'Apollon de Girardon et les Chevaux de Marsy. Dans un coin de la grotte, ils s'assoient autour de La Fontaine qui prend son cahier, tousse et commence les *Aventures de Psyché*.

Parvenu à l'endroit où Psyché, en laissant tomber une goutte d'huile enflammée, vient de réveiller Cupidon, La Fontaine s'arrête, prétextant que la suite exciterait des larmes :

Vous verrez souffrir une belle, et vous pleurerez pour peu que j'y contribue. — Eh bien ! repartit Racine, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous !...

Indignation de Chapelle qui n'a aucun goût pour le pathétique : La Fontaine aurait tort de changer de ton, il n'a qu'à continuer comme il a commencé. Une discussion va s'engager, mais Racine exhorte ses amis à retourner dans le jardin :

« Le grand chaud étant passé, dit-il, rien ne nous empèche de sortir d'ici, et de voir en nous promenant les endroits les plus agréables de ce jardin.... Quant à Chapelle, il aimeroit mieux employer son temps autour de quelque Psyché que de converser avec des arbres et des fontaines. On pourra tantôt le satisfaire : nous nous assoirons sur l'herbe menue pour écouter La Fontaine, et plaindrons les peines et les infortunes de son héroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la présence de ces objets nous remplira l'âme d'une douce mélancolie. Quand le soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal : il en voit bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre. »

On se lève. Mais une fois sorti de la grotte, Chapelle n'en veut pas démordre : il soutient la supériorité du rire et de la comédie contre Racine, qui défend la pitié et la tragédie. Boileau plaide la même cause. Chapelle déclare qu'il n'est pas convaincu. Cependant, après avoir admiré les bassins et le canal, les quatre amis finissent par s'asseoir sur un gazon qui borde une goulette. La Fontaine achève de conter les malheurs de Psyché jusqu'au pardon de Vénus, et termine par un hymne à la Volupté, fille de Psyché et de l'Amour. Boileau fait mine de reprendre la controverse en louant les endroits du récit où La Fontaine a tâché d'exciter la compassion.

« Ce que vous dites est fort vrai, repartit Racine; mais je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé et surtout ce pourpre, qui environnent le roi des astres. » En effet, il y avoit très longtemps que le soir ne s'étoit trouvé si beau. Le soleil avoit pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques.... On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour : puis, la lune étant dans son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisoit, la voulurent bien pour leur guide.

Cette partie de campagne, ces badauderies dans les allées de Versailles, ces disputes litté-

raires qui composent les intermèdes de *Psyché*, quelle charmante et vivante peinture de La Fontaine et de ses amis!

II. — L'ÉPICURISME DE LA FONTAINE.

D'abord de La Fontaine, car, dans l'hymne à la Volupté par où se termine le récit des aventures de *Psyché*, il fait, avec une sorte d'enivrement, l'aveu de son épicurisme.

De la Volupté il chante les appâts innombrables, l'ambition, la gloire, les plaisirs des sens.

Pourquoi sont faits les dons de Flore,
Le soleil couchant et l'Aurore,
Pomone et ses mets délicats,
Bacchus l'âme des bons repas,
Les forêts, les eaux, les prairies,
Mères de douces rêveries?
Pourquoi tant de beaux-arts qui tous sont tes enfants?
Mais pourquoi les Chloris aux appats triomphants,
Que pour maintenir ton commerce?
J'entends innocemment : sur son propre désir
Quelque rigueur que l'on exerce,
Encore y prend-on du plaisir.



LA GROTTE DE THÉTIS

(Gravure de Lepautre)

Mais, comme toujours, La Fontaine ne s'attarde pas aux lieux communs; il passe vite à un lyrisme plus personnel.

Volupté, volupté qui fut jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

Le dessin de cet hymne, ajoute-t-il, « ne déplut pas tout à fait à ses trois amis ». En effet, par la flexibilité de la période poétique, par l'harmonie des mots, par l'allégresse du rythme, de tels vers étaient faits pour ravir Racine et contenter Boileau. Jamais La Fontaine ne s'est livré avec plus de grâce à son « doux et tendre enthousiasme »[1]; jamais il n'a mieux dévoilé le fond de son âme diverse et heureuse.

Il a aimé *le jeu*, quoiqu'il ait parfois tenté de le

1. Joubert.

nier; mais, cette fois, l'élan d'un vers admirable l'a forcé de ne rien cacher.

Il a aimé *l'amour*, et les années s'écouleront sans que jamais il y renonce.

Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer[1]?

Vaine inquiétude! C'est à soixante et onze ans seulement qu'il aura passé le temps d'aimer.

Il a aimé *les livres*. Il les a aimés pour le plaisir de les lire, non comme un indigent qui va à la picorée ramasser des sujets, des pensées et des mots. Sans doute il y trouvera tout cela, mais sans jamais le chercher. Le plus original de nos poètes est peut-être celui qui a le plus emprunté aux anciens et aux modernes. La merveille est que, de ses imitations, de ses réminiscences, de ses larcins, il fit toujours du La Fontaine. C'est parce qu'il a *aimé* à la passion Platon, Horace, Ovide, Boccace, l'Arioste, Marot, Rabelais et vingt autres qu'il a pu, de leur suc, composer un miel dont la saveur est délectable et singulière.

Il a aimé *la musique*. Toute sa vie il rime des

1. *Les deux Pigeons*.

chansons. Un jour, Lulli vient lui demander de composer une *Daphné*, puis préfère mettre en musique l'*Alceste* de Quinault, et le librettiste déçu se venge dans une satire sanglante; mais échappe-t-on à son destin? celui de La Fontaine était d'être éternellement mystifié :

Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des Neufs Sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devoit en nulle guise
Être dupe; il le fut et le sera toujours.

Un peu plus tard il commencera une *Galatée* qu'il n'achèvera pas, mais dont une jolie chanson sera mise en musique par le célèbre Lambert. Enfin dans sa vieillesse il écrira *Astrée*, tragédie lyrique, pour Colasse, le gendre de Lulli. Cependant l'opéra n'est point ce qu'il aime, et, dans une épître à son ami de Niert, il nous dit quelle musique lui plaît. Il juge risible toute la machinerie de l'opéra; il ne goûte pas le mélange de drame, de ballet et de symphonie qui est devenu la règle du genre. Ce qu'il préfère à toutes ces pompes et à tout ce fracas, c'est la musique d'autrefois, et il énumère tous les virtuoses qui l'ont jadis enchanté. Éternelle plainte du vieux mélomane évoquant ses souvenirs de jeunesse! Heureusement qu'en ces jours de carême où

il écrit, il pourra se dispenser d'aller entendre *Isis*, le dernier ouvrage de Lulli.

Nous irons, pour causer de tout avec franchise,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre Certain faire une station :
Certain, par mille endroits également charmante,
Et dans mille beaux-arts également savante,
Dont le rare génie et les brillantes mains
Surpassent Chambonnière, Hardel, les Couperains.
De cette aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis et toute sa musique.

L' « aimable enfant » avait alors quinze ans et était l'amie particulière de M. de Niert [1].

Il a aimé *la ville*. Il a bien pu chanter la solitude.

Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
O qui m'arrêtera sous vos sombres asiles?

Mais il ne se déplaisait ni dans le monde ni dans le bruit : n'avait-il pas toujours le refuge de ses songeries? A Château-Thierry, il faisait sa partie dans le chœur des rieurs du Beau-Richard. A Paris, il se divertissait dans les compagnies variées où le menaient soit le hasard des rencontres soit le

1. Appendice IV.

caprice de son humeur, aussi à son aise dans un cabaret avec Racine et Chapelle que dans le salon de Mme de La Fayette, chez Mme de La Sablière que chez Mlle de Champmeslé, car il était, dit l'abbé d'Olivet, « toujours plein de respect pour les femmes, donnant de grandes louanges à celles qui avoient de la raison, et ne témoignant jamais de mépris à celles qui en manquoient ». La Bruyère le représente, il est vrai, comme « grossier, lourd, stupide », incapable de parler; mais La Bruyère tient à faire éclater le contraste entre l'extérieur et le génie de La Fontaine; il appuie sur le trait. C'est encore d'Olivet qui écrit : « Que le discours vînt à s'animer par quelque agréable dispute, surtout à table, alors il s'échauffoit véritablement, ses yeux s'allumoient ». Et nous le croyons volontiers quand nous lisons la jolie lettre à l'architecte Simon de Troyes : c'est le récit d'un dîner où avec Girardon et quelques amis La Fontaine déguste un pâté de trois canards, présent du généreux Troyen; autour de la table les convives causent de la nouvelle statue du roi, des exploits de La Feuillade, de la grandeur de Louis XIV, des journaux de Hollande, de l'esprit de Bayle, du talent de Le Clerc, et La Fontaine nous conte comment lui-même se mêle à la conversation.

Il a aimé la *campagne* : là-dessus nous avons tout dit.

Oui il a *tout* aimé. Sa maxime est « diversité » : il la pratique dans son œuvre; point de genre poétique où il ne s'aventure, il commence même une tragédie; il la pratique aussi dans sa conduite... ou, si vous le préférez, dans son inconduite : n'y revenons plus.

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Le voilà tout entier. Le nom de Polyphile dont il s'affuble dans *Psyché*, blasonne son génie et sa vie.

III. — LA FONTAINE ET BOILEAU.

« Ariste (Boileau) était sérieux sans être incommode. » — Sérieux, Boileau ne l'était guère quand La Fontaine se lia avec lui : tout comme Racine, il allait au cabaret « deux ou trois fois le jour », et tout comme Racine, il aurait pu écrire à La Fontaine : « J'ai été loup avec vous et avec les autres loups, vos confrères ». Mais, entre Racine et Chapelle, Despréaux, surtout aux yeux de La Fontaine, devait passer pour un Caton.

De son amitié et de son admiration Boileau donna bientôt une belle preuve à La Fontaine. Les premiers contes venaient de paraître, parmi lesquels celui de *Joconde* d'après l'Arioste. Un certain Bouillon, secrétaire du cabinet de feu M. le Duc d'Orléans, avait rimé la même nouvelle. Une dispute s'était élevée : les uns préféraient Bouillon, les autres La Fontaine. Appelé à juger le différend, Molière s'était, on ne sait pourquoi, récusé. Boileau écrivit en faveur de son ami une *Dissertation* spirituelle et probante. Il mettait même le récit de La Fontaine au-dessus de celui de l'Arioste : « Un homme, disait-il, formé comme je vois bien qu'il est au goût de Térence et de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances italiennes et ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple et naturel ». Il le louait de montrer « une certaine naïveté de langage que peu de gens connaissent », de posséder « le *molle* et le *facetum* qu'Horace attribue à Virgile »; puis de main de maître il exécutait Bouillon.

Rien ne devait altérer cette amitié. On a reproché à Boileau d'avoir passé la Fable sous silence dans son *Art poétique*, et l'on a donné de cette omission des raisons littéraires ou politiques, bonnes ou mauvaises : La Fontaine fut sans doute le dernier à s'en

plaindre, si même il s'en aperçut. Quand il se présenta à l'Académie française, le Roi refusa de ratifier sa nomination, tant que l'Académie n'aurait pas élu Boileau : il conçut quelque chagrin de sa mésaventure, il y fit allusion jusque dans son discours de réception ; mais point de rancune, il en fut toujours incapable. Par la liberté de son humeur, la variété de ses goûts, son amour du vieux langage, sa fidélité à la tradition gauloise, il dut plus d'une fois scandaliser Boileau, à mesure que celui-ci affirmait avec plus de certitude les maximes de sa grande réforme ; mais rien ne prévalut contre leurs souvenirs de jeunesse : leur liaison se resserra encore, lorsqu'aux approches de la mort, La Fontaine se convertit.

IV. — LA FONTAINE ET RACINE.

On ne sait au juste comment se noua l'amitié de La Fontaine et de Racine. On a découvert qu'ils étaient, par alliance, cousins éloignés, très éloignés, la famille de Mlle de La Fontaine, les Héricart de La Ferté-Milon, étant apparentée aux Racine. D'autre part un Pintrel avait été parrain du père de

Jean Racine, et les Pintrel étaient parents de Jean de La Fontaine. Enfin un Vitart fut procureur à Château-Thierry, et les Vitart étaient cousins de Racine. Bref, gens de Chaûry et gens de La Ferté étaient « pays », et il n'est pas impossible que Jean de La Fontaine et Jean Racine se soient d'abord rencontrés chez les Héricart ou bien chez les Vitart.

Quoi qu'il en soit, le 11 novembre 1661, d'Uzès où il est allé à la recherche d'un bénéfice ecclésiastique, Racine écrit à son ami qu'il songe à lui, « autant qu'il le faisait, lorsqu'ils se voyaient tous les jours ». Il faut donc faire remonter leur liaison au temps où, sortant du collège d'Harcourt, Racine commençait à s'émanciper et à oublier les leçons de Port-Royal.

Les deux lettres, les seules que nous possédions, de Racine à La Fontaine nous font voir quelles relations s'étaient, dès lors, établies entre eux. La Fontaine est l'aîné de dix-huit ans; mais, avec cet éternel enfant, les années ne comptent guère; puis ils ont ensemble déjà tant déambulé, comme dit l'écolier limousin, *par les compites et les quadrivies de l'urbe*! Chez Racine, cependant, la familiarité se tempère de la déférence qu'un apprenti rimeur doit à un poète déjà honoré de la faveur d'un surintendant et du suffrage des beaux esprits. Lestement il

lui conte son voyage, et lui dépeint sans discrétion la beauté des Languedociennes :

Color verus, corpus solidum et succi plenum.

Il lui envoie de petits vers mythologiques de sa façon et lui soumet une « bagatelle », les *Bains de Vénus*, sur laquelle il veut son opinion : « Jusque-là je suspends mon jugement, je n'ose rien croire de bon ou mauvais que vous n'y ayez pensé auparavant. » Et il ajoute : « Je fais la même prière à votre Académie de Château-Thierry, surtout à Mlle de La Fontaine. Je ne lui demande aucune grâce, qu'elle les traite rigoureusement[1] ». D'où l'on a conclu, un peu vite, qu'il y avait à Château-Thierry une Académie dans les règles, rivale de la célèbre Académie de Soissons, et que Mlle de La Fontaine était une personne de goût dont les arrêts faisaient loi pour les poètes.

En échange, La Fontaine informe l'exilé de « tout ce qui se passe de mémorable sur le Parnasse ».

Racine rentre à Paris sans avoir obtenu le bénéfice qu'il convoitait : il se met à la chasse aux pensions, en même temps qu'il commence de fréquenter chez les comédiens, surtout chez les comédiennes.

1. Lettre de Racine à La Fontaine, 4 juillet 1662.

Il aborde le théâtre avec *la Thébaïde*. C'est alors qu'il fait la connaissance de Boileau, — un lien de plus entre lui et La Fontaine.

Au cours de leur promenade à Versailles, nous avons vu l'intimité des trois amis. Quelques années plus tard, nous les retrouvons chez la Champmeslé, où Racine fait les honneurs du logis.

La Fontaine est de ces « diableries », comme dit Mme de Sévigné, de ces soupers joyeux que Despréaux assagi rappellera à Racine pénitent, lorsqu'il lui demandera si boire du vin de Pantin « ne serait pas une mauvaise pénitence à proposer à M. de Champmeslé pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bues, vous savez aux dépens de qui ». Aussi sur les maîtres et les hôtes de la maison personne ne nous renseignera-t-il mieux que La Fontaine. De la comédienne dont Racine est épris, jamais portrait ne vaudra celui qu'on lit en tête de *Belphégor*.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis,
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit du temps! Nous la saurons dompter
Moi par écrire et vous par réciter.

. . . .

Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?
. . . .
Vous auriez eu mon âme toute entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire [1] !

Et la lettre charmante où il la charge de rappeler à Racine sa promesse de lui écrire et où il exprime avec tant de grâce sa tristesse d'être loin d'elle, à Château-Thierry !

Que vous aviez raison, Mademoiselle, de dire qu'ennui galoperoit avec moi, devant que j'aie perdu de vue les clochers du grand village!... Bois, champs, ruisseaux et nymphes des prés me touchent plus guère, depuis qu'avez enchaîné le bonheur près de vous; aussi compté-je partir bientôt... Voudrez-vous engager M. Racine à m'écrire : vous ferez œuvre pie, j'en réponds. J'espère qu'il me parlera de vos triomphes [2].

1. *Belphégor*, v. 1 et suiv.
2. Lettre à Mlle de Champmeslé, 12 décembre 1670.

Lorsque Racine eut dit adieu à l'actrice et au théâtre, La Fontaine resta fidèle au ménage Champmeslé, car il avait autant d'amitié pour le mari que de tendresse pour la femme. Quant aux successeurs de Racine, il s'accommodait d'eux sans chagrin. De la campagne il écrivait à la comédienne :

Quant à vous, Mademoiselle, je n'ai pas besoin que l'on me mande ce que vous faites : je le vois d'ici. Vous plaisez depuis le matin jusqu'au soir, et accumulez cœurs sur cœurs. Tout sera bientôt au roi de France et à Mlle de Champmeslé.... Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, toutes les autres disgrâces de M. de La Fare? et M. de Tonnerre (c'était lui qui, selon une épigramme du temps, avait *déraciné* Racine) rapporte-t-il toujours au logis quelque petit gain? Il ne sauroit plus en faire de grand après l'acquisition de vos bonnes grâces.... Mandez-moi s'il n'a point entièrement oublié le plus fidèle de ses serviteurs, et si vous croyez qu'à son retour il continuera de m'honorer de ses niches et de ses brocards [1].

Et pas un mot pour M. de Champmeslé! Pourtant ce tragédien « bel homme, l'air noble, extrêmement poli », qui, sur la scène, jouait les rois et, au logis, bouffonnait et buvait sec, en usait cordialement avec le poète. Il lui demanda même sa collaboration. Il

1. Lettre à Mlle de Champmeslé, 1678.

découpa le scenario d'une farce dans le *Roman comique* de Scarron : La Fontaine écrivit les vers, et ce fut *Ragotin*, comédie en cinq actes. Il mit ensuite sur la scène l'éternelle histoire du tuteur jaloux et dupé : La Fontaine habilla cette banalité d'une versification dont la verve fait songer à Regnard, et ce fut le *Florentin*, comédie en un acte. Enfin il cousit ensemble deux contes de La Fontaine, *les Oies du Frère Philippe* et *la Coupe enchantée*, puis pria l'auteur lui-même de mettre le tout en prose, singulière besogne pour un poète : La Fontaine s'en acquitta avec l'art le plus délicat et le plus ingénieux [1]. C'était ainsi que M. de Champmeslé se consolait avec La Fontaine du départ et de la conversion de Racine.

De son côté, Racine demeurait tendrement attaché à son vieil ami, qui, avec son incurable indolence, oubliait parfois de lui écrire. L'autre alléguait sa paresse et finissait par envoyer ses derniers vers en y joignant cette charmante recommandation : « Ne les montrez à personne, car Mme de La Sablière ne les a pas encore vus ». Pour un mot pareil, que Racine n'eût-il pardonné à La Fontaine? Nous le retrouverons au lit de mort de son ami.

1. Appendice V.

V. — LA FONTAINE ET MOLIÈRE.

Molière n'était pas à Versailles parmi les auditeurs de *Psyché*, mais il avait été, lui aussi, des premières réunions de la rue du Colombier. Tout le devait rapprocher de La Fontaine : ils étaient du même âge ; ils conservaient, l'un et l'autre, le goût large et libre de ceux qui avaient eu vingt ans au temps de la Fronde. Ces années de trouble et de licence, quiconque les a vécues en a gardé je ne sais quoi d'original, d'aventureux, d'irrégulier, que n'effaçera jamais la puissante discipline de l'âge suivant. Sous Louis XIV on reconnaîtra toujours les hommes de la Régence, non seulement les acteurs de la tragi-comédie politique, mais aussi les poètes qui, comme La Fontaine, rêvaient alors dans les champs, ou, comme Molière, exerçaient au fond des provinces le dur métier de comédien ambulant. Enfin tous deux, si différents que fussent leurs génies, avaient les mêmes pensées sur les hommes et sur la vie ; ils étaient les adeptes de la même philosophie, ils étaient les dévots de la nature, ils adoraient Épicure que, dans son hymne à la Volupté, La Fontaine nommait « le plus bel esprit de la Grèce ».

Racine rompit très vite avec Molière pour une

misérable querelle de théâtre; mais au fond, il devait approuver toutes les réserves sous lesquelles Boileau consentait à admirer Molière. Ces réserves, La Fontaine n'y pouvait rien comprendre. Ce n'est pas lui qui eût reproché à Molière d'être « trop ami du peuple », de « faire grimacer ses figures », et dans l'auteur de *Scapin* il eût sans scrupule reconnu celui du *Misanthrope.* Aussi bien, après la représentation des *Fâcheux* à Vaux, écrivait-il à Maucroix :

C'est un ouvrage de Molière :
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la cour.
. . . .
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-t-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il alloit ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon;
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré,
Et bon *in illo tempore*;
Nous avons changé de méthode.
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Molière non plus ne s'est pas trompé sur La Fontaine. « Nos beaux esprits, disait-il en parlant de Racine et de Despréaux, ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. » Et quand Molière mourut, le bonhomme fit une épitaphe qui commence ainsi :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.

VI. — QUELQUES AUTRES AMITIÉS DE LA FONTAINE.

La Fontaine eut beaucoup d'autres amis moins illustres que Molière, Racine et Boileau. Ce fut d'abord Chapelle qui, pour avoir été le compagnon de trois grands poètes, est immortel : « tout aviné qu'il est et chancelant, dit Sainte-Beuve, il se voit, bon gré mal gré, reconduit à la postérité d'où il s'écarte, donnant un bras à Molière et l'autre à Despréaux ». Puis des amis d'enfance, comme Maucroix, le plus cher de tous; Pintrel, traducteur de Sénèque, pour lequel il mit en vers français les vers des poètes cités par l'auteur latin ; Furetière, le

seul avec lequel il se brouilla; mais ce fut une brouille terrible. L'auteur du *Roman bourgeois* avait fait un *Dictionnaire* au mépris du privilège de l'Académie; aussi l'Académie, dont il faisait partie, résolut-elle de l'exclure. Bien qu'ami du coupable, La Fontaine vota l'exclusion. Furetière se vengea par une suite de factums où il traita son ancien ami d'*Arétin mitigé*, lui reprocha de choquer dans ses contes « les bonnes lois et notre religion », incrimina ses mœurs, et s'en prit même au maître des eaux et forêts, affirmant que cet ignorant devait recourir au *Dictionnaire universel* pour connaître « ce que c'est que du bois en grume, qu'un bois marmenteau, qu'un bois de touche et plusieurs autres termes de son métier, qu'il n'a jamais su ». A quoi l'autre répondit en lui rappelant que Guilleragues l'avait un jour bâtonné :

Le bâton, dis-le nous, étoit-ce bois de grume
Ou bien du bois de marmenteau?

Aux amis de La Fontaine, il faudrait encore joindre La Rochefoucauld auquel il dédia deux fables, M[me] de La Fayette, à laquelle il envoya une pièce charmante terminée par ce vers divin :

Je vous aime, aimez-moi toujours,

et surtout les deux femmes dont l'amitié charma la seconde partie de sa vie et dont nous parlerons bientôt : la duchesse de Bouillon et Mme de La Sablière.

Si, hormis ce hargneux de Furetière, tous ses amis et toutes ses amies restent fidèles à La Fontaine, c'est qu'il met à les conserver son cœur et son esprit. En amitié comme en amour, il est souvent ailleurs, mais ces absences se pardonnent plus facilement à un ami qu'à un amant. Après une fugue à Chaûry, à la campagne, chez Chloris, on le voyait revenir prévenant, complimenteur, les mains pleines des plus jolis cadeaux qu'un poète puisse faire à ceux qu'il aime : des dédicaces, des louanges, des vers charmants. Il savait l'art d'être ami. Là-dessus, comme sur le reste, c'est lui, toujours lui qu'il faut écouter : relisez *les Deux amis*, c'est une de ses plus belles fables, et elle nous livre le secret des douces affections qui entourèrent et consolèrent sa vie.

V

DEUX AMIES DE LA FONTAINE
LA DUCHESSE DE BOUILLON
MADAME DE LA SABLIÈRE



Photo. de la Librairie Larous

LA DUCHESSE DE BOUILLON

Estampe de Nicolas Bonnart

I. — LES CONTES.

Les *Contes* de La Fontaine sont, dit Ferdinand Brunetière, « un mauvais livre, à garder sous clef dans les bibliothèques ». Soit! encore que cette condamnation atteigne quelques nouvelles charmantes et point licencieuses, comme *Belphégor*, *la Matrone d'Éphèse*, *le Faucon*, qui est assurément un des ouvrages les plus délicats de La Fontaine. Au reste, je me réserve d'entr'ouvrir parfois le volume interdit pour recueillir ce que le conteur y a dit de lui-même, chemin faisant.

La Fontaine s'est efforcé de répondre aux reproches que certaines personnes lui adressaient au sujet de ses Contes. En tête du second recueil des *Contes et Nouvelles*, il a discuté avec ses censeurs : pour avoir dans sa jeunesse fréquenté des théologiens à l'Oratoire et des jurisconsultes au Palais, il avait gardé l'habitude d'argumenter dans les règles.

Dans cette apologie, il examine deux objections : « l'une que ce livre est licencieux, l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe ».

Pour la première, il établit en deux points qu'il a respecté la *bienséance*, puis la *morale*.

La *bienséance*? « Je dis hardiment que la nature du conte le vouloit ainsi ; étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit.... L'on ne me sauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les anciens devant l'Arioste. » Il prévoit et réfute la réplique de l'adversaire : « On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser ». — Réponse : « Il n'y avoit rien de plus facile ; mais cela auroit affoibli le conte, et lui auroit ôté de sa grâce. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes et que les plus étroites sont les meilleures : aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout ». — Quel dialecticien ! — « Qui voudroit réduire Boccace à la même pudeur que Virgile ne feroit assurément rien qui vaille, et pécheroit contre les lois de la bienséance,

en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on die, eu égard au lieu, au temps, et aux personnes qu'on entretient. » Et il ajoute — nous verrons que c'est ici sa meilleure défense : « Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres ».

Quant à la morale, « s'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces contes; elle passe légèrement : je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour ». — Éternel argument des réalistes contre les attraits du romanesque!

Il passe à la seconde objection, qu'il aurait fait tort aux femmes. « On auroit, dit-il, raison si je parlois sérieusement, mais qui ne voit que ceci est jeu, et par conséquent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, et les maris plus fort sur leurs gardes.... »

Ce qu'il dit là dans une prose charmante, il le

répétera mieux encore dans les vers délicieux qu'il placera en tête des *Oies de frère Philippe*.

. . . .

Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre :
Je réponds de vous corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser? ne sauroit-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts?
Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières :
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs;
Aussi ne sont-ce fourmilières.
Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons :
Qu'ai-je gagné? Très peu de chose,
Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal!
Contons, mais contons bien : c'est le point principal;
C'est tout; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir, comme moi, sur l'une et l'autre oreille.
Censurez, tant qu'il vous plaira,
Méchants vers et phrases méchantes,
Mais, pour bons tours, laissez-les là.
Ce sont choses indifférentes;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus!
Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire?
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

A plusieurs reprises, il promit de ne plus écrire de contes; il le promit en prose, il le promit en vers, toujours il viola son serment. Serment de poète disait-il pour s'excuser :

Oh! combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré hautement en mes vers
De renoncer à tout conte frivole :
Et quand juré? c'est ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire[1].

Au fond, et de la meilleure foi du monde, il ne conçut jamais le danger de ces récits licencieux. Tant de naïveté nous surprend un peu : pour nous, l'ingéniosité raffinée avec laquelle il se sauve de l'obscénité par la gravelure, aggrave encore le scandale des *Contes*. Nul n'oserait maintenant lire à haute voix devant d'honnêtes femmes tel ou tel de ces petits poèmes. Qu'on appelle ce sentiment pudeur ou

1. *La Clochette*, v. 1 et suiv.

pruderie, il est aujourd'hui général : il était rare au temps où parurent les Contes, et nous tenons ici le meilleur argument que La Fontaine ait pu invoquer.

Il l'a invoqué dans sa défense, lorsqu'il a fait cette remarque : « Ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres ». Non, ce n'était pas une faute de jugement. Quand Boileau montrait les agréments de *Joconde*, il ne disait rien du caractère licencieux de cette nouvelle. Chapelain recevant le premier recueil de *Contes* félicitait l'auteur, et lui écrivait qu'à sa place « il se délasserait quelquefois de ses études graves entre les bras des muses gaillardes qui le traitaient si favorablement ». Relisez les lettres de Mme de Sévigné : vous verrez sur quel ton elle parle des *Oies de frère Philippe*, des *Rémois*, du *Petit Chien*, et de quel cœur elle loue Bussy d'avoir pris la défense de La Fontaine contre Furetière. Les premiers *Contes* avaient paru en 1664, et c'était seulement onze ans plus tard qu'une sentence de police les venait interdire. Le jour où l'Académie délibéra sur la candidature de La Fontaine, l'un des académiciens, Rose, secrétaire du Roi, jeta sur la table des séances un exemplaire des *Contes* : l'Académie n'en élut pas moins La Fontaine à l'unanimité.

II. — LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Veut-on savoir dans quel climat propice fleurirent les *Contes*, il faut suivre le conteur chez la duchesse de Bouillon. On a dit que celle-ci lui avait inspiré la pensée d'écrire ces récits. Pure légende : il en avait déjà composé quelques-uns avant de rencontrer la duchesse; mais ce fut surtout chez elle qu'il put se croire autorisé à « entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres ».

Des cinq nièces de Mazarin, Marie-Anne était la plus jeune. Elle n'avait pas sept ans lorsque le cardinal la fit venir en France. Par sa frimousse, sa verve, son jargon mêlé de français et d'italien, elle divertit la Reine et la Cour. Un jour son oncle lui fit ce que sa sœur Hortense appelle, dans ses *Mémoires*, « une plaisante galanterie ». L'historiette est un peu scabreuse, mais il est bon de savoir comment fut élevée la future duchesse de Bouillon.

Un jour, chez la Reine, Mazarin s'amusait à railler Marianne sur quelque galant qu'il prétendait qu'elle avait : il s'avisa à la fin de lui reprocher qu'elle était grosse. Le ressentiment qu'elle en témoigna le divertit si fort qu'on résolut de continuer à le lui dire. On lui

rétrécissait ses habits de temps en temps, et on lui faisait accroire que c'était elle qui avait grossi. Cela dura autant qu'il fallait pour lui faire paraître la chose vraisemblable, mais elle n'en voulut rien croire et s'en défendit toujours avec beaucoup d'aigreur, quand un beau matin elle trouva un petit enfant entre ses draps. On ne saurait croire son étonnement et sa désolation à cette vue, puis tout à coup elle s'écria : « Il n'y a donc qu'à la Vierge et moi à qui cela soit arrivé, car je n'ai point du tout eu de mal ». La Reine la vint consoler et voulut être marraine, ce dont le petit enfant se trouva fort bien ; toute la Cour vint se réjouir avec l'accouchée, qui finit par être fort contente ; on la pressa fort de nommer le père de l'enfant, et elle répondit d'un air mystérieux : « Ce ne peut être que le Roi ou le comte de Guiche, parce qu'il n'y a qu'eux qui m'aient baisée ».

L'année suivante, la petite écrivait à son oncle des lettres rimées qui faisaient la joie des courtisans.

Aimez-moi plus que personne
Je serai votre Friponne
Je suis toujours la même Marianne
Qui n'est pas un âne.

[Friponne était la chienne favorite du roi.]

Un peu plus tard, — elle avait dix ans, — elle fut témoin de la romanesque aventure de sa sœur Marie, amoureuse du jeune roi. Hortense et elle

accompagnèrent l'exilée à la Rochelle, puis à Brouage. Dans ce triste séjour, elle se distrayait en jouant à la poupée et en versifiant sans relâche des épîtres à son oncle. Cependant elle était trop précoce pour ne pas deviner quelque chose de la tragédie qui se jouait auprès d'elle : son éducation sentimentale commença de bonne heure.

A treize ans, elle épousa Godefroy-Maurice, duc de Bouillon, qui, la même année, obtenait du Roi, en échange de la principauté de Sedan, le duché de Château-Thierry, celui d'Albret et les comtés d'Auvergne et d'Évreux. Ce fut alors qu'en sa qualité de seigneur de Château-Thierry, le duc reçut de La Fontaine cette charmante épître où l'écuyer malgré lui narrait ses tribulations et suppliait son maître d'intercéder en sa faveur auprès de Colbert.

Peu de temps après son mariage, Bouillon s'en alla guerroyer contre les Turcs, et sa femme s'en fut demeurer à Château-Thierry dans le vieux château dont les remparts dominent encore la ville. Des fenêtres de son habitation la vue s'étendait au loin sur les coteaux de la vallée et les douces sinuosités de la Marne, spectacle enchanteur, mais qui ne suffisait pas sans doute à divertir la jeune et vive Italienne. Aussi quelle joie, pour cette rimeuse infati-

gable, de découvrir dans le maître des eaux et forêts de son duché un poète fort propre à égayer les loisirs d'une jeune femme sans bégueulerie! La Fontaine lui voua une affection qui jamais ne se démentit; il y mêla un grain de tendresse : il ne pouvait, du moins en vers, parler à une femme sans se croire amoureux. Quand le duc revint de la guerre, La Fontaine continua de fréquenter à l'hôtel de Bouillon, rue des Petits-Champs, et plus tard dans la magnifique maison du quai Malaquais que la duchesse avait achetée au financier La Basinière et dont Mansart avait exécuté la construction, Le Brun les peintures et Le Nôtre les parterres.

En dédiant *Psyché* à la duchesse de Bouillon sur un ton cérémonieux qui bientôt fera place à la plus galante familiarité, La Fontaine parlait des « grâces » dont le duc l'avait comblé. Quelles étaient ces « grâces »? On n'est pas là-dessus très bien renseigné. Peut-être le poète avait-il été par l'entremise de son seigneur dispensé de payer l'amende qu'il avait encourue pour s'être indûment qualifié d'écuyer. Peut-être le duc était-il intervenu auprès de Colbert un jour que celui-ci avait rudement reproché aux maîtres des eaux de Château-Thierry de s'approprier plus de bois qu'il ne leur était permis. Ou bien peut-être avait-il donné à son

intendant l'ordre de payer à La Fontaine l'arriéré des revenus de sa charge.

Quelle que fût la dette, La Fontaine l'a généreusement payée. Il l'a payée surtout à la duchesse; mais le duc n'était pas jaloux : on a même dit « qu'il ne s'inquiétait pas des autres, pourvu qu'il eût sa part ». Il passait son temps à chasser dans les giboyeuses forêts des environs de Château-Thierry. Eût-il été d'humeur moins accommodante, ce n'est pas du poète qu'il aurait dû prendre ombrage.

On les connaît, les vers charmants où La Fontaine a tracé le portrait de son amie, si charmants qu'il s'en souviendra dans les *Deux Pigeons* :

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse?
Nez troussé? C'est un charme encor selon mon sens :
C'en est même un des plus puissants.
Pour moi, le temps d'aimer est passé, je l'avoue,
Et je mérite qu'on me loue
De ce libre et sincère aveu,
Dont pourtant le public se souciera très peu :
Que j'aime ou n'aime pas, c'est pour lui même chose;
Mais, s'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir dans sa première erreur,
Nez aquilins et longs n'en seront pas la cause.

[Sa femme avait le nez redoutablement aquilin].
A ces vers ajoutons ceux-ci :

Vous excellez en mille choses;
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs;
Allez en des climats inconnus aux zéphirs,
Les champs se vêtiront de roses.

Et ceux-ci encore :

Nul auteur de renom n'est ignoré de vous;
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau se [battre :
Vous mettez les holas en écoutant l'auteur;
Vous égalez ce dictateur
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

Enfin ces trois lignes :

C'est un plaisir que de la voir se disputant, grondant, jouant et parlant de tout avec tant d'esprit que l'on ne sauroit s'en imaginer davantage.

Tout y est : le visage, l'humeur et l'esprit. Elle est là, vivante, hardie et aventureuse, la brune romaine au nez retroussé, les yeux brillants de plaisir et de passion; toujours prête à l'amour, toujours prête à la dispute; infidèle à ses amants, fidèle à ses amis; coléreuse comme une enfant gâtée,

gouvernant tout un peuple de poètes et d'animaux, car elle a, chez elle, une vraie ménagerie, ce qui doit ravir le fabuliste.

La voyez-vous, occupée à écouter La Fontaine,

> ... conter d'une manière honnête
> Le sujet d'un de ces tableaux
> Sur lesquels on met des rideaux [1].

Elle est près de sa fenêtre ouverte d'où l'on découvre les barques du Port Saint-Nicolas et les façades du Louvre. Comme la Glycère de La Bruyère, elle est « avec une coiffure plate et négligée, sans corps et avec des mules »; elle a fait taire ses perroquets, ses chiens et sa guenon; elle se pâme aux grivoiseries du *Conte* et lance en l'air une de ses mules : les bêtes recommencent alors leur sabbat. Le poète aux anges contemple un pied nu qui maintenant caresse le dos de la chatte favorite; il admire une longue tresse qui s'est soudain déroulée, tandis que la petite chienne Dodo lui vient mordre les mollets, et que la guenon fait « force grimaceries, tours de souplesse et mille singeries... ».

Ce n'est pas pour rien qu'il a comparé à César cette personne tyrannique qui, au dire de Saint-

1. *Le Tableau*, v. 1 et suiv.

Simon, était dans Paris « une espèce de reine » et « arrivait chez le Roi la tête haute ». Un beau jour, l'impérieuse duchesse exigea qu'il célébrât les vertus du quinquina : bon gré mal gré, il dut s'exécuter et composer un poème, fastidieux mélange de médecine, de pharmacopée et de mythologie : sur six cents vers, il n'y a que les douze premiers qui soient dignes de La Fontaine :

Je ne voulois chanter que les héros d'Esope;
Pour eux seuls en mes vers j'invoquois Calliope.
Même j'allois cesser et regardois le port :
La raison me disoit que mes mains étoient lasses;
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison : cet ordre accompagné de grâces,
Ne laissant rien de libre au cœur et dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étois prescrit.
Vous vous reconnoissez à ces traits, Uranie :
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie.

Ses frasques obligeaient souvent la duchesse à déguerpir. A la suite d'un premier scandale, elle fut enfermée au couvent de Montreuil, près d'Arques. Puis, son nom ayant été prononcé dans l'affaire des poisons, le roi l'envoya à Nérac. Quelques années plus tard, nouvel exil à l'abbaye de Saint-Martin

Veüe de la Maison de Mr. de la Baziniere Sur le quay du pont rouge

I Marot fecit

Photo. de la Librairie Larousse

HOTEL DE LA BASINIÈRE

Acheté et habité par le Duc de Bouillon

de Pontoise; et elle finit par aller rejoindre sa sœur Hortense en Angleterre.

Dans l'intervalle de ses voyages elle retrouvait sa cour et ses familiers, les Vendôme ses neveux, le duc de Nevers son frère, Chaulieu, Segrais, Benserade, La Fontaine. Elle était, dit Saint-Simon, « un tribunal avec lequel il fallait compter ». Or, il arriva que les grands seigneurs et les petits poètes qui fréquentaient sa maison, se liguèrent contre Racine, et Mme Deshoulières, leur amie, alla chercher Pradon pour livrer la bataille; puis, après les représentations des deux *Phèdre*, ce fut la « guerre des sonnets ». Quel dut être l'embarras de La Fontaine! La querelle mettait aux prises sa protectrice et ses meilleurs amis. Il se réfugia dans une neutralité silencieuse, mais en garda un amer souvenir, car, quelques années plus tard, il se vengea sur Mme Deshoulières qui avait été l'âme de la cabale. Cette dame, qui touchait alors à la cinquantaine, eut l'imprudence d'écrire une ballade dont le refrain était :

On n'aime plus comme on aimait jadis.

La Fontaine en fit une autre avec ce refrain :

On aime encor comme on aimoit jadis,

et cet envoi un peu rude à la « dame chagrine » :

Toi qui te plains d'Amour et de ses traits,
Dame chagrine, apaise tes regrets;
Si quelque ingrat rend ton humeur bourrue,
Ne t'en prends point à l'enfant de Cypris;
Cause il n'est pas de ta déconvenue :
Quand la dame est d'attraits assez pourvue,
On aime encor comme on aimoit jadis.

III. — LA FONTAINE ET TURENNE.

La Fontaine respirait avec délice l'air de libertinage qui régnait chez les Bouillon.

La parenté du duc s'entendait à merveille avec celle de la duchesse. Le chevalier de Bouillon à qui est dédié *le Bûcheron et Mercure*, était le compagnon de plaisir des Vendôme. Le cardinal de Bouillon, qui reçut la pourpre si jeune qu'on l'appelait « l'enfant rouge », avait des « mœurs infâmes », selon Saint-Simon; il est vrai qu'en lui dédiant son pieux poème de la *Captivité de Saint-Malc*, La Fontaine vantait « ses mœurs si pures »; mais, comme ce cardinal était le grand ami de l'abbé

de Choisy, on incline à croire que Saint-Simon n'avait pas tort.

Un héros couvrit longtemps de sa gloire les désordres de la famille : Turenne était l'oncle du duc de Bouillon. La Fontaine a célébré Turenne, et c'est merveille de voir comment lui qui naguère flattait si gracieusement l' « aimable et vive princesse », va maintenant, sans changer de ton, avec le même naturel, la même familiarité, haranguer le grand capitaine. Il lui rappelle qu'un jour ils ont fait route ensemble et ont causé de Marot :

> Vous souvient-il, Seigneur, que mot pour mot,
> *Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure*,
> *Frère Lubin*, et mainte autre écriture,
> Me fut par vous récitée en chemin?
> Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.

On peut noter que Turenne, lui non plus, ne devait pas beaucoup se scandaliser des *Contes*, puisqu'il savait par cœur la ballade de *Frère Lubin* où la moinerie n'est pas épargnée.

Au commencement de 1675, La Fontaine adresse à Turenne une longue épître. A ce moment un « déluge d'Allemands » (l'expression est de Racine dans son *Précis historique des guerres de Louis XIV*) s'est répandu dans la Haute-Alsace,

L'alarme a gagné toutes les provinces voisines de la frontière; mais, par la voix de La Fontaine, Apollon se charge de rassurer les trembleurs; il enjoint aux poètes picards et aux poètes de Champagne de dormir en repos.

Je ne suis pas un oracle; et ceci
Vient de plus haut : Apollon, Dieu merci,
Me l'a dicté; souvent il ne dédaigne
De m'inspirer. Maint auteur nous enseigne
Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.
L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes;
L'Hélicon même avoit quelques alarmes.
Le dieu sourit, et nous tint ce propos :
« Je vous enjoins de dormir en repos,
Poètes picards et poètes de Champagne;
Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne,
Ni le Batave, enfant de l'Océan,
Ne vous viendront visiter de cet an,
Tout aussi peu la campagne prochaine.
Je vois Louis, qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au printemps partira,
Malheur alors à qui ne se rendra !
Je vois Condé, prince à haute aventure,
Plutôt démon qu'humaine créature :
Il me fait peur de le voir plein de sang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang;
Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre;
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.

Quand telles gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai : Dormez, poètes picards.
Devers la Somme on est en assurance;
Devers le Rhin tout va bien pour la France :
Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez, ses soldats dorment bien;
Non pas toujours : tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui, qui les sent à sa queue.
Deux de la troupe avec peine marchoient;
Les pauvres gens à tout coup trébuchoient,
Et ne laissoient de tenir ce langage :
« Le conducteur, car il est bon et sage,
Quand il voudra, nous fera reposer. »
Après cela, qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entière?
Morphée eut tort de quitter la frontière.
Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
Poètes picards et poètes champenois. »

Le magnifique *Devers le Rhin, tout va bien pour la France*, le propos des deux poilus fourbus mais confiants dans la sagesse et la bonté de leur chef, et tous ces vers d'un si beau lyrisme prennent aujourd'hui, surtout ici, la plus émouvante sonorité. Qu'il est donc divers, notre La Fontaine, et comme nous l'aimons d'avoir partagé l'enthousiasme qui alors transportait le peuple de France au seul nom de Turenne!

Remarquons que l'unique souci d'Apollon est

d'inviter « poètes picards et poètes champenois » à reprendre leur somme : on reconnaît à ce trait le grand dormeur que fut La Fontaine.

IV. — CHEZ MADAME DE LA SABLIÈRE.

Si, comme frontispice aux œuvres de La Fontaine, on voulait composer une allégorie à la mode classique, la Muse du Conte y paraîtrait avec le visage de la duchesse de Bouillon, et Mme de La Sablière y figurerait la Muse de la Fable. A cela on ne manquerait pas d'opposer que Mme de La Sablière, du moins jusqu'à sa conversion, ne tint pas rigueur à La Fontaine d'imiter Boccace, — son goût et ses mœurs n'étaient pas tellement austères! — que de son côté la duchesse de Bouillon avait trop d'esprit, pour être insensible au charme des fables; et que, du reste, on ne sait au juste laquelle de ces deux dames appela si gentiment le poète un *fablier*, c'est-à-dire un être qui faisait des fables, comme un pommier produit des pommes. On objecterait encore que La Fontaine ne connaissait pas la duchesse de Bouillon quand il fit ses premiers contes, et que rien ne prouve qu'il con-

naissait Mme de La Sablière quand il publia les six premiers livres de ses fables. N'importe : l'allégorie n'en contiendrait pas moins quelque vérité. Les deux genres sont bien représentés sous les traits des deux amies de La Fontaine.

Vous connaissez la Muse du Conte, voici celle de la Fable :

Elle était d'une taille médiocre, mais aisée et tout à fait proportionnée. Elle avait des cheveux d'un blond cendré, le plus beau qu'on puisse imaginer; les yeux bleus, doux, fins et brillants, quoiqu'ils ne fussent pas des plus grands; le tour du visage ovale; le teint vif et uni; la peau d'une blancheur à éblouir; les plus belles mains et la plus belle gorge du monde. Joignez à tout cela un certain air touchant de douceur et d'enjouement, répandu sur toute sa personne....

Ce portrait, publié dans le *Mercure galant* de juillet 1678 sans nom d'auteur et adressé à Mme D. L. S. est, à n'en pas douter, celui de Mme de La Sablière. On a supposé avec vraisemblance qu'il était de la plume de La Fontaine. Quoi qu'il en soit, peut-on concevoir plus charmante et plus parfaite image de la Fable, telle qu'elle est sortie du cerveau de notre poète?

Marguerite Hessein (ou Hessin) avait épousé le

fils d'un riche financier, Antoine Rambouillet de La Sablière. Celui-ci, homme d'esprit, rimait à ses heures, et Conrart l'appelait le *grand madrigalier français*. Il possédait à Reuilly une belle maison, la Folie Rambouillet, célèbre par ses jardins, ses potagers et la vue merveilleuse qu'elle offrait de ses terrasses sur la vallée de la Seine. C'était un homme de plaisir, un des amants *par quartier* de Ninon. Il avait, dit-on, épousé Mlle Hessein pour se consoler d'avoir été abandonné par sa belle et scrupuleuse maîtresse, Mme Le Taneur. Il trompa sa femme avec la jeune Manon de Vanghangel, fille d'un Hollandais qu'il avait intéressé à ses affaires. Quant à Mme de La Sablière, Mme de Sévigné l'appelait la « tourterelle Sablière » et ne parlait d'elle qu'avec toutes sortes de sous-entendus dont nous n'avons pas toujours la clef, mais qui donnent à penser que la tourterelle n'était pas à l'abri de la médisance. Charles de Sévigné raconte qu'il la rencontra un jour chez une célèbre cantatrice, Mlle de Raymond, et il nomme les autres auditrices de ce concert intime : Ninon d'abord, puis quelques femmes, dont les aventures étaient notoires. Les deux époux se séparèrent de biens et d'habitation, et Mme de La Sablière alla demeurer rue Neuve-des-Petits-Champs.

Ce fut là que vers 1672 elle recueillit La Fontaine. Depuis la mort de la duchesse douairière d'Orléans, il avait dû quitter le Luxembourg. Il n'avait nulle envie de retourner à Château-Thierry pour y retrouver sa femme; puis la publication de ses ouvrages le retenait à Paris. Que fût-il advenu de ce quinquagénaire nonchalant, distrait et voluptueux, s'il n'avait trouvé chez Mme de La Sablière une hospitalité sans contrainte et une amitié sans tyrannie? Il demeura vingt ans l'hôte de son amie.

On s'en est parfois scandalisé. Mais il faut juger de ces choses comme en jugeaient les contemporains et La Fontaine lui-même : ils eussent été très surpris si quelqu'un leur était venu dire que l'honneur défend à un poète de vivre aux dépens de ceux qui l'admirent. Et de quoi donc eût-il vécu, le malheureux? Il n'était pas, comme la plupart de ses confrères, pensionné par le Roi. Enfin, tout compte fait, qui fut l'obligé? D'innombrables écrivains ont escroqué leurs bienfaiteurs en leur promettant l'immortalité. Ce n'est pas le cas de La Fontaine. Nous verrons tout à l'heure qu'il a payé en bonnes espèces et bien trébuchantes. Rappelons-nous aussi ces deux vers :

C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille,
Le cœur fait tout, le reste est inutile.

Entre La Fontaine et Mme de La Sablière, le cœur fit tout; ne nous soucions pas du reste.

Elle avait beaucoup de grâce et d'esprit. Elle connaissait, dit Bayle, « le fin des choses ». Dans sa chagrine vieillesse, Boileau a jugé bon de la caricaturer.

. . . . c'est cette savante
Qu'estime Roberval et que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini
Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
A suivre Jupiter passé la nuit entière.
Gardons de la troubler. Sa science, je croi,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi,
D'un nouveau microscope on doit, en sa présence,
Tantôt chez Dalancé faire l'expérience;
Puis d'une femme morte avec son embryon
Il faut chez du Verney voir la dissection.
Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.

Méchante vengeance. Un jour, dans une de ses épîtres, comme il avait eu l'imprudence de parler astronomie, il s'était trompé sur l'emploi de l'astrolabe et avait mis au masculin le mot parallaxe qui

est du féminin : on en avait fait des gorges chaudes chez Mme de La Sablière.

Si elle était curieuse de mathématiques, de physique, d'astronomie et de philosophie, si elle entendait Homère, dit Corbinelli, « comme nous entendons Virgile », elle n'eut jamais rien d'une pédante. Elle réunissait autour d'elle des savants, mais aussi des hommes d'esprit, comme M. de Barillon et M. de Bonrepaux qui furent ambassadeurs, des écrivains comme Perrault, des voyageurs comme Bernier, des épicuriens comme La Fare et Chaulieu, des poètes comme La Fontaine. Elle-même était d'humeur assez gaillarde. Un sévère magistrat, indigné de la galanterie qui régnait dans la maison, s'écriait : « Quoi ! toujours de l'amour et des amants ! Les bêtes au moins n'ont qu'une saison. — C'est que ce sont des bêtes », répondait la dame.

Une pédante ! Mais voit-on La Fontaine installé chez Philaminte ? Les entretiens qu'il aimait et qu'il trouvait chez son amie, lui-même les a dépeints :

> Propos, agréables commerces,
> Où le hasard fournit cent matières diverses,
> Jusque-là qu'en votre entretien
> La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
> Laissons le monde et sa croyance,
> La bagatelle, la science,

Les chimères, le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens;
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.

Quand, dans ses vers, il élève un temple à la déesse *Iris* (M[me] de La Sablière), voici l'image qu'il eût voulu placer dans le sanctuaire :

Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas.
. . . .
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment,
Pour ses amis, et non point autrement,
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire à un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma Muse
Achève un jour cette ébauche confuse [1].

1. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.*

Un peu confuse en effet, un peu négligée, un peu encombrée de rimes masculines ; mais ce *Vous que l'on aime à l'égal de soi-même*, quelle fine déclaration d'amitié !

C'est sous le regard de cette amie, délicate et attentive, qu'il a composé ses chefs-d'œuvre, les grandes fables du recueil de 1678-1679 : *les Animaux malades de la peste; la Laitière et le Pot au lait; le Chat, la Belette et le petit Lapin; la Mort et le Mourant; le Savetier et le Financier; le Chien qui porte au cou le dîner de son maître; les Obsèques de la Lionne; les Deux Pigeons; le Paysan du Danube*, pour ne citer que les plus célèbres. Alors le génie apparaît en sa magnifique plénitude. Dans les six premiers livres, l'apologue était encore parfois un peu sec, un peu grêle. Maintenant, renouvelé par un grand afflux de poésie, il s'amplifie jusqu'à devenir véritablement « la comédie à cent actes divers ». Son cadre est plus large, sa forme plus souple. Tout est vivifié par une miraculeuse variété de rythmes que ne connaîtra plus jamais la poésie française. La Fontaine savait bien le prix de ses trouvailles, car en publiant ces nouvelles fables et en les comparant aux précédentes, il disait avoir « cherché d'autres enrichissements et étendu davantage les circonstances de ces récits ».

Et il ajoutait : « Pour peu que le lecteur y prenne garde il le reconnaîtra lui-même[1]. » Or, ces enrichissements, il les devait d'abord aux méditations et aux rêveries qui, après bien des essais, bien des incertitudes, — il approchait alors de la soixantaine, — lui avaient révélé les ressources et le pouvoir de son art; il les devait aussi pour une part à Mme de La Sablière et à ses amis.

Tandis qu'il écoutait disserter les philosophes et les savants, son esprit s'ouvrait à des curiosités nouvelles. Il voyait chaque jour Bernier, qui logeait comme lui chez Mme de La Sablière. Ce grand voyageur avait parcouru tout l'Orient. Il contait ses voyages à La Fontaine, et l'imagination de son auditeur le suivait en Turquie, au Grand Mogol, à Surate, au Japon. Croit-on que les entretiens de Bernier ne furent pour rien dans *le Bassa et le Marchand*, dans *les Deux Amis*, dans *l'Homme qui court après la fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit*, et dans bien d'autres fables? Le même Bernier rédigea aussi pour Mme de La Sablière un *Abrégé de Gassendi.* La Fontaine ne fut jamais l'homme des spéculations métaphysiques; mais parmi tous ces cartésiens et toutes ces cartésiennes

1. Livre VII des *Fables*. — Avertissement.



COUR ET CHAPELLE

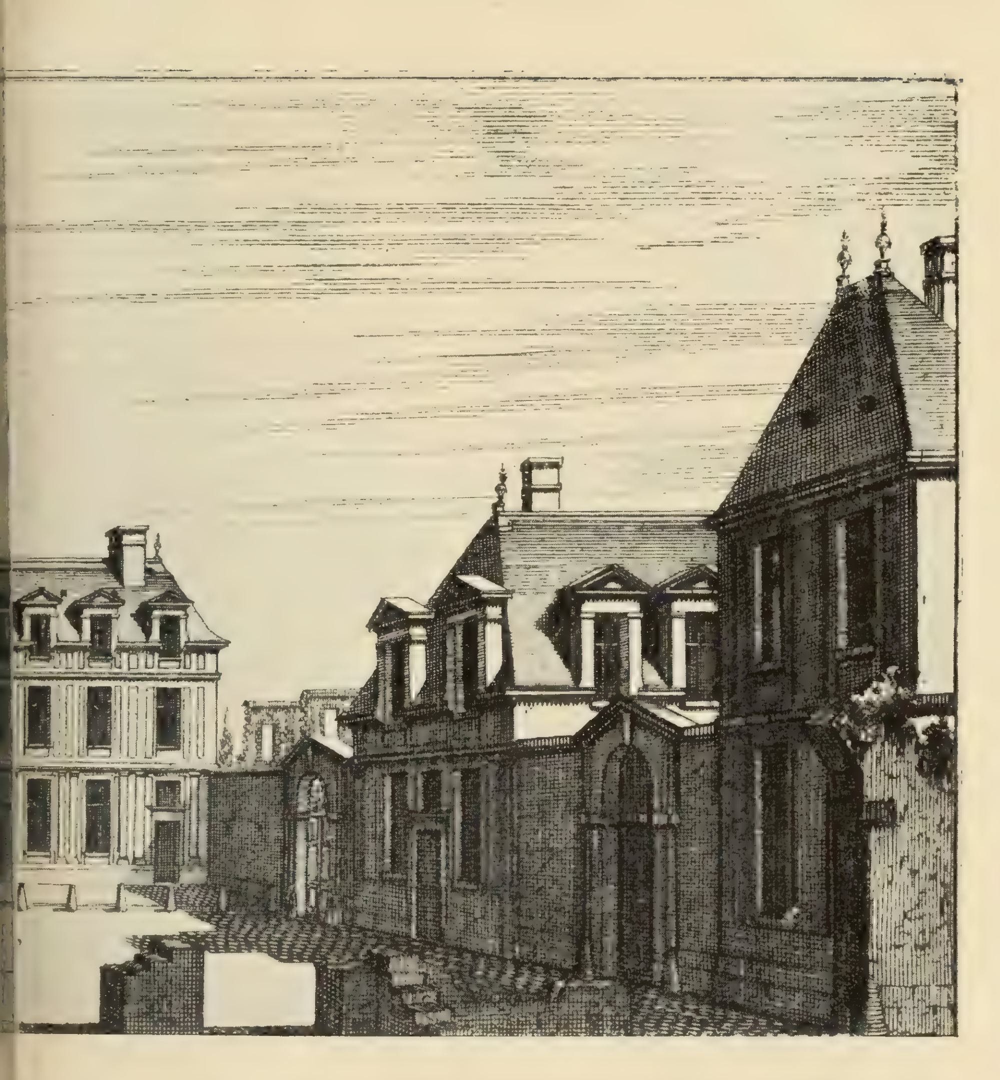


Photo. de la Librairie Larousse

CE DES INCURABLES

teps

il ne pouvait demeurer étranger à la controverse. Voilà le secret de ses fables philosophiques, comme *Un animal dans la lune. Démocrite et les Abderitains*, *les Lapins*, *le Discours à Mme de La Sablière* qui précède *les Deux Rats*, *le Renard et l'Œuf*. Les huit premières années que La Fontaine passa chez Mme de La Sablière furent sans doute les plus douces et les plus fécondes de sa vie [1].

V. — LE ROMAN ET LA CONVERSION DE MADAME DE LA SABLIÈRE.

On sait comment finirent ces beaux jours. Mme de La Sablière était entourée de jeunes écervelés : Brancas, Rochefort, Lauzun, le marquis de La Fare. Ce dernier se fit aimer, follement aimer. Il avait trente-deux ans, elle en avait trente-six. La Fare s'était distingué aux armées; il était guidon dans la compagnie des gendarmes du Dauphin. Homme de cour et homme de débauche, il avait d'abord, comme beaucoup d'autres, courtisé Mme de Montespan; mais ayant appris qu'il chassait sur les terres du Roi :

1. Appendice VI.

« Je me retirai, dit-il, en bon ordre, et les autres firent comme moi. » Puis il s'était attaqué à la marquise de Rochefort, ce qui lui avait attiré la haine de Louvois : il ne lui restait plus qu'à vendre sa charge. Il se consacra alors à sa nouvelle maîtresse. Dans les salons et les ruelles de Paris, on célébra le parfait amour de La Fare et de Mme de La Sablière. Un an plus tard, quelqu'un ayant voulu « attaquer la persévérance de la belle Sablière » Charles de Sévigné lui répondait : « Non, non elle aime toujours son cher Philadelphe; il est vrai qu'ils ne se voient pas du tout si souvent, afin de faire vie qui dure, et qu'au lieu de douze heures, par exemple, il n'est plus chez elle que sept ou huit; mais la tendresse, la passion, la distinction et la parfaite fidélité sont toujours dans le cœur de la belle; et quiconque dira le contraire aura menti[1]. » Sévigné avait bien raison d'attester la persévérance de la belle Sablière. Mais La Fare était volage et joueur. Il allait chez la Champmeslé : La Fontaine l'y rencontrait. Il était aussi l'amant d'une fille d'opéra, Louison, sœur de Fanchon, qui était la maîtresse du grand-prieur de Vendôme. Cependant la plus redoutable des rivales de Mme de La Sablière,

1. Lettres de Mme de Sévigné, 4 août 1677.

c'était la bassette, le jeu qui faisait alors fureur. Mme de Sévigné a conté les angoisses et les amertumes de la rupture.

C'est pour cette prostituée de bassette qu'il a quitté cette religieuse adoration.... Elle regarda d'abord cette distraction, cette désertion; elle examina les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle, les voyages à Saint-Germain où il jouait, les ennuis, les ne savoir plus que dire; enfin, quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisait et le corps étranger qui cachait peu à peu tout cet amour brillant, elle prend sa résolution : je ne sais ce qu'elle lui a coûté; mais enfin, sans querelle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même; et, sans avoir quitté sa maison où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renonçait à tout, elle se trouve si bien aux Incurables, qu'elle y passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'était pas comme celui des malades qu'elle sert[1]....

Mme de Sévigné était-elle bien informée? Mme de La Sablière prit-elle d'elle-même la résolution de quitter La Fare? Les choses se passèrent un peu différemment, si l'on en croit un commentateur qui

1. *Lettres de Mme de Sévigné*, 14 juillet 1680.

a donné de la fable *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat*, une interprétation ingénieuse[1]. Cette fable est dédiée à Mme de La Sablière : j'ai tout à l'heure cité quelques vers du prologue. Elle aurait été composée à la fin de l'année 1679, et serait, par allusion, l'histoire de la rupture des deux amants.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société.

La Gazelle serait Mme de La Sablière, le Rat le jeune Sauveur, son professeur de mathématiques, le Corbeau Bernier, son philosophe, la Tortue La Fontaine, son poète; car ensemble, ils formaient une « douce société ».

La Gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un Chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit, et le Rat, à l'heure du repas
Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne [sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés? »
A ces paroles, la Tortue
S'écrie et dit : « Ah! si j'étois

1. Le docteur Netter, cité dans la notice de la fable XV du livre XII (Édition des Grands Écrivains de la France).

Comme un Corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger. »
Le Corbeau part à tire d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Prise au piège, et se tourmentant.

Le piège où l'imprudente s'est prise, c'est la grande passion que lui sut inspirer La Fare.

Il (le Corbeau) retourne avertir les autres à l'instant;
Car de lui demander quand, pourquoi ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eut fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la Gazelle est prise.
« L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la Gazelle. »

Ici la scène devient tout à fait vraisemblable. On se représente La Fontaine, avec son marcher lent.

Sauveur et Bernier devaient volontiers laisser au logis ce personnage peu expéditif.

Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne;
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.

A ce trait reconnaissez encore le bon La Fontaine; il se connaît bien, il sait qu'il arrivera trop tard, il n'en part pas moins au secours de son amie.

Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le Chasseur vient et dit : « Qui m'a ravi ma proie? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle;
Et le Chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la Tortue, et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,

Contrefait la boiteuse et vient se présenter.
L'Homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le souper du Chasseur.

Dans ce dénouement voyez, si vous le voulez, La Fare passant sa colère sur le bonhomme et Mme de La Sablière survenant pour sauver La Fontaine du courroux de l'amant déçu.

Tout cela est pure conjecture. D'ailleurs les péripéties sont tirées du *Livre des Lumières* de Bidpaï, où La Fontaine a puisé le sujet de tant de fables. Mais pourquoi choisit-il tout exprès cet apologue pour le dédier à Mme de La Sablière ?

Même si La Fontaine n'a jamais songé à ces allusions, il n'est pas inutile de relire cette fable : il y a mis le plus fin, le plus tendre de sa sensibilité, et elle nous fait mieux comprendre sa peine, lorsque se dispersa la « douce société » où il avait si longtemps vécu.

Mme de La Sablière n'avait quitté La Fare que pour se donner à Dieu. Désormais elle suivait la voie étroite : ce n'était pas le chemin de La Fontaine.

Elle n'abandonna pas le monde tout de suite.

Dans les années qui suivirent, elle garda un bel hôtel rue Saint-Honoré, elle continua d'héberger La Fontaine, de lire ses vers, de veiller sur sa vieillesse aventureuse. Mais chaque jour elle s'adonnait davantage à la charité et à la pénitence, elle s'y adonnait de tout son cœur passionné. Elle finit par aller loger à l'hôpital des Incurables avec une seule servante, et se mit sous la direction de l'abbé de Rancé. Aux rudes mortifications qu'elle s'imposait, se joignirent alors les atroces douleurs d'un cancer.

Elle avait d'abord ignoré la nature de son mal.

Quand je m'en aperçus, écrivait-elle à Rancé [1], je me prosternai devant Notre-Seigneur avec larmes et lui demandai avec un sentiment très vif de me l'ôter ou de me donner la patience de le supporter. Je puis vous protester que, depuis ce moment, je n'ai pas formé un désir sur cela, Dieu m'ayant fait la grâce d'ajouter à la tranquillité que j'avais devant, un calme que je ne puis vous exprimer. Il me semble que c'est un effet de l'amour de Dieu envers moi qui a tellement augmenté celui que j'avais dans le cœur, que j'en suis beaucoup plus remplie. Ce qui me fait peine est une certaine mollesse, il me semble, quelquefois de me coucher plus tôt et de me lever plus tard. Je pourrais peut-être,

1. Les lettres de Mme de La Sablière à Rancé ont été publiées par M. Anatole France (*La vie littéraire*, t. IV).

et même je crois avoir sur cela plus d'exactitude. Car je sens que cela attire mon attention par la douleur. Enfin il est impossible, et je m'en aperçois à tout moment, que mes journées ne soient remplies d'infidélités. C'est la seule peine que j'aie et qui n'est pas prête à finir, puisque j'ai bien peur de n'en voir la fin qu'avec ma vie, dont les souvenirs me font trembler....

Et peu de temps avant sa mort (janvier 1693) elle envoyait ce billet à son directeur :

La maladie que j'ai augmente tous les jours, mon très R. P. Il y a apparence qu'elle n'ira pas loin. Je vous supplie très humblement que le mal que j'ai ne soit jamais su de personne, pas plus après ma mort que pendant ma vie. Dieu vous récompensera sans doute de tous les biens que vous m'avez faits. Et je l'en prie de tout mon cœur. Je me sens toujours la même tranquillité et le même repos, attendant l'accomplissement de la volonté de Dieu sur moi. Je ne désire autre chose.

Elle mourut le 6 janvier 1693.

Vers le même temps, La Fare, qui rimait à ses heures, comme son inséparable compagnon, l'abbé de Chaulieu, composait le « madrigal » que voici :

De Vénus Uranie [Mme de La Sablière], en ma verte jeunesse,
Avec respect j'encensai les autels,
Et je donnai l'exemple au reste des mortels
De la plus parfaite tendresse.

Cette commune loi qui veut que notre cœur
De son bonheur même s'ennuie,
Me fit tomber dans la langueur
Qu'apporte une insipide vie.
Amour, viens, vole à mon secours,
M'écriai-je, dans ma souffrance;
Prends pitié de mes tristes jours.
Il m'entendit et, par reconnaissance
Pour mes services assidus,
Il m'envoya l'autre Vénus,
Et d'amours libertins une troupe volage,
Qui me fit à son badinage.
Heureux si de mes ans je puis finir le cours
Avec ces folâtres amours!

Son vœu fut exaucé : l' « autre Vénus » resta sa compagne. On l'appelait, dans la Société du Temple, *M. de la Cochonière.* Il mourut à soixante-neuf ans, perdu de crapule, d'ivrognerie et de mangeaille.

La Fontaine demeura le plus fidèle et le plus tendre des amis de la convertie. De son affection il a donné des preuves touchantes, comme cette recommandation qu'il fit à Racine et que nous avons déjà rappelée : « Ne montrez ces vers à personne, car Mme de La Sablière ne les a pas encore vus. » Mais le plus émouvant de ces témoignages est l'admirable épître qu'il lut à la fin de la séance où il fut reçu académicien.

Ce jour-là il fit sa confession publique, étrange confession, sans ferme propos de ne plus pécher, mélancolique et souriant aveu d'une inguérissable faiblesse, le plus beau commentaire qu'un poète ait jamais donné de l'éternel *video meliora proboque, deteriora sequor.*

Il n'ignore pas que sa Muse, aussi bien que ses jours,

Touche de son déclin l'inévitable cours.

Il sait

Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.

Il sait que le temps passe : d'un regard il embrasse sa vie écoulée et s'accuse de toutes ces passions dont il se glorifiait autrefois dans l'*Hymne à la Volupté.*

Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre :
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques;
Les romans, et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois;
Cent autre passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années

Et cependant réparer, expier, comme l'a fait son amie pénitente, il n'en a point le courage.

Si j'étois sage, Iris...

Iris! jamais il ne cessera de donner ce sobriquet mythologique à celle qui, maintenant, n'est plus qu'une garde-malade occupée à veiller, consoler et ensevelir les misérables.

Si j'étois sage, Iris (mais c'est un privilège
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avois un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrois vos leçons, au moins en quelque chose :
Les suivre en tout, c'est trop ; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces;
Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser!
J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser?
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos.
Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère.
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent;
On te veut là-dessus dire un mot en passant :

Tu changes tous les jours de manière et de style;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile;
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien! prends, si tu veux, encor d'autres chemins :
Invoque des neufs Sœurs la troupe toute entière;
Tente tout, au hasard de gâter la matière,
On le souffre excepté tes contes d'autrefois. »

Cette bonne conseillère, c'est Iris qui consentirait à mesurer la pénitence aux forces de son poète.

J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voie.

Presque! tout l'homme est là. Et il dessine de lui-même un portrait dont la ressemblance est si frappante que jamais on ne peindra mieux La Fontaine. Quelle image du poète vaudrait celle-ci?

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles :
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours;
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

Il se résigne donc à subir la loi de son humeur :

Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
. . . .
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

Il distingue clairement la route où son amie voudrait l'engager : il faudrait commencer à vivre.

Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité;
Faire usage du temps et de l'oisiveté;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême;
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

C'est là-dessus que finit la confession. La Fontaine publiera de nouveaux contes; il restera « volage en vers comme en amours »; il ne renoncera pas aux Philis; quant aux « honneurs dus à l'Être suprême », huit années encore passeront avant qu'il songe à s'en acquitter.

VI

LA VIEILLESSE ET LA CONVERSION



Photo. de la Librairie Larousse

JEAN DE LA FONTAINE

Gravé par Edelinck d'après Rigaud

(1690)

I. — LA FONTAINE ET LE ROI.

En contant la vie de l'abbé de Chaulieu[1], Sainte-Beuve a ouvert sur l'histoire du Grand Siècle cette large perspective : « Il y a deux siècles de Louis XIV : l'un noble, majestueux, magnifique, sage et réglé jusqu'à la rigueur, décent jusqu'à la solennité, représenté par le Roi en personne, par ses orateurs et ses poètes en titre, par Bossuet, Racine, Despréaux; il y a un siècle qui coule dessous, pour ainsi dire, comme un fleuve coulerait sous un large pont, et qui va de l'une à l'autre Régence, de celle de la Reine-mère à celle de Philippe d'Orléans. Les belles et spirituelles nièces de Mazarin furent pour beaucoup dans cette transmission d'esprit d'une Régence à l'autre, les duchesses de Mazarin, de Bouillon et tout leur monde; Saint-Évremond et les

1. *Causeries du lundi*, t. I.

voluptueux de son école; Ninon et ceux qu'elle formait autour d'elle, les mécontents, les moqueurs de tout bord. » A travers ce siècle-là, nous avons, en suivant La Fontaine, fait quelques excursions. Sainte-Beuve ajoute : « J'ai dit qu'il y a deux aspects du siècle ou règne de Louis XIV, l'aspect apparent imposant et noble, et le revers, le fond plus naturel, trop naturel, et où il ne faut pas trop regarder; ajoutons seulement qu'à une certaine heure, et au plus beau moment du règne, deux hommes montrèrent, en plus d'une œuvre, ce que pouvait le génie en unissant les deux tons, en rompant en visière au solennel, et en faisant parler hautement et dignement la nature : ces deux hommes sont Molière et La Fontaine. »

Jamais on n'a mieux marqué la place que La Fontaine a occupée dans son siècle, ni mieux montré comment son humeur, ses goûts, sa poétique, l'ont rendu rebelle à la discipline que Louis XIV entendait imposer à la littérature, comme à la Cour et à la nation tout entière.

Voilà pourquoi le Roi refusa toujours à La Fontaine les faveurs dont il combla Racine et Boileau.

Voltaire a donné cette explication : « Louis XIV traitait les fables de La Fontaine comme les tableaux

de Teniers dont il ne voulait voir aucun dans ses appartements. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'esprit autant de délicatesse que de grandeur. » Assurément Teniers eût fait une singulière figure dans un palais décoré par Le Brun. Mais les personnages de La Fontaine ne ressemblent nullement à des Teniers : dans les Fables, rien ne saurait blesser le goût le plus pur, le plus scrupuleux. Le Roi permit que le fabuliste dédiât son premier recueil au Dauphin, et il ne trouva pas mauvais que Fénelon fit servir les Fables à l'éducation du duc de Bourgogne. La Fontaine, cependant, n'eut aucune part aux bienfaits de Louis XIV, et, quand il se présenta à l'Académie, son élection fut différée sur l'ordre du Protecteur. Il faut donc chercher une autre raison. Les *Contes*? Ils paraissaient alors bien moins scandaleux qu'ils ne semblent aujourd'hui. La vie privée du poète? Les mœurs n'étaient pas si rigoureuses, surtout à la cour, qu'on pût faire grief à La Fontaine d'avoir quitté sa femme. Les relations du poète avec Fouquet et l'*Élégie aux Nymphes de Vaux*? Peut-être; mais le ressentiment du Roi eût-il persisté après la mort de Colbert? Il faut en revenir à la remarque de Sainte-Beuve : La Fontaine appartenait à une société qui, toujours, vécut en marge du

règne, hors de Versailles; il lui appartenait par ses amitiés et ses mœurs, étant des familiers de l'hôtel de Bouillon et plus tard du Temple, où les libertins s'assemblaient; il lui appartenait aussi par son esprit libre et frondeur : dans *les Animaux malades de la peste, les Obsèques de la Lionne*, *le Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre*, et dans bien d'autres fables, la majesté royale est mal respectée. Ne dites pas que n'ayant point tiré ces récits de son propre fonds, il n'y a pas vu malice. Un jour, discutant avec lui sur l'autorité absolue des rois, Racine allégua les pouvoirs donnés par Dieu à Saül. « Si les rois, répondit La Fontaine, sont maîtres de nos biens, de nos vies et de tout, il faut qu'ils aient le droit de nous regarder comme des fourmis à leur égard, et je me rends si vous me faites voir que cela soit autorisé par l'Écriture. » Il est vrai que Racine, inventant imperturbablement un texte sacré, répliqua : « L'Écriture a dit : *Tanquam formicæ deambulabitis coram rege vestro.* » Et La Fontaine fut convaincu. Enfin, par sa poésie imprégnée de tradition gauloise, par sa langue où abondent les mots du siècle précédent, La Fontaine était suspect à Louis XIV qui, dans tous ces archaïsmes, voyait une offense à la gloire de son règne. Ces accointances avec les libertins,

autant que cet attachement au vieux langage, alarmaient l'orgueil du monarque.

Il est probable que La Fontaine ne s'avisa point des raisons de sa disgrâce. Plus d'une fois il s'étonna que, pour d'autres si abondante, la manne ne tombât jamais pour lui. Mais cet irrégulier n'avait rien d'un révolté. Il n'était pas mauvais courtisan, et ne perdit jamais une occasion de louer le Roi en prose ou en vers. Il a maudit les ennemis du royaume, célébré les exploits et la sagesse de Louis XIV, décrit les beautés de Versailles; il a accepté avec bonne grâce sa mésaventure académique; et toujours il a mis dans l'éloge une pointe de familière bonhomie qui relevait la fadeur de la flatterie. Rien n'y a fait : le Roi est resté insensible.

II. — L'OLYMPE ET LE PARNASSE.

Le voici en pleine renommée. De grands esprits, comme Fénelon et La Bruyère, reconnaissent son génie. Ses vieux amis, Racine et Boileau, qui cependant appartiennent à l'ordre nouveau, demeurent ses admirateurs. Dans les salons et les ruelles où l'invitent les femmes les plus renommées pour

leur esprit, il est obligé de se faire accompagner d'un ami qui récite ses fables, voire ses contes, car il n'ose se fier à sa mémoire. Le public s'amuse des singularités de sa vie : c'est un thème inépuisable de bons mots et d'anecdotes. Enfin l'Académie l'a accueilli par un vote unanime.

De sa gloire, il supporte sans chagrin les ennuis, mais il voudrait bien en récolter les avantages, et le premier de tous, un peu d'argent, de cet argent qu'il méprise, mais sans lequel les loisirs de sa vieillesse lui paraîtraient insipides.

Peu à peu il a vendu presque tous ses biens de Champagne; il s'est même défait de la maison patrimoniale de Château-Thierry. Sans doute, il jouit toujours du logis que lui a gardé Mme de La Sablière; il ne le quittera qu'après la mort de son amie. Là il s'est fait un intérieur à son goût. Les bustes des grands philosophes de l'antiquité décorent la chambre où il a coutume de recevoir ses amis, Vergier, Saint-Dié, Hervart, et pour donner à ceux-ci le plaisir d'un peu de musique, il a fait apporter un clavecin; une « Chloris » vient y chanter des chansons.

La Chloris est jolie, et jeune, et sa personne
Pourroit bien ramener l'amour
Au philosophique séjour.

Je l'en avois banni ; si Chloris le ramène,
Elle aura chansons pour chansons[1].

Mais il est peu probable que Mme de La Sablière ait consenti à faire les frais des philosophes en terre cuite, du clavecin, et... de la Chloris.

Pour sortir d'embarras, à défaut des bienfaits du Roi, un seul moyen lui restait, celui dont alors tous les poètes usaient sans vergogne.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les Dieux, sa maîtresse et son roi,

dit La Fontaine. Là-dessus il raconte comment, pour reconnaître les louanges dont Simonide les avait comblés, Castor et Pollux donnèrent à leur poète un avis opportun et lui épargnèrent de recevoir un plafond sur la tête ; puis il conclut :

Je reviens à mon texte, et dis premièrement
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les Dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène,
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'il nous font [grâce :
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Etoient frères et bons amis[2].

1. Lettre à M. de Bonrepaus, 31 août 1687.
2. *Simonide préservé par les dieux.*

A restaurer cette fraternité de l'Olympe et du Parnasse, La Fontaine travailla de son mieux. Il loua son roi, — gratuitement. Il loua les « dieux », mais avec plus de profit.

Il avait commencé par les « déesses », et il avait dédié à Mme de Montespan le second recueil de ses fables.

. . . .
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces[1].

Puis ce fut le tour de celle qui supplanta Mme de Montespan, Mlle de Fontange, dont l'abbé de Choisy disait qu'elle était « belle comme un ange et sotte comme un panier ». La Fontaine, assurait que toutes les déesses de l'Olympe l'avaient faite à leur image :

Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, et Vénus sa beauté,
Flore son teint, et les Grâces leurs grâces[2].

Maintenant, les « dieux » de sa vieillesse, c'étaient les Conti et les Vendôme.

1. A Mme de Montespan, dédicace du livre VII des *Fables*.
2. Épître à Mme de Fontanges, v. 112 et suiv.

Pour les Conti, les neveux du grand Condé, il a composé des dédicaces, des épîtres, des épithalames. A l'aîné, Louis-Armand de Conti, il a envoyé un opuscule, intitulé : *Comparaison d'Alexandre, de César et de Monsieur le Prince*, qui est de sa prose la plus belle et la plus solide. De la veuve de Louis-Armand, fille de Louis XIV et de M[lle] de La Vallière, il a tracé ce ravissant portrait :

Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent au bois la nymphe et la bergère ;
L'herbe l'auroit portée ; une fleur n'auroit pas
    Reçu l'empreinte de ses pas [1].

Quant au plus jeune, le prince de la Roche-sur-Yon, qui devint prince de Conti après la mort de son frère, La Fontaine lui a dédié *le Milan*, *le Roi et le Chasseur*, et lui a adressé des lettres rimées, alertes et spirituelles.

Les Vendôme, arrière-petits-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, étaient, par leur mère, Laure Mancini, neveux de la duchesse de Bouillon, qui elle-même était cousine des Conti. La Fontaine était donc en pays de connaissance au château d'Anet où le duc tenait sa cour. Il retrouvera la même

1. *Le Songe*.

société à Paris dans l'hôtel du Temple, que le chevalier de Vendôme occupe en sa qualité de grand-prieur. Les mœurs des Vendôme, les fêtes d'Anet, les débauches du Temple forment un des chapitres les plus connus de la chronique scandaleuse pendant la dernière partie du règne de Louis XIV : je vous renvoie à Saint-Simon.

Lorsque La Fontaine publia *Philémon et Baucis*, où il dépeignait d'une manière aussi touchante qu'inattendue la félicité de deux vieux époux dont

Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent *la* flamme,

il eut la singulière pensée de dédier cette idylle innocente au duc de Vendôme, et, ce jour-là, il loua sans mesure.

Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.

Vendôme dut sourire à la pensée qu'on ne lui trouvait « nul défaut ». Il y en avait un du moins qui lui manquait, c'était l'ingratitude. Bien que *Philémon et Baucis* commençât par ce vers imprudent :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux,

il chargea l'abbé de Chaulieu, intendant de ses munificences, de faire quelques largesses à La Fontaine, et bientôt les relations entre le poète et le duc devinrent moins cérémonieuses. On en trouve la preuve dans les lettres et les épîtres de La Fontaine à Vendôme.

Citons quelques fragments d'une de ces lettres versifiées[1]. Cette poésie familière n'est pas un chef-d'œuvre : c'est une de ces gazettes rimées, comme La Fontaine avait coutume d'en adresser à ses amis et à ses protecteurs; mais elle jette une lumière assez crue sur une vieillesse dont on ne peut dire, comme de celle de Philémon et de Baucis, qu'elle fut « le soir d'un beau jour ».

On est dans l'été de 1689 : les troupes françaises sont entrées dans le Palatinat et y font de grands ravages; Spire, Worms, Oppenheim sont en flammes; Vendôme vient de prendre un commandement dans l'armée du Rhin.

Vous plaignez les peuples du Rhin.
D'autre côté le souverain
Et l'intérêt de notre gloire
Vous font courir à la victoire;

1. Lettre à Son Altesse Monseigneur le Duc de Vendôme, septembre 1689.

Vous n'aimez que guerre et combats,
Même au sang trouvez des appas.
Rarement voit-on, ce me semble,
Guerre et pitié loger ensemble.
Aurions-nous des hôtes plus doux,
Si l'Allemagne entroit chez nous?
J'aime mieux les Turcs en campagne
Que de voir nos vins de Champagne
Profanés par des Allemands :
Ces gens ont des hanaps trop grands;
Notre nectar veut d'autres verres.
En un mot, gardez qu'en nos terres
Le chemin ne leur soit ouvert :
Ils nous pourroient prendre sans verd.

Les propos de La Fontaine n'ont rien perdu de leur force, et ils sont très actuels.

Je néglige quelques plaisanteries à l'adresse du pape Innocent XI, qui était alors fort mal vu de la cour de France. Voici l'opinion de La Fontaine sur la Révocation de l'Édit de Nantes : il a approuvé cette mesure avec une énergie qui nous surprend un peu de la part d'un homme aussi indifférent aux choses de la religion, et qui vivait alors parmi des réformés, car les La Sablière étaient protestants : Mme de La Sablière s'était convertie avant la Révocation, mais sa fille Mme Muisson et son fils, Nicolas de La Sablière, avaient été forcés de se séparer de

leurs enfants et de s'exiler en Angleterre. Il est vrai que La Fontaine paraît trouver que le zèle du Roi dépasse la mesure.

Louis a banni de la France
L'hérétique et très sotte engeance.
Il tenta sans beaucoup d'effort
Un si grand dessein dans l'abord :
Les esprits étoient plus dociles.
Notre Roi voyant quelques villes
Sans peine à la foi se rangeant,
L'appétit lui vint en mangeant.

C'est la vérité même : les premières conversions en masse aveuglèrent Louis XIV sur les difficultés et les iniquités de son entreprise.

Abandonnant les choses de la guerre et de la politique, La Fontaine aborde, sans transition, un sujet qui le touche de beaucoup plus près. L'abbé de Chaulieu lui a promis quelque argent de la part du duc.

Il veut accroître ma chevance :
Sur cet espoir, j'ai par avance
Quelques louis au vent jetés,
Dont je rends grâce à vos bontés.
. . . .
Le reste ira, ne vous déplaise,

En vins, en joie, *et cætera.*
Ce mot-ci s'interprétera
Des Jannetons, car les Clymènes
Aux vieilles gens sont inhumaines.
Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'emploie un peu de votre or
A payer la brune et la blonde;
Car tout peut aimer en ce monde.
Non que j'assemble tous les jours
Barbe fleurie et les Amours.

Ensuite il donne au Duc les dernières nouvelles de la société du Temple :

Nous faisons au Temple merveilles.
L'autre jour on but vingt bouteilles;
Renier [1] en fut l'architriclin.
La nuit étant sur son déclin,
Lorsque j'eus vidé mainte coupe,
Lanjamet, aussi de la troupe,
Me ramena dans mon manoir.
Je lui donnai, non le bonsoir,
Mais le bonjour : la blonde Aurore,
En quittant le rivage maure,
Nous avoit à table trouvés,
Nos verres nets et bien lavés,
Mais nos yeux étant un peu troubles,
Sans pourtant voir les objets doubles.

1. Élève de Lulli.

Jusqu'au point du jour on chanta,
On but, on rit, on disputa.
On raisonna sur les nouvelles;
Chacun en dit, et des plus belles.
Le grand prieur eut plus d'esprit
Qu'aucun de nous sans contredit;
J'admirai son sens : il fit rage;
Mais, malgré tout son beau langage
Qu'on étoit ravi d'écouter,
Nul ne s'abstint de contester.

Ces diverses confidences en disent assez sur les divertissements de la vieillesse de La Fontaine. Il est superflu d'insister sur ses lettres à Mme Ulrich, personne belle, spirituelle et d'une galanterie sans mesure, qui tenait une sorte de tripot dans la rue de l'Université. On ignore combien de temps il demeura chez elle, mais on sait qu'il laissa entre ses mains nombre de manuscrits, car ce fut elle qui édita les œuvres posthumes. On sait aussi par ses lettres qu'il ne refusait pas « les perdrix, le vin de Champagne, les poulardes avec une chambre chez le marquis de Sablé[1] », un des amants de Mme Ulrich.

1. Lettre à Mme Ulrich, octobre 1688.

III. — DANS LE PARC DE BOIS-LE-VICOMTE.

La Fontaine trouva sur son chemin une seconde La Sablière. Françoise le Rogois de Bretonvilliers avait épousé le financier d'Hervart. Elle était d'une rare beauté. Le mutuel amour des deux époux émerveillait La Fontaine. « Comment, écrivait-il, M. d'Hervart cesseroit-il d'aimer une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit doux et qui l'aime de tout son cœur[1]? » Mme d'Hervart entoura le vieux poète de soins et d'affection. Elle le chapitrait sans sévérité, car la société des Hervart n'était pas bégueule, et un des familiers de la maison, l'abbé Vergier, composait des contes auprès desquels ceux de La Fontaine peuvent passer pour édifiants. La morale que la jeune femme prêchait à son ami était donc indulgente. Elle eût seulement voulu mettre un peu de décence dans cette existence désordonnée, obliger La Fontaine à porter un habit moins troué, le décourager d'aller chez les « Jeannetons », le retenir auprès d'elle à la campagne, dans son château de Bois-le-Vicomte. C'était peine perdue : notre homme aimait tendre-

1. Lettre à M. de Bonrepaus, 31 août 1687.

ment son amie, la payait en vers charmants de ses attentions et de ses conseils, mais s'évadait, à la première occasion, pour retourner chez le grand prieur, chez Mme Ulrich, ou ailleurs.

C'est sous les ombrages de Bois-le-Vicomte qu'il nous plaît de nous représenter La Fontaine septuagénaire, tel que nous le montre l'admirable portrait aujourd'hui conservé au musée de Versailles : dans un visage dont la sécheresse et les rides laissent voir le ravage des années et la fatigue de la vie, des yeux brillant d'une juvénile, d'une enfantine clarté, un long nez qui flaire toutes les voluptés, des lèvres fines et malicieusement serrées, un fort menton dont la rondeur intacte trahit toutes les sensualités. Voilà bien le héros de la mésaventure, que lui-même a, un jour, si joliment contée dans une lettre à Vergier :

Qu'avoit affaire M. d'Hervart de s'attirer la visite qu'il eût dimanche? Que ne m'avertissoit-il? Je lui aurois représenté la foiblesse du personnage, et lui aurois dit que son très humble serviteur étoit incapable de résister à une fille de quinze ans qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche et des regards... Je vous en fais juge; sans parler de quelques autres merveilles, sur lesquelles M. d'Hervart m'obligea de jeter la vue. Que ne me fit-il la description tout entière de Mlle de Beaulieu? Je

serois parti avant le dîner; je ne me serois pas détourné de trois lieues comme je fis, ni n'aurois été, comme un idiot, me jeter dans Louvres, c'est-à-dire dans un village qui n'en est écarté que d'un quart de lieue, plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. La pluie me fit arrêter près de deux heures à Auney. J'étois encore à cheval qu'il étoit près de dix heures. Un laquais, le seul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avois quitté la vraie route, et me remit dans la voie en dépit de Mlle de Beaulieu, qui m'occupoit tellement que je ne songeois ni à l'heure ni au chemin. Mais cela ne servit de rien : il fallut gîter au village. Vous voyez, monsieur, que, sans la visite qu'elle nous fit, je n'aurois pas eu un gîte dont il plaise à Dieu vous préserver. J'eus beau dire l'oraison de Saint Julien, Mlle de Beaulieu fut cause que je couchai dans un malheureux hameau... [1].

Et pendant trois jours La Fontaine rêve de Mlle de Beaulieu; puis il écrit à Vergier pour le charger de remettre à la jeune fille une jolie déclaration :

Amarante est jeune et belle;
Je suis vieux sans être beau,
Et vais pour quelque rebelle
M'embarquer tout de nouveau.

Il s'embarque, et, dans ses petits vers, le Printemps, l'Aurore, les lis, les roses, toutes les antiques

1. Lettre à M. l'abbé Vergier, 4 juin 1688.

fanfreluches de la muse galante, reprennent soudain grâce et fraîcheur, rajeunies par l'immortelle jeunesse du vieil amoureux. Et tant pis si Mlle de Beaulieu s'en divertit! « A quoi, dit-il, servent les radoteurs qu'à faire rire les jeunes filles ? »

Et c'est encore dans ces mêmes jardins de Bois-le-Vicomte qu'il faut évoquer une dernière image de La Fontaine : ce n'est pas la moins charmante, et c'est peut-être la plus vraie. On la trouve dans une lettre de Vergier à Mme d'Hervart.

Je voudrois bien le voir aussi
Dans ces charmants détours que votre parc enserre
Parler de paix, parler de guerre,
Parler de vers, de vin, et d'amoureux souci;
Former d'un vain projet le plan imaginaire,
Changer en cent façons l'ordre de l'Univers;
Sans douter, proposer mille doutes divers;
Puis tout seul s'écarter comme il fait d'ordinaire,
Non pour rêver à vous qui rêvez tant à lui,
Non pour rêver à quelque affaire,
Mais pour varier son ennui.

Et Vergier ajoutait : « Car vous savez, madame, qu'il s'ennuie partout, et même (ne vous en déplaise) quand il est auprès de vous, surtout quand vous vous avisez de vouloir régler ses mœurs ou sa dépense [1]. »

1. Lettre de Vergier à Mme d'Hervart.

On peut se demander si La Fontaine s'ennuyait autant que Vergier l'a pensé. Comme lui-même ne nous en a jamais rien dit, Vergier a dû se tromper.

IV. — LA CONVERSION.

Au milieu du mois de décembre 1692, La Fontaine, qui avait déjà passé par des crises de rhumatisme, tomba très gravement malade. Il était alors dans sa soixante-douzième année et demeurait encore chez Mme de La Sablière, rue Saint-Honoré. Ayant su la maladie de son paroissien, le curé de Saint-Roch chargea un de ses vicaires de l'aller visiter. Ce vicaire, l'abbé Pouget, jeune prêtre de vingt-six ans, docteur en Sorbonne et qui, trois ans plus tard, devait entrer à l'Oratoire, était d'esprit janséniste : il figure au Nécrologe de Port-Royal comme un « Ami de la vérité », et devait être dans la suite un des premiers « appelants » de la Bulle. Il avait du coup d'œil, de la finesse, et, pour le salut des âmes, un zèle un peu brusque, un peu rude : on en jugera[1].

1. La relation de la conversion de La Fontaine par l'abbé Pouget a été réimprimée par Émile Deraine dans ses *Nouvelles Notes d'histoire sur Château-Thierry du* XVIe *au* XIXe *siècle.*

Il commença par décliner la mission qu'on lui voulait confier, alléguant sa jeunesse, son inexpérience. Mais le curé insista : le vicaire obéit.

Il prit avec lui un ami commun, « homme, dit-il, de beaucoup d'esprit et qui était intime de M. de La Fontaine », (peut-être Maucroix ; plus probablement Racine) et se présenta chez le malade pour savoir de ses nouvelles. Insensiblement il mit la conversation sur les vérités de la religion. La Fontaine n'éluda pas l'entretien, mais avoua combien il lui répugnait d'admettre l'éternité des peines : « Je me suis mis depuis quelque temps, dit-il, à lire le *Nouveau Testament* ; je vous assure que c'est un fort bon livre, oui, par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu, c'est celui de l'éternité des peines ; je ne comprends pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu. » A quoi l'ecclésiastique répondit qu'il n'était point nécessaire de comprendre, qu'il suffisait de croire à la révélation, que, du reste, l'éternité des peines était fondée en raison, et, comme il était tout frais émoulu de la Sorbonne, il cita abondamment saint Augustin, les Pères, les théologiens, si bien que sous ce déluge de preuves La Fontaine se rendit et pria le vicaire de revenir le voir. Quelques heures plus tard, le vicaire était là prêt à reprendre la con-

troverse. Pendant dix ou douze jours, le tête-à-tête se renouvela.

L'abbé Pouget a dit l'impression que lui laissèrent ces longues conversations.

M. de La Fontaine n'avait jamais été absolument mécréant, mais aussi c'était un homme qui, comme tout le monde sait, n'avait jamais fait de la religion son capital. C'était un homme abstrait qui ne pensait guère de suite, qui avait quelquefois de très agréables saillies, qui d'autres fois paraissait avoir peu d'esprit, qui ne s'embarrassait de rien et qui ne prenait rien fort à cœur. La maladie le mit en état de faire des réflexions sérieuses. Je lui ai connu, pendant ce temps-là, un grand fond de bon sens. Il saisissait le vrai, et il s'y rendait; il ne cherchait point à chicaner. Il me parut agir avec droiture et bonne foi, et il me dit que s'il prenait le parti de se confesser, je verrais qu'il le ferait tout de de son mieux et qu'il ne jouerait pas la comédie....

Il finit par se décider à une confession générale, et certes ne joua pas la comédie. D'ailleurs, cette confession générale, ne l'avait-il pas déjà faite à tout venant, sans réticence comme sans forfanterie? Son confesseur lui avait promis de venir à son secours « par les différentes questions qu'il lui ferait, par rapport à chaque âge de sa vie, sur les commandements de Dieu et de l'Église ». Nous n'avons pas fait autre chose, quand, feuilletant ses

ouvrages, nous y avons relevé presque à chaque page l'aveu de ses faiblesses.

L'abbé Pouget avait raison : jamais La Fontaine n'avait été « absolument un mécréant », mais toute religion avait été absente de sa vie. Il croyait en Dieu. L'ordre qui règne dans l'univers est la seule raison qu'il ait jamais donnée de sa croyance. « Dieu fait bien ce qu'il fait », et la preuve, c'est que les citrouilles ne poussent pas sur les chênes! Puis, ayant donné ce satisfecit à la Providence, il se jugeait quitte avec elle. Les dieux de l'Olympe lui étaient plus familiers que les saints du Paradis. Son imagination était à tel point hantée de mythologie que, nous qui sommes devenus assez ignorants de la fable antique, nous nous trouvons parfois embarrassés pour comprendre du premier coup tels ou tels vers de La Fontaine. Vis-à-vis du paganisme, son sentiment ressemblait à celui de tant de nos contemporains vis-à-vis du christianisme : il avait la piété sans la foi, mais de cette piété, de cette tendre piété sa poésie était pénétrée. Quant à sa morale, tout épicurienne, il ne se fût jamais avisé de la réduire en maximes philosophiques, mais elle était la fidèle servante de ses goûts et de ses passions,

L'effet bon ou mauvais de *son* tempérament.

A vingt ans, il avait passé par l'Oratoire où des maîtres chrétiens avaient, sans doute, cherché à lui enseigner la théologie et la vertu : qu'en avait-il retenu ?

Il s'était bien gardé de prendre parti dans les grandes disputes religieuses qui enflammaient son siècle. La lecture des *Provinciales* l'avait diverti et lui avait inspiré une épigramme et une amusante ballade : *Escobar suit un chemin de velours*, où du reste il approuvait la condamnation de Jansenius, « auteur de vains débats ». Un moment, on eut, il est vrai, la surprise de le trouver en relations avec les messieurs de Port-Royal. En 1671, un personnage équivoque, l'oratorien Loménie de Brienne, avait persuadé aux jansénistes de publier un choix de « poésies chrétiennes » sous la caution de La Fontaine, et de dédier le tout au jeune prince de Conti : La Fontaine avait donné son nom, écrit la dédicace et une traduction du psaume *Diligam te, Domine*. Bien plus, deux ans après, sur le conseil d'on ne sait qui, il fit d'un récit de saint Jérôme, traduit par Arnauld d'Andilly, le pieux et détestable poème de la *Captivité de Saint-Malc*. Il serait téméraire d'en conclure qu'il sentit alors une velléité, même fugitive, d'amender ses mœurs : la fastidieuse médiocrité de *Saint-Malc* montre quel

ennui accablait La Fontaine tandis qu'il bâclait l'éloge de la chasteté; de ces 550 vers on n'en peut guère sauver que quatre, mais il faut les sauver. Le saint obligé de vivre auprès d' « une dame encor jeune et sage en sa conduite », supplie le Seigneur de le défendre contre la tentation :

Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante;
Son exemple est puissant, ses yeux le sont aussi.
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci [1].

D'ailleurs il venait tout justement de publier la troisième partie de ses *Contes* qui finit par *le Petit Chien*, et allait publier la quatrième qui commence par *Comment l'esprit vient aux filles*. Il tenait les jansénistes pour des personnages un peu tristes, « gens d'esprit et bons disputeurs ». N'eut-il pas un jour l'étrange pensée de dédier un de ses contes à Arnauld d'Andilly? Et Boileau, dit-on, eut peine à lui faire entendre que le vieux solitaire ne lui en témoignerait aucune gratitude. Jamais lui qui tant rêvait, n'a rêvé de l' « affreux vallon » de Port-Royal.

1. *La captivité de saint Malc*, v. 205 et suiv.

Il avait beaucoup raillé le clergé, les moines et les nonnes : ses contes les plus licencieux se passent au couvent. Il se moque un peu de nous, quand il allègue, pour son excuse, le dérèglement des religieux et des religieuses :

Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici [1].

En réalité, il ne fait que suivre l'exemple de ses maîtres Boccace, Marot, Rabelais et tous les vieux conteurs; il le suit sans scrupule, sans remords.

Il avait eu sous les yeux bien des spectacles qui eussent pu troubler sa philosophie anacréontique : Racine avait quitté le théâtre et la Champmeslé pour se réconcilier avec Port-Royal et épouser Catherine de Romanet; Mme de La Sablière s'était retirée aux Incurables, et expiait dans une vie pénitente les péchés de la chair et de l'esprit; Condé avait fait ses Pâques après dix-sept ans d'irréligion et mourait pieusement; Louis XIV épousait Mme de Maintenon; enfin les courtisans,

Peuple caméléon, peuple singe du maître,

1. *Le Psautier*, v. 19 et suiv.

donnaient dans la dévotion ou l'hypocrisie. Ces changements l'avaient surpris; mais il était aussi incapable de dévotion que d'hypocrisie. Tout ce qu'il demandait au Ciel était de rester « amoureux et bon poète » jusqu'à quatre-vingt-deux ans. « C'est du Ciel, expliquait-il, dont il est fait mention au pays des Fables que je veux parler : car celui que l'on prêche à présent en France, veut que je renonce aux Chloris, à Bacchus et à Apollon.... Je concilierai tout cela le moins mal et le plus longtemps qu'il me sera possible ». Il se promettait donc de continuer à servir les trois divinités « et ce qui s'ensuit; avec la modération requise, cela s'entend[1] ».

Jusqu'à l'heure de la grâce, il avait été tel que lui-même s'était dépeint dans une jolie lettre à Saint-Evremond :

« Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un livre ;
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste univers;
Citoyen qui, voyant un monde si divers,

1. Lettre à M. de Bonrepaus, 31 août 1687.

Rend à son auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux sons,
Il est vrai, sont peu nécessaires :
Mais qui dira qu'ils soient contraires
A ces éternelles leçons?
On peut goûter la joie en diverses façons :
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et recherchant de tout les effets et les causes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau,
Pourvu que ce dernier se traite à la légère,
Et que la nymphe ou la bergère
N'occupe notre esprit et nos yeux qu'en passant :
Le chemin du cœur est glissant[1].

Voilà quel était le pénitent de l'abbé Pouget : une âme droite, naïve, franche, et qui devait offrir peu de résistance à l'appel de la grâce, puisqu'elle n'avait jamais contesté le premier article du *Credo*. La Fontaine avait violé sans relâche le sixième et le neuvième des commandements de Dieu; toutefois il y a des repentirs et des engagements qui ne coûtent guère à un vieillard de soixante-treize ans se sachant malade à en mourir. Mais La Fontaine était poète : il fallait obtenir de lui qu'il condamnât non seulement sa vie, qui était bien près de

1. Lettre à M. de Saint-Évremond, 18 décembre 1687.

finir, mais aussi ses ouvrages qu'il jugeait innocents. Avant de l'admettre à la participation des sacrements, l'abbé Pouget exigeait de lui le désaveu public des *Contes* en présence de l'Académie française, puis la promesse « de ne jamais plus contribuer à l'impression ou au débit du livre et de consacrer désormais son talent à des ouvrages de piété, jamais à des ouvrages qui y fussent contraires ».

La Fontaine eut peine à accepter les conditions de son confesseur. « Il ne pouvait pas, dit l'abbé Pouget, s'imaginer que le livre des *Contes* fût un ouvrage si pernicieux, quoiqu'il ne le regardât pas comme un ouvrage irrépréhensible et qu'il ne le justifiât pas. Il protestait que ce livre n'avait jamais fait de mauvaise impression sur lui en l'écrivant, et il ne pouvait pas comprendre qu'il pût être si fort nuisible aux personnes qui le lisaient. Ceux qui ont connu plus particulièrement M. de La Fontaine, n'auront point de peine à convenir qu'il ne faisait point de mensonge en parlant ainsi, quelque difficile qu'il paraisse de croire cela d'un homme d'esprit et qui connaissait le monde ».

L'abbé Pouget tint bon; La Fontaine céda. Il céda encore quand l'abbé Pouget lui imposa de détruire une comédie qu'il devait bientôt remettre

aux comédiens. Le manuscrit fut jeté au feu. La Fontaine reçut l'absolution.

Le 13 février 1693, accompagné d'une délégation de l'Académie française, l'abbé Pouget porta le Saint-Sacrement au malade qui était sur un fauteuil. « La chambre, écrit l'abbé, fut aussitôt remplie de monde, et d'un monde choisi, car le bruit de l'action que M. de La Fontaine allait faire s'était répandu, et un grand nombre de personnes de qualité et de gens d'esprit se joignirent à Messieurs les Académiciens et voulurent être les témoins du spectacle. »

Peut-être eût-on pu épargner au pénitent cette mise en scène, ce concours de badauds et adoucir la déclaration humiliante qu'il dut adresser à l'assistance et dont les termes lui avaient été certainement dictés. Il se soumettait sans réserve à toutes les conditions exigées de lui, et dans quels termes !

Il est d'une notoriété qui n'est que trop publique, que j'ai eu le malheur de composer un livre de contes infâmes. En le composant, je n'ai pas cru que ce fût un ouvrage aussi pernicieux qu'il l'est. On m'a sur cela ouvert les yeux, et je conviens que c'est un *livre abominable*. Je suis très fâché de l'avoir écrit.... Je voudrois que cet ouvrage ne fût jamais sorti de ma plume, etc....

L'abbé prit acte des promesses, durement, impitoyablement; La Fontaine reçut le Saint-Viatique « avec un extérieur qui marquait une profonde humiliation et de grands sentiments de piété ».

Le même jour, un gentilhomme envoyé par le duc de Bourgogne remit à La Fontaine une bourse de cinquante louis pour le dédommager du profit qu'il eût tiré d'une nouvelle édition des *Contes* prête à paraître en Hollande. C'est l'abbé Pouget qui mentionne cette « belle action » du prince alors âgé de douze ans. Cinquante louis! s'il se fût agi de payer la dédicace d'un poème, rien de plus naturel : c'était l'usage. Mais cette libéralité accordée à un converti, quelques heures après sa conversion! il n'a pas tort, le biographe de La Fontaine qui observe à ce propos : « L'intention était excellente, mais il nous semble que le moment fut mal choisi. »

Revenu à la santé il se rendit à l'Académie et y renouvela sa déclaration.

V. — LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES.

Tandis qu'il était malade, Mme de La Sablière était morte. Il fut alors recueilli par ses amis d'Hervart dans leur hôtel de la rue Plâtrière. Il passa les deux dernières années de sa vie dans cette somptueuse maison dont les plafonds décorés par Mignard représentaient l'apothéose de Psyché et l'histoire d'Apollon. Plus d'une fois le vieux poète dut contempler, avec un plaisir mêlé de remords, les gracieuses figures qui avaient enchanté ses trop païennes rêveries, et plus d'une fois chasser d'un signe de croix le Malin qui lui chuchotait à l'oreille : « Toutes ces divinités, tu les as chantées; regarde l'aventure de Daphné dont tu fis un opéra; vois le Parnasse où, parmi le chœur des Muses, tu contais à Apollon la froideur, puis le soudain baiser de Clymène; et vois Psyché, mère de cette « Volupté « divine » que tu célébrais dans les bosquets de Versailles. » Mais il s'agissait bien de Daphné, d'Apollon et de Psyché; maintenant il fallait tenir ses promesses et penser à son salut. La Fontaine émerveilla par sa constance ceux qui connaissaient sa naturelle fragilité — « vrai dans sa pénitence,



JEAN DE LA FONTAINE

Portrait attribué à Largillière

(Musée de Versailles)

dit l'abbé d'Olivet, comme il l'avait été dans tout le reste de sa conduite et n'ayant jamais songé à tromper ni Dieu, ni les hommes ».

Il se mit donc à paraphraser des psaumes et des proses. Il s'en acquitta de son mieux : son *Dies iræ* n'est pas un des chefs-d'œuvre de la poésie sacrée, mais il est plus facile à un vieil homme de changer sa vie, qu'à un vieux poète de renouveler sa poésie.

On fit courir le bruit qu'il était sorti de sa maladie, la raison atteinte, presque en enfance. « Sa tête est très affaiblie », écrivait Ninon de Lenclos à Saint-Évremond, qui, à son tour, écrivait à la duchesse de Mazarin : « A son âge et au mien, on ne doit pas s'étonner qu'on perde la raison, mais qu'on la conserve.... Le mal n'est pas d'être fou, mais d'avoir si peu de temps à l'être ». En vérité, Saint-Évremond, Ninon et les autres étaient vexés d'une conversion qui réjouissait les dévots, et, de dépit, ils allaient répétant que le bonhomme était gâteux. Or jamais La Fontaine ne fut plus actif, plus laborieux que dans les mois qui suivirent sa convalescence.

Il retourna à Château-Thierry où jamais il n'avait cessé de faire de plus ou moins longs séjours. Ce fut la dernière fois qu'il revint au pays natal. Revit-il sa femme? Lui demanda-t-il pardon de ses

torts? Les deux vieux époux se réconcilièrent-ils? Jusqu'au bout l'on est condamné à ne pas savoir grand'chose de la vie conjugale de La Fontaine.

Une lettre qu'il écrivit à Maucroix le 26 octobre 1693 et dont le texte complet ne fut mis au jour qu'en 1911[1], va nous faire entrer de plain pied dans l'existence quotidienne du vieillard, nous montrer ses travaux, ses occupations, ses soucis. On jugera si tout cela révèle une « tête affaiblie ».

Il envoie à son ami une copie de son *Dies iræ* et lui donne quelques nouvelles des récents événements d'Italie : la défaite du duc de Savoie, l'attitude du pape, etc.... On a déjà noté, à plusieurs reprises, combien il s'intéressait aux affaires de la politique et de la guerre : il y avait en lui l'étoffe d'un bon gazetier. Puis il annonce à Maucroix qu'il lui adressera toutes ses hymnes, « quand il les aura mises un peu plus au net », et le prie de les comparer à celles de Messieurs de Port-Royal. Il lui prodigue les conseils pour ses traductions.

Je te conseille de traduire l'action des « Fourches Caudines » qui est dans Tite-Live avec les harangues de part et d'autre. Jamais les Romains ne m'ont semblé si grands et si pleins de cœur qu'en ceste rencontre; je

1. Cette lettre publiée par la Société des bibliophiles lyonnais a été réimprimée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1911.

ne m'étonne pas que ce peuple se soit rendu maître de l'univers. La dissertation de cet historien sur ce qui regarde Alexandre est bonne aussi à traduire. Mande-moy où je pourray trouver ton *Rationarium Temporum* [c'était un abrégé chronologique de l'histoire de l'univers] et ton *Sanderus* [c'était une histoire du schisme de l'Angleterre]. Envoye-moi incessamment ton « Dialogue *de Causis* », et le reste que tu as traduit de Tite-Live et que tu m'as desjà envoyé et que je t'ay renvoyé avec quelque peu de notes; tu y joindras pareillement l'*Asterius* et tes dialogues *de Contemnenda Morte*, *de Amicitia* et *de Senectute;* il te faudra traduire aussi les *Offices*. Voilà bien de la besogne; mais qu'y faire? *Je mourrois d'ennui si je ne composois plus.*

C'est le cri des vieux hommes de lettres, surtout de ceux qui furent autrefois les plus nonchalants. Aux approches de la mort, la paresse leur devient intolérable : c'est l'heure du « long espoir » et des « vastes pensées ». — « J'ai un grand dessein, poursuit La Fontaine, où tu pourras m'ayder, je ne te diray pas ce que c'est, que je ne l'aye avancé un peu davantage. » Et il ajoute, comme s'il devinait le sourire de Maucroix : « Je continue toujours à me bien porter, et ay un appétit et une vigueur enragés. Il y a cinq ou six jours que j'allay à Bois-le-Vicomte à pied, et sans avoir presque mangé; il y a d'icy cinq lieues assez raisonnables. »

Et la causerie continue à bâtons rompus, mêlant la politique, la récolte, les affaires de l'Académie, les anecdotes, les corrections de style, etc....

La *Gazette de Hollande* de vendredi n'est point encore venue, ny celle d'aujourd'hui, que je sache; je m'imagine qu'il y a quelque chose dans ce païs-là et en Angleterre qui ne va pas bien pour nos ennemis, et j'ay desjà vu la même chose plus d'une fois.

Je crois t'avoir mandé qu'un de mes amis avoit acheté du vin de Surêne nouveau assez bon, et qui ne luy revenoit qu'à huit sols la pinte rendu dans sa cave; mandemoy quelles ont esté vos vendanges, et si vos seigles et vos bleds sont bien levez; ils le sont fort bien autour de Chasteau-Thierry et en ce pays, mais les clameurs du peuple à Paris sont infinies, il menace le pauvre M. du Pilé de l'assassiner....

Hier, un des aumôniers de M. l'archevesque de Reims me rencontra; c'est un blond, homme de musique, et qui a, ce me semble, la voix fort belle, il me dit que tu te plaignois de ma paresse, je pense pourtant t'avoir écrit depuis le voyage de Chasteau-Thierry; il me dit aussi que tu te portes à merveille, j'en suis ravi, j'espère que nous attraperons, tous deux, les quatre-vingts ans.

Décidément, la dévotion n'a pas fait passer à La Fontaine le goût de la vie. Elle ne lui a pas non plus enlevé la liberté de son jugement et la conscience de son mérite.

J'avois peur que ce ne fût à moy de répondre à M. du Bois, nostre nouvel académicien, et cela m'eust embarrassé, car il eust fallu le louer sur ses ouvrages, je ne les tiens pas si bons qu'on s'imagine que je le dois.... Le mal est que je trouve peu de gens de fort bon goût, je n'en trouve presque point.... Quand un homme a une fois la vogue en ce pays-cy, tout le monde court à l'appuy de la boule, et les gens comme nous ne sont nullement écoutez. Je vois tous les jours cela à l'Académie, mais je m'en console à merveille. *Propria virtute me involvo, suum cuique decus posteritas rependet....*

Et cette lettre se termine par un mot amer sur Pellisson qui venait de mourir sans confession et criblé de dettes. Sur le point de la religion, Bossuet ayant justifié Pellisson dans une lettre publique à Mlle de Scudéry, La Fontaine est forcé de s'incliner. Pour le reste, malgré sa vieille amitié, il est impitoyable. « Il faut payer ses dettes, dit-il, et il ne m'a point paru que nostre ami s'en soit assez tourmenté. » Pour comprendre la sévérité de La Fontaine, il faut se rappeler que lui-même s'était jadis dépouillé afin de désintéresser ses créanciers et ceux de son père.

Dans le même temps, il reçoit les épreuves d'un nouveau recueil qu'il dédiera au duc de Bourgogne, et c'est alors qu'il compose sa dernière fable : *le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.* Comme le ton

a changé! Ce solitaire chrétien, presque un solitaire de Port-Royal, ne ressemble guère aux ermites paillards et dévergondés des *Contes*. Sa retraite n'est point non plus celle d'un épicurien qui fuit les fâcheux et modère ses désirs afin de pouvoir mieux suivre la nature. Il est venu au désert pour obéir à la volonté divine et apprendre à se connaître.... Mais, par le bon sens, la grâce, la malice, l'ingéniosité de la versification, l'agrément de la forme, cette fable est l'égale des plus parfaites. Rien n'y trahit le déclin de l'esprit.

VI. — LA MORT DE LA FONTAINE.

Dès lors, La Fontaine vécut dans la retraite, tout entier au soin de son âme. En décembre 1694, il se sentit plus faible et demeura dans sa chambre. Le 16 février 1695, il écrivait à Maucroix :

Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque.

Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à com-

pter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande foiblesse que je crus véritablement mourir. O mon cher! mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais comparoître devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'Éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

Elle est bien touchante, la réponse de Maucroix. Chrétiennement, il exhorte son ami à se confier à la miséricorde de Dieu, et il ajoute :

... Si Dieu te fait la grâce de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi les restes de ta vie, et que souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la force de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu, mon bon, mon ancien et véritable ami. Que Dieu, par sa très grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps et de celle de ton âme.

La Fontaine ne devait jamais retourner à Reims ni causer avec son ami des choses divines dans le joli jardin canonial qui jadis avait entendu de bien autres propos. Deux mois après, le 13 avril 1695, il mourut à l'hôtel d'Hervart « avec une constance

admirable et toute chrétienne », dit Charles Perrault. Lorsqu'on le déshabilla pour l'ensevelir, on trouva un cilice sur son corps.

Quand il apprit la mort de La Fontaine, Maucroix écrivit cette note dans ses Mémoires :

Le 13... mourut à Paris mon très cher et très fidèle ami M. de La Fontaine. Nous avons été amis plus de cinquante ans, et je remercie Dieu d'avoir conduit l'amitié extrême que je lui portais jusqu'à une assez grande vieillesse, sans aucune interruption ni refroidissement, pouvant dire que je l'ai tendrement aimé, et autant le dernier jour que le premier.... C'était l'âme la plus sincère et la plus candide que j'aie jamais connue : jamais de déguisement : je ne sais s'il a menti en sa vie. C'était au reste un très bel esprit, capable de tout ce qu'il voulait entreprendre. Ses fables, au sentiment des plus habiles, ne mourront jamais et lui feront honneur dans toute la postérité.

On ne peut rien ajouter à ces simples et belles paroles. Celui qui les prononça fut le témoin de toute la vie de La Fontaine, son camarade de plaisir, son compagnon d'étude, le confident de ses disgrâces et de ses bonnes fortunes. La Fontaine lui a soumis ses projets et ses ouvrages, ayant pareille confiance dans son goût, son savoir et son amitié.

La candeur, la sincérité d'un homme qui n'a

jamais menti, voilà la grande vertu de La Fontaine, et, à cause d'elle, ses amis, même les plus sévères, l'ont, bien avant l'abbé Pouget, absous de tous ses péchés. Quant au poète, Maucroix ne l'a pas moins bien jugé. Un génie prodigieusement souple et divers, l'invention d'un genre, et, dans ce genre nouveau, d'inimitables chefs-d'œuvre, c'est toute la gloire de La Fontaine. Elle est immortelle : là-dessus non plus Maucroix ne s'est pas trompé.

APPENDICES

I

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

La fable du *Meunier, son Fils et l'Ane* n'a paru qu'en 1668 : était-elle donc écrite depuis dix-neuf ans? C'est impossible, dit-on; qui croira que La Fontaine fût en 1647 capable de composer un de ses chefs-d'œuvre les plus achevés? Quand on connaît ses premiers essais poétiques, on ne peut assigner cette date à la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane*.

L'observation est juste, mais cette fable, comme beaucoup d'autres, a pu être reprise et remaniée par La Fontaine avant l'édition définitive.

On insiste alors sur le préambule où est rapportée une conversation entre Malherbe et Racan, au cours de laquelle Malherbe conte l'apologue, conversation qu'on peut lire dans les *Mémoires* de Racan sur la vie de Malherbe; or ces *Mémoires* n'ont été publiés qu'en 1651, au plus tôt.

A quoi l'on réplique : la date de la première publication des *Mémoires* est controversée. Ludovic Lalanne,

dans son édition de Malherbe, et M. Michaut (*La Fontaine*, I, p. 70), révoquent en doute l'existence de l'édition de 1651 ; d'après eux, la première édition serait celle de 1672. S'il en est ainsi, la fable de La Fontaine ayant été pour la première fois publiée en 1668, il faut conclure, en tout état de cause, que La Fontaine n'a pas eu sous les yeux, quand il a composé sa fable, le texte *imprimé* des *Mémoires* de Racan.

Reste une hypothèse assez vraisemblable : cette conversation entre lui et Malherbe, Racan l'aurait, bien auparavant, contée devant des amis; un de ceux-ci aurait pu la rapporter à La Fontaine qui, nous l'avons vu, avait déjà à Paris quelques relations littéraires. Ce n'est là qu'une conjecture, mais il demeure que la fable est dédiée à Maucroix et qu'elle semble bien une allusion à certaines circonstances de la vie de Maucroix et de la vie de La Fontaine.

II

LA FERME DE LA TUETERIE
ET LE BOIS PIERRE

Cette ferme de la Tueterie, c'est le *petit domaine* de La Fontaine, celui auquel il pensera un jour, sur la route de Paris à Étampes, en apercevant les rochers de la vallée de Torfou.

> La montagne est toute pleine
> De rochers faits comme ceux
> *De notre petit domaine.*

La ferme est située sur l'un des coteaux qui dominent la Marne, au rebord du plateau. C'est une belle construction du type des fermes briardes : elle forme un rectangle dont la maison du fermier, les granges et les étables bordent trois côtés; sur le quatrième, le portail s'ouvre au milieu d'une haute muraille. Quelques-uns des bâtiments datent peut-être du temps de La Fontaine.

Au-dessus de la ferme, une source, la fontaine du Renard, sort d'un boqueteau et coule sous un couvert épais qui dessine au milieu des champs une longue ligne de verdure. Elle forme une mare où se reflètent de grands noyers et où s'abreuvent les troupeaux, descend la pente rapide et bientôt disparaît au milieu des fourrés d'un bois ombreux.

Le bois Pierre qui tapisse le coteau et par où le ru va s'écouler vers la Marne, offre les paysages les plus divers et les plus imprévus. Voici, sous la futaie, les rochers moussus du « petit domaine » de La Fontaine. La source se glisse invisible sous un fouillis de ronces et d'arbrisseaux. Elle gagne le creux d'un ravin, se réunit à d'autres fontaines, et bientôt, avec des airs de torrent, se précipite parmi les blocs moussus; elle écume, bouillonne, clapote, s'arrête immobile comme un miroir dans l'ombre touffue des sous-bois, se cache sous des ponceaux de verdures et de lianes entrelacées, puis repart en cascatelles. Le bois cesse avec la pente du coteau. Le rû coule désormais le long des saules parmi les prairies, son humeur tapageuse s'est apaisée, et il va, d'un cours assagi, se mêler aux eaux tranquilles de la Marne.

En parcourant les mauvais sentiers du bois Pierre, on est sûr de mettre ses pas dans les pas de La Fontaine. Il a dû souvent muser par là, et souvent s'endormir au bruit du petit torrent.

Ouvrez *les Amours de Psyché* (l. II) à l'endroit où, fuyant le courroux de Vénus, l'infortunée princesse s'égare dans les halliers d'une ravine. Le « petit sentier

bordé de ronces » où les épines déchirent la robe « et quelquefois la peau de la fugitive »; le mont « revêtu de chênes aussi vieux que lui et plein de rocs », qui présente aux yeux « quelque chose d'effroyable et de charmant »; les sources qui se précipitent par cascades et forment « un gazouillement *à peu près* semblable à celui des catadupes du Nil »; le petit pont « formé d'un tronc à demi pourri avec deux bâtons de saule pour garde-fous », tout cela fut peint d'après nature, dans le bois Pierre.

III

LES CLOCHES DE CHIERRY

Les cloches de Notre-Dame de Chierry avaient été baptisées le 20 août 1628, et Charles de La Fontaine avait été le parrain de *Louise*. Voici le procès-verbal de la bénédiction des cloches : il m'a été communiqué par M. Pommier, membre de la Société historique et archéologique de Château-Thierry.

« *Le 20 aoust 1628 ont esté faictes les bénédictions des trois cloches de l'église Née Dame de Chierry, par moy, curé soubsigné du d. lieu.*

« *Desquelles la grosse a esté noée Anne par ses parrins et marreines : Don Toussaint de la Motte, Religieux et Prieur en l'abaye de Chezy, seigneur de Blesmes et de ses dépendances. Abel Le Noir, escuier, seigneur de la Tramilière; noble sœur Anne Damas, Dame et Prieure de l'Hostel-Dieu de Chaûry, et damoyselle Marie Carier, Fe de Me Pierre Brayer, escuier, lieutenant assesseur civil et criminel de Chaûry.*

« *La Moyenne a esté noée Louise par ses parrins et*



Photo. de l'Illustration

LE BOIS PIERRE

Les rochers du *petit domaine* de La Fontaine

marreines qui sont : Me Louis Charpentier, procureur du Roy en Election, Prévosté et Bailliage de Chaûry, Me Charles de La Fontaine, *conseiller du Roy, Mc des eaulx et forests, capitaine des chasses au Duché de Chaûry et Chastillon-sur-Marne; damoyselle Louise Couturier, Fe de Jehan de Savenay, escuier, seigneur de Boistourel, Étampes, Blesmes et Chierry, cher, archer des gardes du corps du Roy et lieutenant por sa Majesté au gouvernement de la ville et chasteau de Chaûry et dame Ginart, Fe de Me Charles Bellanger, conseiller au bailliage et siège présidial de Chaûry.*

« La petite a esté noce Marie par Pierre Le Givre, marchand et echevin à Chaûry; Nicolas Josse, marchand; Marie Vitart, fille de M. Pierre Vitart, procureur à Chaûry et Claude Jannart, fille de Me Nicolas Jannart, contrôleur au grenier à sel de Chaûry, ses parrins et marreines.

Signé : Roch Geoffroy.

On remarquera le nom de la marraine de Marie : Marie Vitart, fille de Me Pierre Vitart, procureur à Chaûry. Les Vitart étaient apparentés aux Racine de La Ferté-Milon.

IV

OPINIONS DE LA FONTAINE, DE BOILEAU ET DE SAINT-ÉVREMOND SUR L'OPÉRA

Dans *Psyché*, La Fontaine se donne à lui-même le nom de Polyphile. Quand on a des goûts aussi divers, il serait surprenant que l'on n'aimât point la musique. Celle-ci n'est pas l'amie des gens à idée fixe, des hommes d'une seule passion. Ce n'est pas sans raison qu'afin de désigner un esprit ouvert à mille curiosités et prêt de jouir de tout, on a choisi le mot de *dilettante* réservé d'abord au simple amateur de musique. Fut-il jamais plus parfait dilettante — au sens moderne — que le volage La Fontaine?

Je suis chose légère et vole à tout sujet.

La musique n'est point faite non plus pour ceux que possède la fièvre de l'activité : les laborieux la méprisent, les paresseux l'adorent. Le démon de La Fontaine était un démon indolent et insoucieux.

La Fontaine chérissait donc la musique. Mais quelle musique? Là-dessus nous trouvons ses confidences dans l'épître qu'il adressa en 1679 à M. de Niert, premier valet de chambre de Louis XIV. Ce de Niert, que dans le monde on appelait souvent de Niel, était un excellent musicien dont, au dire de Saint-Simon, « la voix et le luth étaient admirables ». Il était amateur de tous les beaux-arts, et son cabinet de médailles était célèbre.

La Fontaine commence par rappeler à de Niert le tumulte et les cabales que causèrent dans Paris les premières représentations de l'opéra italien d'*Orfeo e Euridice*, les transports qu'excitèrent les voix de Atto et de la signora Leonora. Mais il n'en parle que par ouï-dire : *Orfeo* fut joué en 1647. Dans ce temps-là, le poète vivait encore à Château-Thierry; il y composait ses premiers vers, « dormant, rêvant, allant par la campagne »; il n'entendit peut-être jamais ni Atto, le castrat de Pistoja, ni cette divine Leonora qui fut aimée de Milton, de Mazarin et du pape Clément IX. Plus tard, lorsqu'il vint à Paris, il put assister aux premiers succès de Lulli. En 1679, l'opéra français avait reçu du Florentin la forme qu'il conservera pendant plus d'un siècle. *Cadmus et Hermione*, *Alceste, Thésée, Atys*, *Isis* avaient été déjà représentés. Or ces spectacles ne plaisaient guère à La Fontaine.

Les machines, bonnes pour « éblouir le *bourgeois* » lui semblent trop imparfaites pour créer une illusion.

Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets

Souvent au plus beau char le contre-poids résiste;
Un dieu pend à la corde et crie au machiniste;
Un reste de forêt demeure dans la mer,
Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.

Le mélange des chants et des ballets ne le satisfait point davantage. Cette confusion des arts lui paraît contraire à tous les préceptes d'Horace. La même symphonie ne peut accompagner la voix et la danse :

La voix veut le téorbe, et non pas la trompette;
Et la viole, propre aux plus tendres amours,
N'a jamais jusqu'ici pu se joindre aux tambours.

Quel est le véritable créateur de ce genre nouveau? La Fontaine l'a vu et dit clairement, c'est le roi lui-même. Jamais on n'a mieux discerné les véritables origines de l'opéra français et expliqué qu'à ses débuts, il ne fut autre chose qu'une pompe royale. Admirez en passant comment le « naïf » poète sait, avec l'art d'un vieux courtisan, tourner sa critique en éloge :

Il veut sur le théâtre, ainsi qu'à la campagne,
La foule qui le suit, l'éclat qui l'accompagne :
Grand en tout, il veut mettre en tout de la grandeur.
La guerre fait sa joie et sa plus forte ardeur;
Ses divertissements ressentent tous la guerre :
Ses concerts d'instruments ont le bruit du tonnerre,
Et ses concerts de voix ressemblent aux éclats
Qu'en un jour de combat font les cris des soldats.
Les danseurs, par leur nombre, éblouissent la vue,
Et le ballet paraît exercice, revue,
Jeu de gladiateurs, et tel qu'au Champ de Mars
En leurs jours de triomphe en donnoient les Césars.

De la cour, la fureur de l'opéra s'est répandue dans la ville. Le peuple, qui aime son roi,

> Se conforme à son goût, ne veut que ses plaisirs.

C'est ainsi que l'opéra est devenu le divertissement à la mode :

> On ne va plus au bal, on ne va plus au Cours :
> Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours.

Mais la mode prendra fin : Lulli sera abandonné de la cour et de la ville. La Fontaine a confiance dans le goût de Louis XIV :

> Ce grand prince a voulu tout écouter, tout voir;
> Mais il sait de nos sens jusqu'où va le pouvoir,
> Et que, si notre esprit a trop peu de portée,
> Leur puissance est encor beaucoup plus limitée.

On ne saurait à la fois écouter et regarder; il faudra revenir à la distinction des genres; tous ces plaisirs que l'on veut mêler, se diminuent les uns les autres; la musique, la tragédie et la danse ont des empires séparés....

La Fontaine avait raison : l'opéra, avec ses divertissements, ses ballets, ses grandes symphonies, la magnificence de ses décorations, le fracas de son orchestre, la solennité de sa déclamation, était un spectacle merveilleusement adapté aux mœurs de la monarchie et aux goûts du monarque. Les opéras de Lulli et les architectures de Versailles reflètent avec la même fidélité la pensée royale. Louis XIV aimait trop passionnément la musique pour ne point la mettre, elle

aussi, au service de sa gloire; et le Florentin, que n'embarrassaient ni scrupule ni fierté, se soumettait aveuglément aux avis du roi, qu'il s'agît d'un ballet mythologique ou d'un motet sacré.

Mais La Fontaine avait tort en s'imaginant que la fortune de l'opéra ne tenait qu'à un caprice du souverain et à un engouement de la cour : elle a survécu à Lulli, à Louis XIV et à la monarchie.

L'opéra ne pouvait séduire La Fontaine. Comment son goût simple et son imagination ingénue se seraient-ils accommodés de tant de complications et de tintamarres? Sans doute, il est poète et prompt à l'illusion : à la première rencontre, sa fantaisie s'envole dans un monde d'enchantements et de rêveries; un rien suffit à lui donner l'essor; mais ce rien ne saurait être une toile peinte ou une machine de théâtre. Il aime trop la nature. Les allées et venues d'une fourmi, « l'innocente beauté des jardins et du jour », une colombe buvant « le long d'un clair ruisseau », voilà ce qui le rend attentif et ouvre de longues avenues à sa songerie. S'il veut évoquer les nymphes, il se passe des décors de Vigarani et des sarabandes de Lulli; il lui suffit d'avoir, un jour de carnaval, entrevu la jolie princesse de Conti parée pour le bal. Pour être dupe des prestiges de la scène, il faut moins de naïveté que n'en avait La Fontaine.

Il est peut-être difficile d'aimer à la fois la nature et le théâtre, surtout cette forme de théâtre qui de toutes est la plus artificielle. Les plus grands ennemis de l'opéra, comme J.-J. Rousseau ou Tolstoï, sont de sin-

cères amis de la nature. Ils ont des arguments divers, mais ce ne sont que des arguments. Allez au fond des véhémentes indignations de J.-J. Rousseau contre les opéras de Rameau ou de Tolstoï contre les drames de Wagner : vous trouverez cette sorte de répugnance instinctive que La Fontaine exprime, dès le XVIIe siècle, avec la bonhomie et la modération d'un paisible Champenois et avec la prudence d'un poète pauvre qui sait, malgré tout, la valeur des « jugements de cour », et se souvient qu'il écrit à l'un des premiers valets de chambre du Roi.

Si La Fontaine goûtait peu les opéras de Lulli, si la somptuosité du spectacle le rendait injuste pour le génie du compositeur, il n'en était pas moins sensible à la beauté d'une certaine musique. Revenons à l'épître à M. de Niert :

> Ce n'est plus la saison de Raymon ni d'Hilaire.
> . . . .
> Le téorbe charmant, qu'on ne vouloit entendre
> Que dans une ruelle avec une voix tendre,
> Pour suivre et soutenir par des accords touchants
> De quelques airs choisis les mélodieux chants,
> Boisset, Gaultier, Hémon, Chambonnière, La Barre,
> Tout cela seul déplaît et n'a plus rien de rare;
> On laisse là du But, et Lambert, et Camus....

Tous ces musiciens sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. Le moins inconnu de tous est peut-être Lambert, parce que Boileau a, dans un vers célèbre du *Repas ridicule*, rapproché son nom de celui de Molière. Pour certains d'entre eux, il ne faut point s'étonner de

l'aventure : c'étaient de simples virtuoses, comme l'*inimitable* Lambert, un des premiers chanteurs et professeurs de son temps, comme Mlle Raymon et Mlle Hilaire. Mais d'autres, comme le luthérien (on appelait ainsi un joueur de luth) Gaultier et le claveciniste Chambonnière nous ont laissé des œuvres qui ravirent et La Fontaine et les gens de goût ses contemporains. Ces virtuoses et ces compositeurs étaient appelés dans les salons pour y donner de petites symphonies mêlées de chants, ou bien recevaient chez eux quelques amateurs choisis. Cette musique plus intime, plus simple et — autant que nous permettent d'en juger les bribes que nous connaissons — d'un accent presque populaire, convenait à La Fontaine; elle avait de l'élégance, de la fraîcheur; et comme elle était peu bruyante, dénuée de cadences imprévues, elle permettait parfois à cet acharné dormeur de poursuivre son somme et son rêve.

C'est pourquoi il annonce à de Niert — ainsi finit l'épître — qu'il se dispensera d'entendre l'*Isis* de Lulli et se contentera, pour donner relâche à la dévotion du carême, d'aller faire une station « chez l'illustre Certain ».

Deux années après avoir adressé cette épître à M. de Niert, l'ennemi de l'opéra travaillait pour Lulli. Celui-ci avait pensé que le nom déjà célèbre de La Fontaine lui serait un bon garant auprès du public. Abandonnant pour une fois Quinault, il demanda à l'auteur des *Contes* et des *Fables* d'écrire un poème d'opéra. Quelques amis engagèrent La Fontaine à se défier des pro-

messes du perfide Florentin. Mais celui-ci sut convaincre « l'enfant des neuf sœurs », qui se mit consciencieusement à la tâche et composa un opéra en cinq actes, *Daphné*, opéra selon les règles où il y a un oracle, des ballets, et des machines, des machines surtout capables « d'éblouir le bourgeois ». Après les vers cités plus haut, il est plaisant de lire cette indication scénique : « Apollon monte dans le char où est l'Amour, et tous deux retournent au ciel. Le théâtre change aussitôt. Le Parnasse se découvre au fond. Quelques muses sont assises en divers endroits de sa croupe, et quelques poètes à leurs pieds. Sur le sommet, le palais du dieu se fait voir. Les deux côtés du théâtre sont deux galeries qui ressemblent à celles où on étale des raretés les jours de fête et les jours de foire. Là sont les archives du Destin. L'architecture est ornée de feuilles de lauriers. Sous chaque portique est un buste; il y en a neuf de conquérants, et autant de poètes; les conquérants d'un côté, les poètes de l'autre. Les conquérants sont Cyrus, Alexandre, etc...; et les poètes sont Homère, Anacréon, Pindare, Virgile, Horace, Ovide, l'Arioste, le Tasse et Malherbe. *Apollon a voulu que l'avenir fût montré en faveur de cette fête....* » (La liste des poètes glorifiés n'est pas sans intérêt si l'on veut connaître les préférences littéraires de La Fontaine.)

Habitué à trouver dans Quinault un collaborateur expéditif et docile, Lulli s'indignait des lenteurs et des scrupules poétiques de La Fontaine. Cependant, lorsque *Daphné* fut achevé, il porta le nouveau poème au roi, selon sa coutume. Le sujet déplut à Louis XIV,

ou du moins Lulli l'affirma au poète. Celui-ci protesta que le roi ne pouvait avoir tort, mais que *Daphné* pourrait peut-être plaire aux Parisiens. Le Florentin ne voulut rien entendre et retourna chez Quinault, dont, tout de suite, il mit la *Proserpine* en musique.

Colère de La Fontaine, mais brève colère : il était incapable de rancune. Mme de Thiange, la sœur de Mme de Montespan, eut vite fait de le raccommoder avec Lulli, et ce fut lui qui composa les dédicaces d'*Amadis* et de *Roland*. Le plus singulier est qu'après cette mésaventure La Fontaine ne renonça point à l'opéra. Il écrivit les deux premiers actes d'une *Galatée* (où il y a une exquise chanson que Lambert mit en musique) et une *Astrée* dont le musicien Colasse composa la partition.

Ces divers poèmes d'opéras, justifient le mot de Mme de Sévigné sur La Fontaine : « Il ne faut pas qu'il sorte du talent de conter. »

*
* *

Rapprochons des opinions de La Fontaine, celles de deux de ses amis, Boileau et Saint-Évremond. Eux aussi condamnaient l'opéra, mais pour des raisons un peu différentes.

Cet homme assurément n'*aimait* pas la musique.

Voilà ce que tout le monde pensera de Nicolas Boileau; et, à la vérité, il ne l'aimait pas beaucoup.

Un jour de l'été de 1698, M. Despréaux avait invité à dîner quelques amis dans sa maison d'Auteuil : M. le marquis de La Sale, maître de la garde-robe du roi; M. Félix, le chirurgien; M. Baudin, médecin du roi, dont l'esprit était si vif, qu'au dire de Saint-Simon, « c'était à qui l'aurait, hommes et femmes du plus haut parage et de la meilleure compagnie »; M. de Pardaillan de Gondrin, marquis de Termes, gentilhomme d'esprit délicat, que Despréaux lui-même a loué dans une épître et dont il disait qu'il était toujours à la pensée d'autrui, et « c'est en cela que consiste le savoir-vivre »; enfin, Jean Racine. M. de Termes avait amené avec lui le « nouveau musicien », M. Destouches, dont, l'année précédente, on avait représenté l'opéra d'*Issé*, à Trianon, avec un succès extraordinaire. Le compositeur préparait alors l'opéra d'*Amadis de Grèce* que l'on devait donner à Fontainebleau, quelques mois plus tard.

Trois jours après, Racine contait à son fils Jean-Baptiste le dîner d'Auteuil : « Après le dîner, M. Destouches chanta plusieurs endroits de cet opéra, dont ces messieurs parurent charmés, et surtout M. Despréaux qui prétendait les entendre fort distinctement et qui raisonna fort, à son ordinaire sur la musique. Le musicien fut fort étonné que je n'eusse point entendu son dernier opéra. M. Despréaux lui en voulut dire les raisons qui l'étonnèrent encore davantage et peut-être ne le satisfirent pas beaucoup. » On voit la scène, elle est charmante : les connaisseurs approuvant, Despréaux dissertant, Racine silencieux

et le musicien un peu effaré à la pensée, que, par scrupules religieux, un poète a pu ignorer *Issé*.

Louis Racine, en éditant cette lettre, y a joint cette simple note : « M. Despréaux était un peu sourd et se connaissait fort peu en musique. »

Pour détester l'opéra Boileau avait encore d'autres raisons que son ignorance de la musique. L'opéra du XVII[e] siècle, c'est Quinault : la poésie de Quinault ne plaisait pas à l'auteur du dialogue des *Héros du roman*. Prévention littéraire à laquelle se joignait encore une prévention morale. Dans la dixième satire, il a raillé l'imprudence du mari qui mène à l'Opéra son épouse « aux vertus dans Port-Royal instruite » :

De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse,
Entendra ces discours sur l'amour seul roulants,
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands;
. . . .
Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique?
. . . .
Je ne te réponds pas qu'au retour, moins timide,
Digne écolière enfin d'Angélique et d'Armide,
Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.

Ce que Boileau disait là en des vers rocailleux, Bossuet devait le répéter deux ans plus tard avec une incomparable éloquence dans les *Maximes et Réflexions sur la comédie*. « Songez si vous jugez digne du nom de chrétien et de prêtres de trouver honnête la cor-

ruption réduite en maximes dans les opéras de Quinault, avec toutes les fausses tendresses et toutes ces trompeuses invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans ses poésies.... Et ses airs, tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut par le charme d'une musique qui ne demeure si facilement imprimée dans la mémoire qu'à cause qu'elle prend d'abord l'oreille et le cœur.... »

Nous avons vu La Fontaine condamner l'opéra parce que ce spectacle trop compliqué répugnait à la naïveté de son goût. Chez Boileau, c'est le moraliste qui s'indigne. L'un n'écoute ici que son amour de la vérité; l'autre s'emporte au nom de la pudeur et des bonnes mœurs. Voilà, dès la naissance du genre nouveau, exprimés avec la plus grande franchise et le plus grand éclat, les deux reproches qui firent jusqu'à nos jours le fond de toutes les attaques contre le théâtre lyrique. Mais la plupart des hommes avaient sans doute pour le naturel un goût moins vif que celui de La Fontaine, et ils aimaient la vertu moins fortement que ne l'aimait Boileau, car on sait la fortune de l'opéra. Observons d'ailleurs que Boileau, moins rigoureux que Bossuet, n'étendait point l'anathème jusqu'à la tragédie et à la comédie. Ce qui inquiétait sa conscience dans les œuvres de Lulli et de Quinault, c'était la volupté du spectacle, la liberté des maximes et la sensualité de la musique.

Cela n'empêcha point Boileau d'entreprendre un jour la composition d'un poème d'opéra. Il nous a conté son

aventure, non sans quelque embarras et quelque confusion.

Mmes de Montespan et de Thiange avaient demandé à Racine de faire un opéra. Celui-ci s'était engagé à les satisfaire, « ne songeant pas dans ce moment-là, dit Boileau, à une chose dont il était plusieurs fois convenu avec moi qu'on ne peut jamais faire un bon opéra, parce que la musique ne saurait narrer; que les passions n'y peuvent être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent; que, d'ailleurs, elle ne saurait souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes et courageuses ». Boileau lui rappela ses théories. Racine répondit qu'il ne pouvait reculer, s'étant trop avancé, et il commença d'écrire un poème dont le sujet était la chute de Phaéton. Il en récita même quelques vers au roi qui parut content, puis il revint trouver Boileau et lui demanda sa collaboration. Boileau se défendit : il se sentait peu de goût pour ce genre d'ouvrage, il n'avait jamais fait « de vers d'amourette ». Cependant, comme son ami insistait, il composa le prologue de *Phaéton*. Heureusement, Quinault, averti du projet, vint tout en larmes supplier Louis XIV de lui éviter un tel affront. Le Roi se laissa toucher par le désespoir de Quinault. Les deux amis purent abandonner *Phaéton*. Les vers de Racine n'ont pas été retrouvés. Mais Boileau tint à publier la scène qu'il avait composée, « persuadé qu'elle fera plaisir aux lecteurs, qui ne seront peut-être pas fâchés de voir de quelle manière je m'y étais pris pour adoucir l'amertume et la force de ma poésie satirique et pour me jeter dans

le style doucereux ». C'est une dispute de la Poésie et de la Musique que réconcilie l'Harmonie descendue du ciel. D'Alembert a fait remarquer justement combien ce prologue ressemblait à une scène célèbre du *Bourgeois gentilhomme*. Boileau n'excellait pas dans le « style doucereux ».

Il affirmait n'avoir jamais fait de « vers d'amourettes ». Il avait donc oublié cette chanson qu'il avait écrite jadis, et que Lambert avait mise en musique :

Voici les lieux charmants où mon âme ravie
Passait à contempler Silvie,
Ces tranquilles moments si doucement perdus....

Ces « lieux charmants » étaient le village de Saint-Prix à la lisière de la forêt de Montmorency. Silvie s'appelait Mlle Poucher de Bertrouville, nièce de Claude Violart, chanoine de la Sainte-Chapelle et prieur de Saint-Prix. Et Boileau avait vingt ans, car, enfin, Boileau a eu vingt ans.

Nous ne possédons plus la musique de Lambert. Mais d'innombrables musiciens se sont exercés, jusqu'à nos jours sur les vers de Silvie.... Le poème de *Phaéton*, s'il avait été achevé, n'aurait pas eu sans doute la même fortune que cette aimable romance.

*
* *

« Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un *opéra* je vous dirai que c'est *un travail bizarre de poésie et de musique, où le poète et le musicien, également gênés l'un par l'autre,*

se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage. »

C'est par cette définition restée célèbre que Saint-Évremond résume de longues considérations qu'il adresse en 1677, au duc de Buckingham [1].

Voilà encore un ennemi de l'opéra. C'est un homme de goût; il sent et comprend la musique; il en raisonne, comme de tout, avec esprit, finesse, et modération. Sa pensée, naturellement hardie, a pris dans l'exil quelque chose de libre et d'universel. Son horizon est plus large que celui des Français de son temps. Écoutons les raisons de son aversion.

L'opéra l'ennuie : il offre d'abord un plaisir de surprise, mais, après les premiers moments donnés à écouter les instruments, « la musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien distinguer ». Le récitatif fatigue, parce que sa modulation n'a « ni le charme du chant ni la force agréable de la parole ». Enfin la lassitude est si grande « qu'on ne songe qu'à sortir ». D'où vient cette « langueur »? C'est que tout est méprisable dans le sujet et dans les vers d'un opéra. « Une sottise chargée de musique, de danses, de machines, de décorations, est une sottise magnifique, mais toujours sottise. »

Ce qui le choque surtout, ce qui lui semble « contre nature », c'est de faire chanter toute la pièce depuis le commencement jusqu'à la fin. « Peut-on s'imaginer qu'un maître appelle un valet ou qu'il lui donne une commission en chantant, etc?... » L'esprit ne peut

1. *Sur les Opéras. — Œuvres mêlées de Saint-Evremond.* (Édition Techener, t. II).

« concevoir un héros qui chante », il s'attachera donc au seul musicien. « On ne saurait nier qu'aux représentations du Palais-Royal, on ne songe cent fois plus à Lulli qu'à Thésée ou à Cadmus. »

Saint-Évremond, reconnaît cependant que certaines choses doivent être chantées. « Les vœux, les sacrifices, et généralement tout ce qui regarde le service des dieux s'est chanté chez toutes les nations et dans tous les temps. Les passions tendres et douloureuses s'expriment naturellement par une espèce de chant. » Il ne trouverait donc pas mauvais que l'on restaurât sur la scène française le chœur antique. Il admet aussi que l'on mette en musique des prologues, des intermèdes, et des épilogues. Mais, dans la composition de la pièce, l'autorité principale doit rester au poète : « il faut, que la musique soit faite pour les vers, bien plus que les vers pour la musique. »

A cette dernière règle, Saint-Évremond consent une exception en faveur de Lulli qui, à cause de l'étendue de ses connaissances, peut être justement le « directeur » des poètes. Il fallait qu'il admirât profondément le génie du Florentin pour lui accorder un tel droit, car on ne le peut soupçonner d'avoir été son ami lorsqu'on a lu certain petit poème : *A. M. Lulli.*

Il n'épargne pas plus les Italiens que les Français. Il avoue qu'il a trouvé des choses inimitables dans l'opéra de Luigi et pour l'expression des sentiments, et pour le charme de la musique; mais il ne peut supporter le long récitatif des Vénitiens qu'il définit « un méchant usage du chant et de la parole ». Toutefois pour la manière de

chanter et de jouer des instruments, les Français « trouvent dans le secret de l'exécution comme un charme pour notre âme et je ne sais quoi de touchant qu'ils savent porter jusqu'au cœur.... » Le parallèle entre les chanteurs français et les chanteurs italiens est une des pages les plus charmantes qui soit sortie de la plume de Saint-Évremond.

Nous retrouvons dans ces théories tout Saint-Évremond avec son grand bons sens, sa raison imperturbable, son imagination un peu sèche, sa sensibilité un peu timide, ami des idées claires et des jouissances brèves, ne réclamant de la musique comme de toutes choses qu'une volupté mesurée et fugitive, car un seul plaisir l'attachait longtemps et fortement, celui de la conversation.

A la différence des objections de La Fontaine et de Boileau, celles de Saint-Évremond ne portent pas contre l'opéra même, donc elles ne sont pas invincibles. On dirait que les grands compositeurs du XVIIIe et du XIXe siècle se sont employés à les réfuter. Très fortes contre l'opéra de Quinault et de Lulli, elles n'ont plus la même valeur contre le drame lyrique d'aujourd'hui. D'où cependant il ne faudrait pas conclure que Saint-Évremond se serait plu à une représentation de *Tristan et Iseult*.

Ce fut ainsi qu'au XVIIe siècle, malgré l'engouement du roi, de la cour et de la ville, un poète comme La Fontaine, des hommes de goût comme Boileau et Saint-Évremond se trouvèrent d'accord pour condamner l'opéra de Lulli.

V

LE THÉATRE DE LA FONTAINE

Quelle fut la part de La Fontaine dans les diverses pièces de théâtre que des éditeurs lui ont attribuées et qui furent représentées sous le nom de Champmeslé ? La question est insoluble.

Il a collaboré, largement collaboré à *Ragotin*, au *Florentin* et à la *Coupe enchantée*. Dans les deux premières de ces comédies, la grâce et la verve avec lesquelles certaines scènes sont versifiées, révèlent l'art et le goût d'un grand poète; et personne ne croira que Champmeslé soit l'auteur des dialogues si vifs, si aisés de la *Coupe enchantée*.

De la comédie du *Veau perdu*, qui, comme la *Coupe enchantée*, fut écrite d'après deux contes de La Fontaine et représentée sous le nom de Champmeslé, nous ne connaissons que le scénario publié dans l'*Histoire du Théâtre français* des frères Parfait.

On a aussi voulu donner à La Fontaine une petite comédie en vers de Champmeslé : *Je vous prens sans*

verd. C'est un badinage médiocre où est intercalée une fable misérable.

Récemment, à l'occasion du trois centième anniversaire de la naissance du fabuliste, M. Coüet, l'érudit archiviste de la Comédie-Française, a pour la première fois signalé le titre d'une comédie de La Fontaine, le *Rendez-vous*, représentée le 6 mai 1683. Les mentions du *Registre pour les seuls Comédiens du Roy*, *commencé après Pasques le 26*me *Avril 1683 et finy le 24*me *Mars 1684* ne laissent aucun doute sur le nom de l'auteur. Le *Rendez-vous* ne fut donné que quatre fois. Il n'a jamais été imprimé.

VI

LES HÔTES ET LES FAMILIERS DE MADAME DE LA SABLIÈRE

Pénétrons chez Mme de La Sablière, et tâchons de nous représenter la compagnie mêlée dont s'était entourée la jeune femme, — très mêlée, car on y rencontrait des savants, des poètes, des hommes de qualité et des bohèmes. On s'imagine parfois que ce pêle-mêle s'est pour la première fois produit dans les salons du XVIIIe siècle, mais, dès le XVIIe, les esprits sont assez libres et les mœurs assez faciles pour permettre à une jeune femme, si elle est belle et riche, de réunir dans sa maison les jolis seigneurs qui lui viennent faire la cour et les beaux esprits qui intéressent sa curiosité.

On voudrait connaître le lieu de la scène, mais aucun contemporain n'a décrit l'hôtel de Mme de la Sablière, nous savons seulement qu'il était dans la rue Neuve-des-Petits-Champs. Elle n'habitera que plus tard rue Saint-Honoré. Nous ignorons les dehors et le décor de la

maison : on peut conjecturer qu'ils sont luxueux et au goût du jour, car les Hessein et les Rambouillet ont amassé une grande fortune. Le plus simple est de dire comme dans une comédie de Molière : *La scène est à Paris*, de disposer des fauteuils et d'y asseoir les acteurs face au public.

La Fare, quand il avait quitté le service, s'était donné la gloire de tout sacrifier à l'amour de Mme de La Sablière. Le monde l'avait cru ; mais le jour où viendra la désillusion, cette fine mouche de Mme de Coulanges qui exprime si bien l'opinion du monde, déclarera tout net que La Fare n'a jamais été amoureux : « C'était, dira-t-elle, de la paresse, de la paresse, et encore de la paresse ! » En attendant, La Fare joue chez Mme de La Sablière le personnage un peu embarrassé d'un paresseux qui voudrait bien porter sa paresse autre part, mais qui, pour sauver sa gloire, cache, comme il peut, son désir d'être ailleurs.

Au commencement il était souvent accompagné de Lauzun et de Rochefort, mais Lauzun a été mis en prison, et Rochefort est mort, Rochefort dont on a autrefois chuchoté que la « tourterelle La Sablière » n'avait pas repoussé les hommages.

Autres hommes de cour : le duc de Foix qui, selon Saint-Simon ne se soucia jamais que « de s'amuser et de se divertir », et le comte de Brancas célèbre par ses impayables distractions : La Bruyère lui a emprunté plusieurs traits pour composer son Ménalque. On les voit tous deux faisant la joie de la compagnie, l'un par sa gaîté naturelle, l'autre par ses naïvetés et ses gaffes.

Deux diplomates : Barillon et Bonrepaux.

Barillon d'Amancourt, marquis de Branges, fut ambassadeur en Angleterre. La Fontaine lui a dédié le *Pouvoir des fables*.

Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du Lapin et de la Belette,
Lisez-les, ne les lisez pas;
Mais empêchez qu'on nous mette
Toute l'Europe sur les bras,

Le pauvre Barillon eut tort de ne pas écouter les bons conseils du fabuliste : nous eûmes toute l'Europe sur les bras, et cela valut à l'ambassadeur une fâcheuse disgrâce. Il avait de l'esprit et était très gourmand, mais il avait, dit Saint-Évremond, un secret admirable contre la plénitude : « Avait-il mangé à crever? Il entretenait Mme Mazarin des religieux de la Trappe, et quand il avait parlé demi-heure de leur abstinence et de leurs austérités, il croyait n'avoir mangé des herbes non plus qu'eux. Son discours faisait l'effet d'une diète. » Quant à M. de Bonrepaux, c'était un gentilhomme du pays de Foix qui s'était poussé dans les bureaux de la marine et était devenu un des meilleurs agents de Colbert et de Seignelay. Il était lié d'amitié avec Racine, Boileau, Saint-Évremond, Mme de La Fayette. Il était honnête homme, rapporte Saint-Simon, et fort bien reçu dans les maisons les plus distinguées de la cour. C'était un très petit homme « gros, d'une figure assez ridicule, avec un accent désagréable, mais qui

parlait bien et avec qui il y avait plaisir à apprendre et même à s'amuser. »

L'abbé de Chaulieu était l'inséparable de La Fare.

> Glorieux, inquiet, impatient, colère,
> Entreprenant, hardi, très souvent téméraire,
> Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut.

Lui-même se peignait ainsi. Son caractère offrait un singulier mélange d'ambition et d'épicurisme, de fierté et de paresse. Il savait son mérite et ne se résignait pas à l'injustice de la destinée. Il avait accompagné en Pologne Béthune, ambassadeur de Louis XIV auprès de Sobieski, suivi le roi et l'ambassadeur jusqu'en Ukraine. Il était revenu comblé d'honneurs et de présents, portant au doigt une bague précieuse dont Sobieski l'avait gratifié. De son expédition il avait aussi rapporté toutes sortes de récits propres à divertir les Parisiennes sur les grandes barbes, les longues robes, les sabres formidables et les terribles beuveries des Sarmates. Mais il convoitait la place de résident de Sa Majesté polonaise en France : un autre l'avait obtenue. Alors il s'était attaché aux Vendôme : chez ces petits-fils de Henri IV, il avait trouvé bon souper, bon gîte, et le reste, c'est-à-dire le moyen de s'enrichir. L'épicurien n'avait pas enterré l'ambitieux, et chez Mme de La Sablière il devait regarder avec envie Barillon et Bonrepaux qui semblaient s'acheminer d'un pas si sûr aux grandes charges de l'État. Il se consolait en

rimant après souper, des couplets à la gloire du duc de Foix :

> Verse du vin, jette des roses ;
> Ne songeons qu'à nous réjouir ;
> Et laissons là le soin des choses
> Que nous cache un long avenir.

Quel contraste entre ce bel abbé si bien disant, si bien rimant et un jeune homme de vingt-cinq ans mal nippé, l'air provincial, qui se tenait à l'écart dans un coin du salon! Celui-là, c'était Joseph Sauveur, fils d'un notaire de La Flèche. Dès son enfance il avait montré une prodigieuse aptitude pour la mécanique. Il était venu à Paris sur le conseil d'un de ses oncles, chanoine et grand chantre à Tournus, pour étudier la théologie; mais il n'avait de goût que pour les sciences, surtout pour les mathématiques. M. Bossuet, évêque de Condom et précepteur du Dauphin, l'avait encouragé à se consacrer tout entier à la géométrie, ce qui parut à la famille de Sauveur le comble de la déraison : elle lui coupa les vivres. Mme de La Sablière qui, depuis la mort de Roberval, n'avait plus personne pour la guider dans l'étude des sciences, recourut à Joseph Sauveur qui, du coup, devint le géomètre à la mode. Un jour il connut même la gloire, ce fut quand il transforma les règles du jeu de la bassette en équations géométriques et établit, par le calcul des probabilités, les avantages du *banquier* contre les *pontes*. La bassette était la fureur du jour; on y jouait chez les Vendôme, chez les Bouillon, à la cour, partout. A cause d'elle des femmes

volaient leurs maris, des enfants dépouillaient leurs pères. On y joua avec plus de frénésie encore lorsqu'on s'imagina pouvoir, grâce au calcul de Sauveur, gagner à coup sûr. M. Dangeau avait fait mander le mathématicien pour que celui-ci lui expliquât sa théorie, et Sauveur avait recommencé sa démonstration devant le roi et la reine. Que de fois il dut la répéter chez Mme de La Sablière à la demande de ce joueur enragé de La Fare ! et, comme ces jours-là, Mme de La Sablière dut maudire son mathématicien !

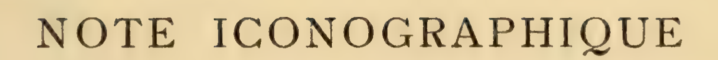
Elle recevait des hommes de lettres : l'abbé Tallemant, Charles Perrault qu'elle appelait « son maître » et Chapelle, quand il n'était pas trop ivre pour trouver la rue Neuve-des-Petits-Champs. Elle accueillait aussi des amateurs de musique.

Un des personnages les plus intéressants de la maisonnée était François Bernier.

Ce François Bernier avait beaucoup vu, beaucoup médité et beaucoup écrit. Il avait jadis, avec Molière et Chapelle, suivi les leçons de philosophie de Gassendi. Il avait ensuite parcouru la Pologne, l'Allemagne et l'Italie ; puis, un beau jour, il était parti pour l'Orient et avait visité la Syrie, l'Égypte, l'Inde, le Cachemire ; il avait été le médecin du Grand Mogol. Quand après treize années d'absence, il était revenu à Paris, il avait publié de ses voyages un récit fort intéressant, et qui obtint un vif succès : on l'avait surnommé *le Mogol*. Alors il avait renoué avec ses amis d'autrefois. Il collabora avec Racine et Boileau à cet *Arrêt burlesque* qui empêcha le grave Lamoignon de faire rendre au

Parlement de Paris un autre arrêt qui eût été encore plus ridicule que l'invention des trois amis. Il fournit des indications à Molière pour mieux bafouer les médecins dans le *Malade imaginaire*. A La Fontaine il conta des histoires orientales et commenta le *Livre des Lumières* où le fabuliste a tant puisé. Cependant la philosophie était restée la passion du *Mogol*. Sa figure, ses manières, sa conversation lui méritèrent d'être appelé par Saint-Évremond *le joli philosophe*; mais il ne faut pas le voir sous les traits d'un de ces philosophes de salon, comme il y en a eu tant au XVIIIe, au XIXe et même au XXe siècle. Il a composé et dédié à Mme de La Sablière un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, mais cet abrégé est en huit volumes. C'était un épicurien et un épicurien pratiquant. Parlant de la mortification des sens, il disait à Saint-Évremond : « Je vais vous faire une confidence que je ne ferais pas à Mme de La Sablière, à Mlle Lenclos, et que même je tiens d'un ordre supérieur; je vous dirai que l'*abstinence des plaisirs me paraît un grand péché*. » Néanmoins il a fermement défendu le spiritualisme, si bien que Sainte-Beuve a pu l'appeler « un cartésien sans le savoir ». C'était avant tout un sceptique. Ce gassendiste se prit un jour à douter des opinions de son maître, et dédiant ses *Doutes* à Mme de La Sablière comme il lui avait déjà dédié l'exposé de la doctrine : « Il y a, écrivait-il, trente à quarante ans que je philosophe, fort persuadé de certaines choses, et voilà que je commence à en douter. C'est bien pis : il y en a dont je ne doute plus, désespéré de pouvoir jamais rien y comprendre. »

Entre tous ces hommes de goût, de savoir ou d'esprit, la conversation allait et venait de la nature de l'âme aux règles de la bassette, des religions de la Chine et de l'Inde aux commérages de la Cour, de la Ville et de l'Académie, des propositions d'Euclide aux extases des fakirs, et du dernier opéra de Lulli à la théorie de Descartes sur les bêtes automates.



NOTE ICONOGRAPHIQUE

Nous n'avons pas reproduit dans ce volume tous les portraits de La Fontaine. Nous renvoyons ceux qui voudraient connaître l'iconographie complète du poète à la notice rédigée par Jules Maciet pour l'édition des *Œuvres* de La Fontaine dans la collection des *Grands Ecrivains de la France* (Hachette et Cie), tome I, p. CCXIX.

Nous aurions voulu pouvoir donner d'après les originaux le célèbre portrait de La Fontaine par Rigaud, et celui de Mlle de La Fontaine qui appartenaient autrefois, l'un et l'autre, à M. Héricart de Thury. Ces deux peintures offrent les plus certaines garanties d'authenticité puisqu'elles ne sont point sorties de la famille de Marie Héricart, femme de La Fontaine. Malheureusement nous avons vainement sollicité des héritiers de M. Héricart de Thury la permission de faire photographier les originaux. Pour le portrait de La Fontaine nous avons reproduit la belle gravure d'Edelinck. Quant à celui de Mlle de La Fontaine, nous le publions d'après une gravure que M. Héricart de Thury avait autorisé les éditeurs de la collection des

Grands Ecrivains de la France à faire exécuter pour l'album joint aux *Œuvres* de La Fontaine.

Hyacinthe Rigaud a peint le portrait de La Fontaine en 1690. Ce tableau figure à cette date dans l'*Etat général des portraits et autres tableaux sortis du pinceau de l'illustre M. Rigaud pendant les soixante-deux ans qu'il a exercé son art à Paris*, état qui figure dans le tome II des *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des Membres de l'Académie de peinture et de sculpture.* (Paris, Dumoulin, 1854).

Outre la gravure d'Edelinck d'après Rigaud, nous avons reproduit :

1° La miniature qui est conservée au Musée du Louvre et qui provient de la collection Lenoir (La Fontaine y est représenté, probablement, entre trente-cinq et quarante ans).

2° Une gravure de Pauquet d'après une peinture attribuée à Lebrun, gravure qui fut placée en tête de l'*Histoire de la vie de La Fontaine* par Walckenaer (édition de 1820). On ignore ce qu'est devenue la toile de Lebrun.

3° Une peinture attribuée à François de Troy et qui est conservée à la Bibliothèque de Genève. Il semble que ce beau portrait représente La Fontaine entre cinquante et soixante ans.

4° Une peinture récemment acquise par le musée de Versailles et qu'on peut sans invraisemblance attribuer à Largillière. Elle paraît dater de l'extrême vieillesse du fabuliste.

A ces images nous aurions voulu joindre celle de

Madame de la Sablière; mais, à notre connaissance, il n'existe d'elle aucun portrait authentique.

Nous n'avons point non plus de portrait de Maucroix.

La direction de l'*Illustration* et celle de la librairie Larousse ont gracieusement mis à notre disposition la plupart des photographies qui ont servi à illustrer ce volume : nous leur en adressons tous nos remerciements.

TABLE DES GRAVURES

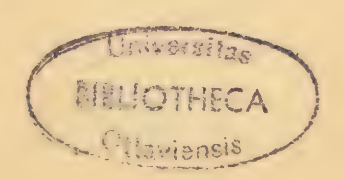
L'encadrement de la couverture de ce volume reproduit le frontispice dessiné et gravé à l'eau-forte par Pierre Van der Borcht pour l'édition des fables d'Esope parue chez Plantin en 1593.

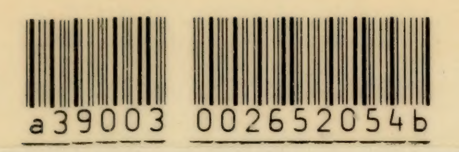
Le cul-de-lampe de la couverture représentant Orphée est également une composition de Van der Borcht.

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICES

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.




a39003 002652054b